

Une analyse du discours politique des Chefs
d'état français et norvégien à la suite d'un
attentat dans leur pays

Anne-Kate Kjølvik



RESUME

Denne masteroppgaven tar for seg talene som Nicolas Sarkozy, fransk president, og Jens Stoltenberg, norsk statsminister, fremførte i uken som fulgte drapene i Toulouse i mars 2012 og massakrene i Oslo og på Utøya 22. juli 2011. Studien søker å finne svar på hvilke retoriske grep de to statslederne bruker, hvordan de omtaler gjerningsmannen og på hvilken måte de henvender seg til sitt publikum på. Til tross for ulikheter mellom deres funksjon, rolle og mellom situasjonene som er gjenstand for analysen, er det nok likheter til at en sammenligning av diskurs er gjennomførbar.

Korpuset består av offentlige taler funnet på regjeringen.no for Stoltenberg sin del, og to tilsendte taler fra Elysée pluss fem transkriberte taler fra YouTube.com for Sarkozy sin del. Dette på grunn av at Sarkozy sine taler ikke var tilgjengelige på samme måte som Stoltenberg sine var.

Teorigrunnlaget for den retoriske analysen er bøker av Amossy, Charaudeau og Mayaffre, mens Grønmo og Tremblay og Perrier har dannet grunnlaget for den metodologiske tilnærmingen. Spesielt Amossy og Mayaffre sine teoretiske perspektiver var nyttige i analysedelen av oppgaven. Metoden er kvalitativ dokumentanalyse av tekster og transkriberte videoer fra nettet.

Funnene i analysen viser at selv om det er mange ulikheter i talene hos Sarkozy og Stoltenberg, finnes det også noen fellesnevnerne. Sarkozys retorikk er kjennetegnet av sterke og store ord som sjokkerer, overdrivelser og gjentakelser, noe som står i kontrast til Stoltenbergs mer moderate uttrykksform med korte, konsise setninger og liten bruk av forsterkende adjektiver eller adverb. Stoltenberg har i tillegg en mer utstrakt bruk av det kollektive, personlige pronomenet *vi*, mens Sarkozy i større grad bruker *jeg*.

Retorisk anafor var blant fellesnevnerne som ble funnet hos begge talere, selv om funnene var langt hyppigere hos den tidligere franske presidenten enn hos den norske statsministeren. Andre språklige teknikker som begge brukte i utvalget av taler, var det Charaudeau kaller ”*énonciation allocutive*”; man inkluderer tilhørerne ved å adressere dem i begynnelsen på talen. Slik posisjonerer taleren seg i forhold til publikummet sitt. Også ved konstruksjonen av etos viste det seg å være fellestrekk hos Sarkozy og Stoltenberg; begge skapte et positivt bilde av seg selv gjennom å være medfølende med publikummet sitt på den ene siden, og ved å opptre som en leder med autoritet og vilje til å lede på den andre siden – et strengt overhode med rett til å instruere, lede og forby.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord je tiens à remercier sincèrement ma très patiente directrice de mémoire, la professeure de l'université de Bergen, Kjersti Fløttum. Dès le début elle s'est montrée infiniment positive envers mes idées concernant la question de recherche. Elle a donné de direction à la progression de ce mémoire et m'a guidée dans le travail avec de bons conseils et des corrections pertinentes. Surtout, elle n'a pas perdu foi en moi quand moi-même je l'ai fait.

Ensuite, je suis infiniment reconnaissante envers mon ancienne mère de famille lorsque j'étais jeune fille au-pair à Lille en 1991, Virginie Desmarets, qui a accepté de lire mon mémoire et en faire des corrections de langue au niveau grammatical aussi bien que syntaxique ou encore lexical. Son travail m'a été très précieux.

Milles bisous à mon mari qui a accepté que je prenne deux ans de congé de mon travail pour poursuivre mon rêve d'écrire un mémoire de master – et cela à cinq heures en voiture de notre maison. Il m'a soutenu quand l'entourage a été négatif et m'a assuré que j'étais la meilleure !

J'embrasse tendrement mes deux enfants de sept et dix ans à l'époque qui ont vu leur mère s'installer à Bergen avec leur petite sœur de trois ans, et qui chaque fois que je rentrais étaient ravis de me voir et ne m'ont jamais reproché l'absence. Un gros câlin à la plus petite qui a dû quitter son père et ses frères et sœurs à intervalles de plusieurs semaines consécutives pendant les semestres universitaires.

Finalement, je remercie ma sœur et son mari de l'aide qu'ils m'ont apporté en allant chercher ma fille à la maternelle les jours où mes cours finissaient trop tard.

TABLE DES MATIERES

RESUME	2
REMERCIEMENTS	3
1 INTRODUCTION	6
1.1 <i>La motivation</i>	6
1.2 <i>La problématique</i>	6
1.3 <i>Le corpus</i>	7
1.4 <i>La théorie et la méthode</i>	8
1.5 <i>Le plan du mémoire</i>	9
2 CONTEXTE FRANÇAIS ET NORVEGIEN	11
2.1 <i>Le système politique en France</i>	11
2.2 <i>Biographie du Président de la République française, Nicolas Sarkozy</i>	12
2.3 <i>Le système politique en Norvège</i>	13
2.4 <i>Biographie du Premier Ministre norvégien Jens Stoltenberg</i>	14
2.5 <i>Les événements en question</i>	16
2.5.1 <i>Les tueries de Toulouse en mars 2012</i>	16
2.5.2 <i>Les attentats de Regjeringskvartalet et Utøya 22 juillet 2011</i>	18
3 CADRE THEORIQUE	21
3.1 <i>Ruth Amossy</i>	21
3.1.1 <i>L'ethos discursif ou la mise en scène de l'orateur</i>	21
3.1.2 <i>Les fondements de l'argumentation</i>	23
3.1.3 <i>Les schèmes argumentatifs dans le discours</i>	25
3.1.4 <i>Les voies du logos et du pathos</i>	27
3.1.5 <i>Le pathos ou le rôle des émotions dans l'argumentation</i>	29
3.1.6 <i>Entre logos et pathos : les figures</i>	31
3.2 <i>Patrick Charaudeau et les procédés énonciatifs</i>	32
3.3 <i>Damon Mayaffre</i>	35
3.3.1 <i>Les « secrets » rhétoriques de Sarkozy</i>	35

3.3.2 <i>Image et charisme</i>	39
3.5 <i>Récapitulatif</i>	42
4 DEMARCHE METHODOLOGIQUE ET CORPUS	43
4.1 <i>Introduction</i>	43
4.2 <i>L'accès aux textes</i>	44
4.3 <i>Remarques méthodologiques</i>	46
4.4 <i>Les similitudes et les différences entre Nicolas Sarkozy et Jens Stoltenberg</i>	48
4.5 <i>Le corpus</i>	49
5 ANALYSE	50
5.1 <i>Introduction</i>	50
5.2 <i>Par quels termes N. Sarkozy désigne-t-il le tueur ?</i>	51
5.3 <i>Par quels termes J. Stoltenberg désigne-t-il le tueur ?</i>	59
5.4 <i>N. Sarkozy s'adresse au public</i>	63
5.5 <i>Stoltenberg s'adresse au public</i>	70
5.6 <i>Perspective comparative des discours tenus par N. Sarkozy et par J. Stoltenberg</i>	80
6 CONCLUSION	89
7 BIBLIOGRAPHIE	95
8 ANNEXES	102
8.1 <i>Les discours de N. Sarkozy</i>	102
8.2 <i>Les discours de J. Stoltenberg</i>	114

1 INTRODUCTION

1.1 La motivation

Au cours d'un intervalle de huit mois la France et la Norvège sont attaquées par des attentats bouleversants qui secouent aussi bien les autorités que la population. L'attention médiatique est formidable et la nation retient sa respiration. On se demande ce qui vient de se passer et on a du mal à trouver une réponse compréhensible. En tant qu'habitant d'un pays touché ou lecteur de récits effrayants des journaux, on ne peut rester insensible aux événements qu'ils se soient passés en France ou en Norvège. On reste scotché devant la télévision dans l'attente du prochain journal télévisé et pendant quelques jours le monde s'arrête. Dans ces moments-là le rôle exercé par le Chef d'Etat est crucial, ses mots peuvent apaiser son peuple ou bien le décevoir. Etant Norvégienne, j'ai été choquée par les attentats impitoyables de Regjeringskvartalet¹ et d'Utøya² du 22 juillet 2011 commis par Anders Behring Breivik, et huit mois plus tard j'ai suivi avec grand intérêt et tristesse les tueries de Toulouse. Ce qui m'a particulièrement frappée, c'est que, alors que je ressentais un sentiment de choc et d'incompréhension, le Premier Ministre, dont le parti politique était spécifiquement visé par le tueur, a su garder sa dignité. Contrairement au comportement habituel après des attaques similaires à l'étranger, il n'a pas insisté sur un renforcement des mesures de sécurité nationale qui auraient pu avoir comme conséquence la perte d'une partie de notre liberté quotidienne. A l'inverse, il nous a appelé à répondre à la violence par plus de transparence, plus de confiance et plus d'amour. J'ai été très impressionnée et touchée par ses discours. Quand l'affaire Merah a éclaté en France, je me suis demandé comment N. Sarkozy allait réagir face à une telle cruauté, gardant en tête les souvenirs de la réaction de J. Stoltenberg huit mois auparavant. Comme j'allais commencer mon mémoire en master de français, je me suis dit qu'il serait intéressant de me pencher sur ce sujet, d'où ma motivation pour le sujet de ce mémoire.

1.2 La problématique

Deux attentats terribles perturbent la vie paisible quotidienne de deux pays démocratiques du monde occidental. Des enfants sont tués de sang-froid. Le tueur ne montre aucun regret. La nation est bouleversée. Les deux Chefs d'état, qui sont en pleine campagne électorale, les

¹ Le quartier du Gouvernement dans le centre-ville d'Oslo

² Une île dans le fjord Tyrifjorden près d'Oslo

présidentielles en France et les municipales en Norvège, décident de suspendre la campagne pendant une durée de deuil de quelques jours, quelques semaines. Tels sont les faits similaires des deux attaques touchant respectivement la France en mars 2012 et la Norvège en juillet 2011. Les deux Chefs d'Etats, politiquement parlant, appartiennent à des courants différents, le président français est conservateur, alors que le premier ministre norvégien représente les sociaux-démocrates. Sur quels points leur discours politique va-t-il se différencier face à ces terribles événements? Y a-t-il des similitudes dans la manière de se prononcer sur les attentats? Comment vont-ils s'adresser à la population dans un climat de crise nationale? Comment vont-ils parler du tueur, ou bien le caractériser ? Quelles sortes de techniques rhétoriques vont-ils employer ? Quelles sont leurs « solutions », présentées comme des conséquences directes, à de tels crimes ?

Voilà beaucoup de questions intéressantes auxquelles je vais tenter de trouver des réponses. Les aspects de cette problématique contextuelle et discursive réunis dans une même question de recherche a abouti au titre de mémoire suivant :

« Une analyse du discours politique des Chefs d'Etat français et norvégien à la suite d'un attentat dans leur pays. »

La question de recherche comporte cependant les sous-sections suivantes :

- (1) Comment N. Sarkozy/J. Stoltenberg parlent-ils du tueur ?
- (2) Comment N. Sarkozy/J. Stoltenberg s'adressent-ils à la population ?
- (3) Perspective comparative des discours tenus par N. Sarkozy et par J. Stoltenberg.

1.3 Le corpus

Pour ce qui est du corpus, j'ai facilement eu accès aux textes prononcés par le Premier ministre norvégien à travers le site internet officiel du gouvernement norvégien, le regjeringen.no. J'ai choisi sept textes qui couvrent des discours prononcés pendant la période de la première semaine qui a suivie les attentats d'Utøya et Regjeringskvartalet. En ce qui concerne les discours de Nicolas Sarkozy, j'ai rencontré plus de difficultés, puisqu'entre la date des tueries et le début de mon travail de mémoire, il y a eu un changement de président en France suite aux élections présidentielles de mai 2012. Les discours de N. Sarkozy ne se trouvent plus sur le site officiel de l'Elysée. J'ai donc envoyé une demande officielle pour avoir accès aux textes de N. Sarkozy concernant les tueries au Président actuel de la République, François Hollande. Son secrétaire m'a gentiment conseillée de consulter les

Archives Nationales de France (A.N.F.). En attendant une réponse de leur part, j'ai commencé un travail de transcription manuelle des bandes sonores, c'est à dire que j'ai transcrit les bandes son des discours prononcés par N. Sarkozy et qui ont été mis en ligne sur YouTube.com. Cela a été une tâche assez longue, mais cela m'a permis de collecter un bon nombre d'informations sur l'affaire des tueries du début à la fin. Finalement, le 6 mai 2013, le secrétariat du service des Archives et de l'information documentaire m'a envoyé un courriel contenant deux discours prononcés par N. Sarkozy à la suite des tueries de Toulouse. Pour ses autres discours, je me suis donc contentée de ma transcription des vidéos publiées sur Youtube.com.

1.4 La théorie et la méthode

En matière de théorie, je me suis basée sur les approches de trois auteurs français, présentées dans des œuvres parues après l'an 2000. Il s'agit du livre *Nicolas Sarkozy : mesure et démesure du discours 2007-2012* (2012) écrit par Damon Mayaffre, *L'argumentation dans le discours* (2012) de Ruth Amossy et *Le discours politiques. Les masques du pouvoir* (2005) édité par Patrick Charaudeau.

L'ouvrage d'Amossy présente une synthèse de la question sur le pouvoir de la parole à influencer son public et des moyens verbaux pour assurer la force de la parole. L'ensemble du livre est pertinent, mais ce seront surtout les chapitres sur l'ethos discursif, les fondements de l'argumentation, les schèmes argumentatifs dans le discours, le logos et le pathos qui me serviront de point de repères.

Le livre de Charaudeau s'interroge sur le discours politique d'un point de vue linguistique, ce qui permet de voir le discours politique comme une pratique sociale où l'on présente des idées et opinions dans un espace public aux acteurs diversifiés et où l'on est soumis à certaines règles du dispositif de communication. Le sujet qui m'intéresse dans cette approche, concerne les procédés énonciatifs.

Damon Mayaffre révèle, à travers l'analyse méthodique de centaines de discours prononcés et d'interviews données, les mots favoris de l'ancien président français, ses secrets rhétoriques, ses figures de style et les procédés manipulateurs. Le livre entier est intéressant, mais dans ce mémoire, je me suis surtout appuyée sur les chapitres concernant les hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques, l'interrogation rhétorique, le démonstratif *ça* et la doxa et le *on*

employé comme une menace indéfinie. Au regard de la communication, c'est sur le compassionnel, l'interdit et le charisme que je me focalise.

J'examine donc des documents écrits en tenant compte des circonstances contextuelles conduisant aux discours en question. La méthode choisie sera de type qualitatif, ce qui implique une analyse approfondie des textes et du discours politique dans le contexte d'attentats mortels d'ampleur nationale. Il s'agit d'une analyse des comportements rhétoriques de deux chefs d'état qui appartiennent à des courants politiques différents, mais qui en même temps exercent le même rôle de responsable de la gestion de crise, et de la prise en main des réactions de la population sur les actions criminelles qui se sont produites dans leur pays. Ils représentent en quelque sorte le visage public de la nation.

Le processus de recherche se fait par un travail qui est à la fois parallèle et circulaire. J'entends par là que d'abord je lis et relis les textes à de nombreuses reprises, puis j'essaie d'en tirer des aspects servant à commencer une analyse discursive, autrement dit une analyse de langage et de contexte. Mais il faut tout en travaillant sur l'analyse revenir aux textes, c'est-à-dire que l'on revient en arrière afin d'assurer la qualité du travail effectué. L'objectif est d'isoler les similitudes et les différences dans la manière dont ces deux hommes s'adressent à la population dans une telle situation, comment ils parlent du criminel et de son sort, comment ils incarnent le rôle de chef d'une nation et finalement à quel point ils réussissent à unifier par leurs paroles, les réactions si diverses de toute une population sur le drame survenu ? Il est important de se rappeler qu'une allocution est un énoncé caractérisé certes par des propriétés textuelles mais qui est surtout jugé être un acte accompli avec des participants, des institutions, un lieu, un temps et un contexte.

1.5 Le plan du mémoire

Après cette introduction, j'aborderai les différentes parties dans l'ordre suivant :

Dans le deuxième chapitre je présenterai les contextes français et norvégien. Je ferai une brève présentation du système politique en France et en Norvège afin de mieux comprendre le rôle que joue un président en France par rapport à un premier ministre en Norvège. Il y aura également un bref récit biographique des deux orateurs, l'ex-président français Nicolas Sarkozy et le premier ministre norvégien Jens Stoltenberg. Puis je terminerai le chapitre en

présentant en détail les deux attentats.

Dans le troisième chapitre je traiterai le cadre théorique sur lequel se basera ce mémoire de master. Les approches théoriques et les travaux de Ruth Amossy, Patrick Charaudeau et de Damon Mayaffre sont de grande importance et m'ont beaucoup inspirée.

Ensuite, dans le quatrième chapitre, j'aborderai la démarche méthodologique et le corpus. Puis je m'interrogerai sur ce qui est comparable et ce qui ne l'est pas dans ces deux événements bien précis. Je témoignerai ensuite des procédés et des difficultés rencontrées pour accéder aux textes. Je justifierai également la méthode de travail choisie. Les discours en questions se trouvent en annexes à la fin du mémoire.

Puis, dans le cinquième chapitre, j'entreprendrai l'analyse des textes prononcés par N. Sarkozy et ceux de J. Stoltenberg, et j'aborderai les enjeux autour des discours. Ceci est de loin le plus long chapitre du mémoire et aussi le plus important, puisqu'il contient une analyse aussi systématique que possible des phénomènes rhétoriques recherchés dans les discours.

Dans le sixième chapitre, j'essaierai de tirer certaines conclusions sur ce travail d'analyse de langage et de contexte après les attentats de Toulouse et de Utøya/Regjeringskvartalet.

Une liste structurée de références d'ouvrages, d'articles et de sites internet se trouve dans le chapitre sept qui comporte la bibliographie. Les renvois aux notes de bas de page y sont également compris. Les notes sont énumérées dans le mémoire ainsi que dans la bibliographie pour faciliter l'accès à leur référence.

Finalement, dans le chapitre huit, le corpus comportant les discours de N. Sarkozy et de J. Stoltenberg sont annexés.

2 CONTEXTE FRANÇAIS ET NORVEGIEN

2.1 Le système politique en France

Comme la France est une république, le système n'est pas tout à fait le même qu'en Norvège. Je tâcherai de fournir une explication claire et simple du fonctionnement politique français, et de même pour les différents constituants de ce système républicain. Je me base sur les informations fournies par le site internet assemblee-nationale.fr.

Le corps électoral représente l'ensemble des citoyens français. Ce sont des citoyens majeurs de plus de 18 ans, homme ou femme, et sans distinction de classe sociale, ce qui caractérise le suffrage universel.

L'Assemblée Nationale et le Sénat sont les deux entités qui forment le Parlement, qui votent les lois, donc le pouvoir législatif. Il contrôle le gouvernement et peut le renverser. Le Sénat est composé au maximum de 348 sénateurs élus par un collège électoral, et sont élus pour six ans, mais renouvelés de moitié tous les trois ans. L'Assemblée Nationale est composée au maximum de 577 députés élus au suffrage universel direct. En cas de désaccord lors de la législation, le premier Ministre donne le dernier mot à l'Assemblée nationale.

Le Premier Ministre est le chef du gouvernement et c'est le Président qui le nomme. Le Président nomme aussi les ministres et les secrétaires d'Etat, conseillé en cela par le Premier Ministre. Le Gouvernement est chargé de mener la politique du pays. Il a le pouvoir d'accélérer, freiner ou orienter les discussions du Parlement.

Le Président de la République est élu au suffrage universel direct à deux tours pour cinq ans. Comme indiqué ci-dessus, il nomme le Premier Ministre, il peut décider d'organiser un référendum, il peut dissoudre l'Assemblée Nationale en accord avec son Premier Ministre et les présidents des assemblées, il prend les mesures nécessaires lorsque son territoire est menacé et peut demander l'intervention du Conseil Constitutionnel sur une loi. Il est aussi le chef des armées. Mais certains pouvoirs sont partagés avec son Premier Ministre ou d'autres membres du gouvernement par le biais de contreseing.

2.2 Biographie du Président de la République française, Nicolas Sarkozy

Nicolas Sarkozy naît le 28 janvier 1955 à Paris. Il est fils d'un immigré hongrois. Après sa maîtrise de droit privé en 1978, il entame un DEA de Sciences Politiques avec mention³.

Nicolas Sarkozy décide, en 1981, de passer le certificat d'aptitude à la profession d'avocat et il devient rapidement associé du cabinet d'avocats « Leibovici - Claude - Sarkozy ».

En ce qui concerne sa vie privée, il a été marié trois fois. La première fois en 1982 avec Marie-Dominique Culioli qui lui donnera deux fils. Nicolas épouse en secondes noces Cécilia Ciganer-Albeniz, et de cette union naît un troisième fils. Puis en février 2008 le Président épouse Carla Bruni ; l'ancien mannequin devient la première dame de France. Giulia est leur petite fille.

Il connaît une carrière formidable. A l'âge de seulement 28 ans, il est élu maire de Neuilly-sur-Seine, et déjà à 34 ans il devient député, puis ministre du Budget sous le gouvernement d'Edouard Balladur à 38 ans. Lors des présidentielles de 2002, il soutient Edouard Balladur face à Jacques Chirac, qui sera pourtant élu Président. L'échec de E. Balladur conduit N. Sarkozy alors à une « petite traversée du désert » jusqu'en 2002. Son retour sera spectaculaire ; en 2002 il obtiendra le meilleur score pour un député de droite, soit 68,78%, lors des élections législatives⁴. En quelques mois, sa cote de popularité connaît une hausse importante, passant, dans le baromètre TNS Sofres, de 43% en mai 2002 à 59% en mai 2003, ce qui fait de lui la personnalité politique la plus populaire en France⁵. N. Sarkozy est nommé ministre d'Etat, dans le troisième gouvernement de Jean-Pierre Raffarin, à la suite du remaniement ministériel de mars 2004. Quand Jacques Chirac remporte de nouveau les présidentielles de 2005, Sarkozy occupera le poste de ministre de l'Intérieur – période pendant laquelle il se fait remarquer par sa politique ferme et qui le voit devenir la cible privilégiée de l'opposition, surtout des socialistes. Son style « musclé » le caractérise, selon le site Elections Présidentielles. Il fait de la sécurité sa priorité, déclarant vouloir s'affirmer par l'action. Mais sa politique de réaction rapide aux faits médiatiques entraîne plusieurs fois des critiques de différents bords⁶.

Nicolas Sarkozy se porte candidat à l'élection présidentielle de 2007. Le 14 janvier de la

³ Le Monde, le 06.03.2009

⁴ Elections Présidentielles, 14 novembre 2009

⁵ 54% en août 2005 - TNS Sofres

⁶ France-Soir, le 6 juin 2008.

même année, seul candidat à l'investiture, il est officiellement désigné candidat de l'UMP (Union pour un Mouvement Populaire) à l'élection présidentielle en récoltant 98 % des suffrages de son parti. Il démissionne de ses fonctions en tant que ministre de l'Intérieur afin de se consacrer entièrement à sa campagne présidentielle. Il prend la tête du premier tour, et remporte la victoire le 6 mai 2007 face à Ségolène Royal avec 53,06% des voix – ce qui a pour conséquence sa démission de la présidence de l'UMP dix jours plus tard⁷. Son mandat est marqué, entre autre, par une rupture de style par rapport à ses prédécesseurs, par plusieurs réformes comme celle des universités en 2007 ou des retraites en 2010, et par l'impact de grands événements internationaux tels que la « Grande Récession » et la crise de dette de la zone euro.

Après 5 ans en tant que Président de la République, il présente sa candidature pour un second mandat à la tête de l'Etat en début de l'année 2012. Il est le seul candidat de la droite traditionnelle et parvient sans problème à se qualifier pour le second tour des présidentielles, tout comme le fait François Hollande pour les socialistes. Contrairement aux élections de 2007, cette fois-ci, les socialistes sortent gagnants du second tour. Sarkozy obtient seulement 48,38% des suffrages exprimés. Juste avant les élections présidentielles, en mars 2012, les tueries de Toulouse secouent la France entière.

Après la défaite aux présidentielles, N. Sarkozy annonce implicitement dans son discours sa décision de quitter la vie politique. Depuis son départ de la présidence, il est membre de droit du Conseil constitutionnel.

2.3 Le système politique en Norvège

Les informations ci-dessous sont tirées du site officiel pour la France concernant le système politique en Norvège (téléchargé le 16.07.13, voire la bibliographie). Le Storting (l'Assemblée nationale norvégienne) est l'entité politique principale de la Norvège, depuis l'introduction du parlementarisme, en 1884. Les élections au Storting ont lieu tous les quatre ans, les mandats étant répartis selon un mode de scrutin proportionnel. Les membres du Gouvernement, qui est constitué au nom du Roi à la suite des élections, sont responsables devant le Parlement.

⁷ Elections présidentielles, 14 novembre 2009.

La majorité au Storting a la possibilité de recourir à un vote de censure pour renverser le Gouvernement ou démettre de ses fonctions un ministre. Le Storting a le pouvoir formel de contrôler les deux démarches principales de la gouvernance, en votant les lois et en approuvant les budgets nationaux. La plupart des projets de lois et des propositions de budgets nationaux sont soumis au Storting par le gouvernement. Le Storting est constitué de 169 députés, qui représentent différents partis politiques.

La Norvège est une monarchie constitutionnelle dotée d'un système de gouvernement démocratique et parlementaire. Démocratique, parce que la source de tout pouvoir et de toute légitimité politiques, selon la Constitution, réside dans le peuple, et parce que tous les citoyens sont aptes à faire partie du Storting (l'assemblée nationale norvégienne), ainsi que des conseils départementaux et municipaux. Parlementaire, dans la mesure où le gouvernement, en tant que pouvoir exécutif, ne peut agir sans la confiance du Storting, qui représente le pouvoir législatif. Enfin, on peut parler de monarchie constitutionnelle, parce que l'autorité du gouvernement, conformément à ce que prévoient les articles originels de la Constitution, dérive du pouvoir exécutif incarné par le Roi.

Le mode de gouvernement démocratique et la monarchie ont été l'un et l'autre fondés par la constitution de 1814. Le parlementarisme a été introduit en 1884. De nos jours, le Roi dispose de peu de pouvoirs politiques, mais il a une fonction symbolique importante en tant que chef de l'Etat et représentant officiel de la société et de l'activité économique norvégiennes. La monarchie joue également un rôle unificateur essentiel, dont l'importance se manifeste tout particulièrement en périodes de crise nationale. Tel fut clairement le cas lors de la Seconde Guerre Mondiale, lorsque le Roi Haakon VII, s'opposant à l'invasion de la Norvège par les nazis, en 1940, s'enfuit de Norvège pour lutter contre l'occupation du pays depuis son exil londonien.

2.4 Biographie du Premier Ministre norvégien Jens Stoltenberg

Jens Stoltenberg est né le 16 mars 1959 à Oslo. Son père, Thorvald Stoltenberg, a été Ministre de la Défense (1979-81) et ministre des Affaires étrangères (1987-89 et 1990-93) et sa mère, Karin Stoltenberg, secrétaire d'État. Jens Stoltenberg est marié à Ingrid Schulerud avec qui il a deux enfants. Il est diplômé en économie, et travaille pendant ses études pour le journal du

Parti travailliste norvégien⁸.

En 1992, il devient vice-président du parti au niveau national, à l'âge de 33 ans. En 1993, Jens Stoltenberg obtient son premier fauteuil ministériel dans le gouvernement de Gro Harlem Brundtland: il y est Ministre du commerce et de l'énergie. En 1996, Jens Stoltenberg est nommé Ministre des Finances.

En 2000, lorsque le Premier ministre démocrate-chrétien Kjell Magne Bondevik démissionne après avoir perdu un vote de confiance au parlement, Jens Stoltenberg prend la tête d'un gouvernement socialiste minoritaire jusqu'aux élections législatives de novembre 2001. Son mandat sera toutefois très court puisque le Parti travailliste enregistre ses moins bons résultats depuis 1924 lors des élections de 2001⁹. La droite et Kjell Magne Bondevik reviennent au pouvoir.

Lors des élections législatives de novembre 2005, les travaillistes emmenés par Jens Stoltenberg l'emportent et forment, pour la première fois dans l'histoire du pays, une coalition réunissant les travaillistes, les socialistes et le Parti du centre, de tendance agrarienne. La coalition gouvernementale est reconduite après les élections législatives de novembre 2009.

Le gouvernement de Jens Stoltenberg prolonge la participation norvégienne en Afghanistan et engage en 2011 l'armée norvégienne dans les frappes en Libye. Le gouvernement parvient également à régler les différends frontaliers qui l'opposaient à la Russie depuis des décennies, ouvrant la voie à une exploitation accrue des ressources pétrolières des eaux arctiques. La question européenne est en revanche restée gelée, les partis de la coalition étant divisés sur la question. En janvier 2011, l'expulsion de Maria Salமானова, une blogueuse russe en situation illégale en Norvège et élue "Norvégienne de l'année" en 2010, a provoqué une importante vague de protestation¹⁰.

En juin 2011, le bâtiment où se trouvent les bureaux du Premier ministre Jens Stoltenberg, Regjeringsbygget, est frappé par un attentat à la bombe qui fait sept morts et de nombreux

⁸ Elections en Europe, téléchargé le 16.07.

⁹ Elections en Europe, téléchargé le 16.07.

¹⁰ Elections en Europe, téléchargé le 16.07.

blessés. Avec les deux attentats de Regjeringskvartalet et Utøya qui ont visé le cœur du monde politique norvégien le 22 juillet 2011, Jens Stoltenberg est confronté à l'un des pires événements frappant la Norvège depuis la fin de la seconde guerre mondiale¹¹.

2.5 Les événements en question

2.5.1 Les tueries de Toulouse en mars 2012

Le Monde fait le récit des attentats de Toulouse dans la publication du 23.03.12, d'où le résumé ci-dessous est tiré.

Mardi 6 mars à Toulouse, Mohamed Merah vole le scooter Yamaha T Max 550, qui sera son mode de transport lors de ses crimes à venir.

Dimanche 11 mars, l'assassinat du premier militaire a lieu à Toulouse. La victime avait mis sa moto en vente en précisant qu'il était militaire. Le présumé acheteur arrive et l'abat d'une balle dans la tête tirée à bout portant avant de s'enfuir en scooter.

Jeudi 15 mars, deux militaires à Montauban sont massacrés et un autre gravement blessé alors qu'ils étaient en train de retirer de l'argent à un distributeur. M. Merah écarte une personne âgée sur son passage et ouvre ensuite le feu. Il tire 13 ou 17 balles selon les sources avec la même arme que celle utilisée à Toulouse.

Vendredi 16 mars, M. Merah est cité parmi une liste de suspects. Une cinquantaine d'enquêteurs et tous les services de la police judiciaire traquent le tueur. Un lien est établi entre les deux tueries, entre autre, à cause de la similitude des modes opératoires.

Samedi 17 mars, le procureur de la République annonce qu'une liste de 572 adresses IP d'ordinateurs qui ont été en connexion avec la petite annonce du premier militaire assassiné, a été établie. Sur cette liste figure la mère de Mohamed Merah.

Lundi 19 mars, un homme armé sur un scooter arrive devant une école juive à l'heure de la rentrée. Il ouvre le feu avec un pistolet-mitrailleur, puis une arme de calibre 11,43 – la même qui a été utilisée pour tuer les militaires de Montauban. M. Merah tue un professeur et ses deux fils de 5 et 3 ans. Puis il s'acharne sur une fillette de 8 ans qui essaie de s'enfuir. Il lui

¹¹ Elections en Europe, téléchargé le 16.07.13

court après, la rattrape et l'abat d'une balle dans la tête. Il blesse un adolescent, et s'enfuit en deux-roues. Le niveau d'alerte écarlate, le plus élevé du plan Vigipirate, est rapidement activé dans toute la région Midi-Pyrénées – une première en France. Elaboré afin de prévenir un risque d'attentat majeur, il implique selon la préfecture : « ...surveillance et la protection des lieux de culte israélites et musulmans, des écoles et commerces liés aux confessions juives et musulmanes ainsi que des sites militaires, des gares SNCF et de l'aéroport... ». Huit numéros de téléphone attribués à la famille de M. Merah sont mis sur écoute.

Mardi 20 mars, deux cents enquêteurs procèdent à des centaines d'auditions. En plus, vingt-cinq hommes du RAID et plus d'un millier de membres des forces mobiles se trouvent à présent à Toulouse. En début d'après-midi, Mohamed Merah et son frère sont localisés. « Le témoignage du concessionnaire Yamaha qui évoque un homme lui ayant demandé, jeudi, s'il y avait un traqueur sur son scooter et, si oui, comment le retirer, est décisive », selon Le Monde¹².

L'opération du RAID est programmée vers 23 heures. Elle est dirigée par le ministre de l'Intérieur, Claude Guéant.

Mercredi 21 mars, le RAID intervient. Mohamed Merah s'est retranché au premier étage de son appartement, et au milieu de la nuit, les policiers tentent d'y pénétrer par surprise. Cette attaque échoue, le jeune homme les accueille par une rafale de tirs. Le quartier est bouclé par plus de trois cents policiers. Des explosifs sont retrouvés dans la voiture de l'un des frères de M. Merah. Vers six heures du matin, des coups de feu sont entendus sporadiquement dans le quartier. M. Merah parle beaucoup de son engagement au profit d'Al-Qaida. M. Merah signale qu'il se rendra dans l'après-midi. Vers onze heures, les négociations sont interrompues et les habitants de l'immeuble sont évacués. Les négociations sont reprises. Vers dix-sept heures, le RAID tente plusieurs fois d'entrer dans l'appartement, mais est arrêté par une riposte armée. Le tueur se vante d'avoir seul « mit la France à genoux », il n'exprime aucun regret, sinon celui de ne pas avoir fait plus de victimes. Vers vingt-et-une heures, l'électricité du quartier est coupée. A l'heure où Mohamed Merah doit se rendre, il change de rhétorique et dit vouloir mourir les armes à la main. Toute la nuit, les policiers essaient d'éprouver le tueur par des détonations à intervalles réguliers de charges puissantes, en faisant balayer la façade de l'immeuble par un faisceau lumineux alors que les volets ont été détruits.

¹² Le Monde le 23.03.2012, téléchargé le 04.08.2012.

Jeudi 22 mars, il y a enfin un dénouement. On ne sait plus si M. Merah est toujours vivant. Les hommes du RAID ont pénétré à l'intérieur de l'appartement par le balcon quand M. M. Merah est brutalement sorti de la salle de bain où il s'était retranché. Il est touché par une balle dans la tête alors qu'il se jette par la fenêtre, selon le procureur de Paris. M. Merah est retrouvé mort au sol, portant un gilet pare-balles, son Colt 45 et des chargeurs. Il a tiré une trentaine de balles, dans « un déchaînement de violence » dont les hommes du RAID ont dit qu'ils n'avaient jamais vu auparavant.

2.5.2 Les attentats de Regjeringskvartalet et Utøya 22 juillet 2011

Le journal belge, le Vif.be, a fait la chronologie du drame qui s'est déroulé en Norvège le 22 juillet 2011¹³. Voici le résumé des événements : Le double attentat qui a eu lieu à Oslo le 22 juillet 2011 a fait 77 morts dans le premier attentat du pays en temps de paix. Anders Behring Breivik, un norvégien de 32 ans, a été arrêté par la police et a reconnu les faits mais il estime qu'il n'a rien fait de répréhensible.

Vendredi 22 juillet en pleine après-midi à Oslo, une voiture piégée explose à proximité immédiate de l'immeuble abritant le siège du Premier ministre norvégien, d'autres ministères et d'un autre immeuble occupé par la rédaction du plus grand tabloïde norvégien, le VG. Etant donné qu'on est vendredi, l'après-midi, et en période de vacances, il n'y a pas grand monde dans l'immeuble gouvernemental. « Il y a du verre partout, et c'est le chaos total », a commenté une journaliste de la radio publique NRK présente sur place. Le quartier entier est bouclé et la police appelle les habitants à éviter les grands rassemblements. On compte plusieurs dizaines de personnes blessées.

Peu après, vers 16h50, un homme armé d'un fusil automatique déguisé en policier ouvre le feu dans un meeting de la jeunesse travailliste à Utøya, une île en grande banlieue d'Oslo. Pendant 45 minutes l'homme tire sur les jeunes, tous âgés entre 14 et 20 ans. Le Premier ministre Jens Stoltenberg devait initialement s'y rendre. L'ancien Premier Ministre, Gro Harlem Brundtland venait d'en partir.

Il a fallu 45 minutes aux forces de l'ordre pour atteindre Tyrifjorden en voiture, car l'hélicoptère n'était pas disponible. A ce moment là, des dizaines de jeunes sont déjà morts ou gravement blessés. Le tueur se rend à l'unité spéciale de la police sans aucun drame, une

¹³ Attentats de Regjeringskvartalet/Utøya, Levif.be le 25.07.11, téléchargé le 01.03.13.

heure après que la fusillade a été signalée. La thèse d'un double attentat commence à être évoquée.

La police norvégienne craint que des explosifs aient été placés sur l'île. Parmi les plus de 600 jeunes se trouvant sur l'île ce jour-là, il y en a qui se jettent à l'eau afin d'échapper aux balles du tueur qui leur tire dessus alors qu'ils sont en train de s'enfuir à la nage. A 22 heures, la police fait état de 10 morts et sept blessés. Des explosifs non désamorçés ont été retrouvés sur Utøya. Mais la police ne sait toujours pas si le tueur a agi seul ou s'il a des complices.

Les éléments publiés par le suspect sur internet laissent penser qu'il a certaines attirances politiques vers l'extrême droite et antimusulmanes, mais il est trop tôt pour dire si cela a été la raison de son geste, déclare le commissaire de police Sveinung Sponheim¹⁴. Sur son profil Facebook, l'homme se décrit comme "conservateur", "chrétien", célibataire, intéressé par la chasse et par des jeux vidéo tels que "World of Warcraft" et "Modern Warfare 2".

Le samedi, vers 10 heures, la police norvégienne relève 91 morts dans les deux attaques sanglantes perpétrées la veille à Oslo. Au moins 84 personnes sont mortes dans la fusillade et sept autres ont péri dans l'explosion d'une bombe.

Des rescapés de la fusillade, certains blessés qui ne sont pas hospitalisés, ont été rassemblés dans l'hôtel de Sundvollen, non loin de l'île. Avec leurs proches, ils parlent de l'épisode de la veille, soutenus par des pasteurs et des psychologues. Le Premier Ministre ainsi que d'autres ministres y passent pour donner du réconfort aux victimes et à leurs familles.

Durant la nuit, Anders Behring Breivik, reconnaît les faits qui lui sont reprochés et avoue les avoir planifiés de longue date. Il estime, selon son avocat, que son geste était "cruel", mais nécessaire. Il affirme également avoir agi seul.

La famille royale norvégienne, le chef de gouvernement et des milliers d'anonymes ont observé une minute de silence à midi précise en hommage aux 93 morts du carnage. De la Bourse d'Oslo aux aéroports, le pays encore sous le choc s'est brièvement arrêté, de même que tous les trains du royaume. Par solidarité, les autres pays nordiques ont aussi appelé leurs citoyens à respecter une minute de silence.

¹⁴ Levif.be, le 25 juillet 2011, téléchargé le 01.03.13

Lundi soir, le bilan est ramené à 77 morts par la police qui faisait auparavant état de 91 morts. Le nombre de morts dans la fusillade a été ramené à 69 contre 86 jusqu'à maintenant, des corps ayant été comptés plusieurs fois par erreur, et celui de l'attentat à la bombe contre le siège du gouvernement a été relevé à huit morts au lieu de sept.

3 CADRE THEORIQUE

3.1 Ruth Amossy

Ruth Amossy est l'auteur du livre *L'argumentation dans le discours*, publié en 2012.

L'ouvrage offre une synthèse de la question du pouvoir de la parole à influencer son public et des moyens verbaux pour assurer la force de la parole. L'ensemble du livre est pertinent, mais ce seront surtout les chapitres sur l'ethos discursif, les fondements de l'argumentation, les schèmes argumentatifs dans le discours, le logos et le pathos qui me serviront de point de repères.

3.1.1 L'ethos discursif ou la mise en scène de l'orateur

Afin de convaincre son auditoire par ses dires, il est important de se faire une idée de l'image que l'auditoire porte à l'orateur. De cette manière, l'orateur peut adapter son discours à son public dans le but d'obtenir une réaction favorable. On peut distinguer deux types d'ethos ; l'ethos prédiscursif et l'ethos oratoire. Des théoriciens différents ont insisté soit sur l'un des deux types, soit sur l'autre, à travers le temps. Pour Aristote, l'ethos, c'est l'image discursive ou oratoire qui prévaut. Dans *Rhétorique*, Aristote nomme ethos « l'image de soi que projette l'orateur désireux d'agir par sa parole » (Aristote 1991 cité dans Amossy 2012 : 83). Il souligne le fait que cette image est produite par la parole, donc à travers, et au moment du discours prononcé. Roland Barthes et Dominique Maingueneau partagent en gros le point de vue d'Aristote. Pour sa part, Barthes dit que :

« les traits de caractère que l'orateur doit montrer à l'auditoire (peu importe sa sincérité) pour faire bonne impression : ce sont ces *airs* [...]. L'orateur énonce une information et en même temps il dit : je suis ceci, je ne suis pas cela » (Barthes 1994 : 315 cité dans Amossy 2012 : 84).

Maingueneau fait la remarque suivante de la notion d'ethos :

« L'ethos (du locuteur) est [...] attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel », indépendamment de sa prestation oratoire : c'est donc le

sujet d'énonciation en tant qu'il est en train d'énoncer qui est ici en jeu » (Maingueneau 1993 : 138 cité dans Amossy 2012 : 84)).

L'autorité que donne à l'orateur sa présentation de soi dérive de trois aspects fondamentaux, (Aristote 1991 : 182 dans Amossy 1999 : 41): le bon sens, la vertu et la bienveillance. Autrement dit, les orateurs inspirent confiance si leurs dires sont rationnels et font preuve de compétence, s'ils sont sincères et honnêtes et finalement s'ils montrent de la solidarité et de l'amabilité envers leur public. La dimension morale et la dimension stratégique de l'ethos sont inséparables ; elles se produisent par des choix délibérés et appropriés. L'image de soi est également saisie à travers les choix de marques verbales qui la construisent et la proposent au partenaire de l'interlocution.

« Ce que l'orateur prétend *être*, il le donne à entendre et à voir : il ne *dit* pas qu'il est simple et honnête, il le *montre* à travers sa manière de s'exprimer. L'ethos est ainsi attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel », appréhendé indépendamment de sa prestation oratoire » (Maingueneau 1993 : 138 cité dans Amossy 2012 : 90).

Le sociologue Erving Goffman (1973) a fait des recherches sur l'interaction sociale qui montrent en effet que chaque interaction sociale exige que les acteurs donnent, par leur comportement volontaire ou non, une certaine image d'eux-mêmes qui contribue à influencer leurs partenaires dans le sens désiré. Les rôles sociaux et les données situationnelles y jouent également un rôle par rapport aux images revendiquées et attribuées (Amossy 2012). Pour Bourdieu, « c'est l'adéquation entre la fonction sociale du locuteur et son discours, au sein d'un rituel dûment réglé » (Bourdieu 1982 cité dans Amossy 2012 : 93).

L'ethos se fonde donc sur la position extérieure de l'orateur et de l'image qu'il crée de lui-même pendant le discours. On parle d'ethos prédiscursif et d'ethos oratoire ou discursif. Cela veut dire qu'effectivement, l'orateur produit son image tout au long de ses dires, mais il se base sur des données préexistantes de sa personne connues du public – ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir. Il ne faut pas non plus oublier la représentation collective ou le stéréotype qui circule sur sa personne qui précède la prise de parole et la conditionne partiellement. L'orateur s'appuie sur cette représentation déjà existante pour reconduire son image, et pour la modifier dans le cas où elle joue contre lui. Pour récapituler,

on peut dire que l'ethos se construit à partir d'une image et une représentation préexistante que l'on peut renforcer, gommer ou moduler à travers un discours minutieusement préparé, on se sert de l'ethos prédiscursif afin de mieux acquérir l'ethos discursif souhaité.

3.1.2 Les fondements de l'argumentation

Selon Amossy, c'est toujours dans un climat d'opinions et de croyances collectives que l'orateur essaie de résoudre un différend ou de consolider un point de vue commun. Le savoir partagé et les représentations sociales forment de ce fait la base de toute argumentation. La notion de doxa, les évidences partagées, peut être attachée, d'une part au discours social et d'autre part aux formes logico-discursives, les topoï ou lieux communs (idées reçues, stéréotypes). Au temps d'Aristote, la doxa constitue le plausible tel que l'appréhende le sens commun, parfois c'est la majorité qui définit la doxa, parfois ce sont les hommes d'autorité qui fondent et légitiment la doxa – l'opposé de la para-doxa. « De nos jours, on juge la doxa comme étant une notion péjorative, et elle stigmatise le commun au profit du singulier », souligne Amossy (2012 : 114) en ajoutant que :

« Sans doute la doxa permet-elle de produire un consensus, mais c'est en enfermant le débat dans les limites que lui assigne le système de pensée bourgeoise pour mieux asseoir sa domination » (Amossy 2012 : 114).

L'analyse idéologique veut dévoiler l'envers du décor, explique Amossy. Elle souhaite divulguer ce qui se cache derrière l'apparence innocente et supposée évidente de la doxa. Cette analyse se diffère de l'analyse de l'argumentation dans le discours, qui, quant à elle, ne cherche pas à démystifier, elle tente plutôt de comprendre comment les éléments d'un savoir partagé servent d'outils pour la persuasion. Tout comme l'analyse idéologique, l'analyse de l'argumentation va derrière les couches doxiques, mais pas dans le but d'y porter un jugement sur le degré de nocivité des préjugés. L'objectif de l'analyse de l'argumentation consiste à décrire le plus précisément possible le fonctionnement discursif, les modalités par lesquelles le discours cherche à construire un consensus avec l'auditoire/l'adversaire, et la manière utilisée pour assurer un impact dans une communication donnée. Il n'y a pas de vérité extérieure tel que le féminisme, le marxisme ou encore d'autres comme c'est le cas dans l'analyse idéologique.

Les topoï ou lieux sont définis comme « des méthodes d'argumentation d'ordre d'abord logique, mais consubstantiel à la mise en discours » (Molinié 1992 : 191 cité dans Amossy 2012 : 126). Il s'agit donc de moules dans lesquelles un grand nombre d'énoncés peuvent se glisser. Perelman distingue entre cinq lieux susceptibles d'argumenter en faveur d'un choix :

1. Le lieu de la quantité : ce qui est admis par le plus grand nombre est mieux que ce qui est admis par un petit nombre.
2. Le lieu de la qualité : comme supérieure à la quantité, ainsi la valorisation de l'unique.
3. Le lieu de l'ordre : L'antérieur est supérieur au postérieur, le principe à l'effet.
4. Le lieu de l'existant : ce qui est vaut mieux que ce qui est seulement possible.
5. Le lieu de l'essence : est préférable ce qui incarne le mieux l'essence (Perelman 1970 : 112-128 cité dans Amossy 2012 : 127).

Ces différents types de lieux permettent de défendre une position et son contraire puisqu'on peut faire appel soit au lieu de la quantité, soit à la qualité ou faire prévaloir l'existant ou bien le considérer une réalité dégradée.

La sentence aristotélicienne (Aristote 1991 : 254) correspond à la phrase générique telle qu'elle est définie dans la linguistique contemporaine, et elle vient légitimer un cas particulier à partir d'une sagesse globale : « Tout ce qui brille n'est pas l'or. » Pour Aristote, la sentence n'est efficace que si l'ethos de l'orateur le permet, alors que Barthes (1970) se réfugie dans la para-doxa, dans tout ce qui semble déjouer la sentence.

Avant de terminer cette partie, il faut mentionner la notion de stéréotype. Le stéréotype peut être défini comme « une image collective simplifiée et figée des êtres et des choses que nous héritons de notre culture, et qui détermine nos attitudes et nos comportements » (Amossy 2012 : 139). La notion de stéréotype est surtout utilisée dans les sciences sociales pour déterminer l'image de l'autre et de soi à travers le prisme de sa propre culture qui reflète la représentation qu'on a de soi ou de l'étranger/l'inconnu. Le terme de stéréotype est fortement péjoratif, mais sans lui il y aurait très peu de catégorisation ou de généralisation. Il est cependant rare que l'ensemble des traits attribués à un stéréotype donné soit repéré chez un même individu, à une même chose ou dans une même situation. Le stéréotype constitue un élément essentiel dans l'argumentation. Selon Amossy (2012 : 140), « les données discursives sont souvent indirectes, implicites, éparses et lacunaires. »

3.1.3 Les schèmes argumentatifs dans le discours

La rhétorique origininaire d'Aristote repose sur deux procédures logiques, la déduction et l'induction, auxquelles correspondent deux constructions logico-discursives : la première, c'est l'enthymème dérivé du syllogisme, et la deuxième, c'est l'exemple ou l'analogie. Donc, l'argumentation au niveau du logos vise à persuader à travers des raisonnements logiques. Le syllogisme peut se définir de la manière suivante, selon Amossy : « La forme syllogistique classique est celle qui se compose de deux prémisses, la majeure et la mineure, et d'une conclusion » (Amossy 2012 : 147). L'exemple classique suivant peut l'illustrer :

Tous les hommes sont mortels (majeure)

Socrate est un homme (mineure)

Donc Socrate est mortel (conclusion)

Quintilien décrit l'enthymème comme un syllogisme lacunaire, c'est-à-dire que tous les éléments ne sont pas présents (Quintilien 1978 cité dans Amossy 2012 : 148). Dans le discours, l'enthymème est plus fréquent que le syllogisme. Une partie des éléments du syllogisme est implicite, l'orateur trouve un élément tellement évident qu'il ne le mentionne pas explicitement, pensant que cet élément va de soi. Si on dit que : « Tous les hommes sont mortels, et Socrate est un homme ! », la conclusion que Socrate est mortel est implicite et n'a pas vraiment besoin d'être exprimée pour être comprise par l'auditoire. Il arrive aussi d'avoir un jeu de syllogismes opposés :

Tu viens ce soir ?

Non, j'ai du travail.

Viens quand même ça te détendra.

Ainsi, le maniement de l'enthymème et du syllogisme permet de faire adhérer aux étapes d'un raisonnement qui gomme les modes de pensée antérieurs.

Le deuxième pilier du logos, c'est l'exemple ou l'analogie. Selon Aristote, « il faut distinguer entre l'exemple réel, tiré du passé, et l'exemple fictif inventé par l'orateur pour les besoins de la cause » (Aristote 1991 cité dans Amossy 2012 : 162). Si on a mangé un bon repas dans un restaurant particulier, on ose probablement recommander ce restaurant aux autres, car on présume que les repas futurs seront bons aussi ; l'autorité de l'antécédent et l'idée que « les

faits futurs ont leur analogie dans le passé » permettent une argumentation plus ou moins explicite fondée sur l'induction. Cependant, une seule occurrence ne suffit pas pour établir une règle. Il est également important de noter que pour l'exemple historique, il est fréquent que ce fait soit interprété ou perçu de manière différente par les publics divers.

A côté de l'exemple historique, on trouve un moyen de preuve qui repose de façon plus générale sur la comparaison ; C est à D ce que A est à B. « La logique informelle évalue la validité de l'analogie à partir du nombre de similarités et de différences entre les deux éléments mis en relation, mais aussi à partir de la pertinence de celle-ci » (Copi 1996 : 172-176 cité dans Amossy 2012 : 167). Ainsi, lorsque Jean-Marie Le Pen, parlant des travailleurs immigrés, dit : « Vous n'invitez pas à votre table ni dans votre lit le plombier qui est venu réparer votre baignoire », il produit un argument à base de l'analogie : C (les travailleurs immigrés) est à D (les français) ce que A (le plombier, le professionnel) est à B (la famille). L'analogie *produit* donc des parallèles autant qu'elle s'appuie sur des similarités préexistantes.

Les paralogismes sont des syllogismes qui semblent valides, mais qui en réalité ne le sont pas. Mais puisqu'ils paraissent valides, ils possèdent le pouvoir de persuasion dans la communication. Le paralogisme est défini par « l'écart entre la force rhétorique de l'argument et sa faiblesse logique » (Amossy 2012 : 171). Voici une liste de quelques-uns des paralogismes présentés par Copi et Burgess-Jackson (Copi et Burgess-Jackson 1996 : 99-162 cités dans Amossy 2012 : 172) :

1. L'équivoque est un paralogisme d'origine puisqu'il repose sur une ambiguïté.
2. Le cercle vicieux consiste à poser comme prémisses ce qui est en fait la conclusion.
3. La question complexe comprend des présupposés qui offrent déjà une réponse.
4. La fausse dichotomie : Il faut hausser les impôts ou bien les baisser (alors qu'on peut très bien les laisser tels quels).
5. La non-pertinence qui consiste à distraire l'auditeur du point discuté.
6. L'homme de paille, qui consiste à attaquer l'adversaire sur un argument qui est en réalité mal compris ou mal reconstruit par celui qui le réfute.
7. La division qui consiste à transférer vers un élément du tout d'une propriété non transférable de ce tout (ma voiture est lourde donc chacune des parties qui la composent est lourde).
8. La généralisation abusive.
9. La fausse causalité.

10. L'argument dit de la pente savonneuse (si on permet à un jeune de fumer, on va lui permettre de boire, de ne pas veiller à son travail etc).
11. Tous les paralogismes en ad (ad hominem, ad ignorantium, ad populem etc).

L'objectif de l'analyse de l'argumentation dans le discours n'est pas de trouver toutes les failles et de les dénoncer, donc elle n'est pas normative, elle cherche uniquement à décrire le fonctionnement argumentatif.

Il faut aussi dire quelques mots sur l'argument ad hominem. Souvent, il s'avère que cet argument cherche à porter atteinte à l'ethos de l'adversaire plutôt qu'à ses dires. Gilles Gauthier (1995) distingue entre trois types d'arguments ad hominem :

1. Logique lorsqu'on attaque un interlocuteur à propos d'une contradiction formelle, dans son propos, entre deux positions.
2. Circonstanciel quand on attaque quelqu'un en raison « d'une inconsistance supposée entre une position qu'il affiche et quelque traits de sa personnalité ou de son comportement. »
3. Personnel quand il y a attaque frontale de l'adversaire, et qu'on l'insulte (Gauthier 1995 cité dans Amossy 2012 : 177).

3.1.4 Les voies du logos et du pathos

Ce n'est pas le lexique en soi ou pour soi qui intéresse l'analyse argumentative, mais plutôt la manière dont le choix de lexique oriente et façonne l'argumentation. Un terme spécifique ne génère pas un sens fermé et fixe, son sens dépend de l'interdiscours dont il fait partie. La valeur du mot « liberté » ne se trouve pas dans le dictionnaire, mais elle lui est conférée par le contexte discursif. Roselyne Koren (1996) note que l'innocence d'un terme varie avec le degré de familiarisation qu'il a acquis dans un milieu donné :

« Il arrive [...] fréquemment que les dénominations retenues ne constituent que la partie visible d'un raisonnement d'autant plus puissant qu'il reste implicite. La répétition des noms finit par leur donner l'apparence de la vérité. L'argumentation souterraine devient une idée-force si profondément ancrée dans l'opinion qu'elle en devient difficilement discutable » (Koren 1996 : 227-228 cité dans Amossy 2012 : 184).

Certains lexèmes ont en soi une valeur axiologique, c'est-à-dire qu'ils impliquent un jugement de valeur. En manifestant un jugement subjectif dans l'énoncé, ils donnent au

discours une marque argumentative. Pour Benveniste (1966), le modus est une manière linguistique pour l'orateur de prendre une position subjective dans la communication (Benveniste 1966 cité dans Sarfati 1997 : 23 cité dans Amossy 2012 : 186). La connaissance du maniement et de l'occurrence d'un terme dans un secteur défini permet une appréciation de son poids et sa force rhétorique.

Selon Amossy, la relecture lexicale implique différentes sortes de maniement tels que la redéfinition, le glissement sémantique ou encore la création d'une isotopie. On peut avoir recours à la redéfinition du sens entériné d'une définition afin de réfuter les positions d'un adversaire. Un autre procédé consiste à transférer un terme d'un champ lexical vers un nouveau et ainsi créer un jeu d'oppositions. Lorsque Jacques Chirac parle de « gagner » lors d'une apparition à la télévision après les élections présidentielles de 1988, il joue habilement avec le terme en disant :

« L'enjeu des l'élections présidentielles n'est pas de savoir qui va gagner, du peuple de gauche ou du peuple de droite. Il s'agit de choisir entre la France qui gagne et la France qui perd, pour tous les Français » (Groupe Saint-Cloud 1995 : 43 cité dans Amossy 2012 : 188).

Le glissement sémantique du terme « gagner » du plan électoral, donc interne et national au plan international, permet de dire – implicitement – que la France doit faire ses preuves dans une concurrence internationale et que les électeurs doivent bien réfléchir avant d'aller aux urnes. Plus fréquente que le glissement sémantique est la création d'un isotope, autrement dit la création d'une chaîne logique de choix lexicaux qui se reprennent et se renforcent, mais sans se répéter. Une isotopie permet à l'auditeur de repérer des termes appartenant à un même paradigme qui facilite la cohérence du discours.

Une fonction de l'implicite réside dans la contribution de la force de l'argumentation par le fait que celle-ci engage l'allocataire à compléter les éléments manquants. Il doit s'investir activement dans la communication. Une autre fonction est le renforcement de l'impact de certaines valeurs et positions puisqu'on laisse comprendre tacitement qu'elles vont de soi et n'ont pas besoin d'être exprimées. Etant donné que l'implicite n'est pas dit ouvertement, il est difficile pour l'adversaire d'en faire la contestation. Ceci permet au locuteur de « dire certaines choses, et de pouvoir faire comme si on ne les avait pas dites [...] il bénéficie à la

fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence » (Ducrot 1972 : 6 cité dans Amossy 2012 : 191). C'est le savoir partagé qui autorise le déchiffrement de l'implicite.

Quand il est question de l'implicite, il importe de distinguer entre les présupposés et les sous-entendus. Amossy en dit que « les présupposés sont inscrits dans la langue et ne peuvent pas faire l'objet d'un doute ou d'un déni total de responsabilité » alors que les sous-entendus « sont entièrement contextuels et dépendent du déchiffrement de l'allocutaire, auquel la responsabilité du sens construit peut être déléguée » (Amossy 2012 : 192). Un exemple tiré du livre d'Amossy (Grice 1979 : 65 cité dans Amossy 2012 : 192) : Si je suis en panne d'essence et un ami me dit qu'il y a un garage au coin de la rue, sa remarque fait partie des présupposés, alors que dans la situation imaginée où j'allume une cigarette et mon ami me dit que Jean a cessé de fumer, c'est mon déchiffrement à moi qui dit que mon ami me conseille d'en faire autant, donc un exemple des sous-entendus.

Le dit et le non-dit font partie des énoncés qui dépendent de connecteurs pour se développer dans l'argumentation. Les connecteurs sont des instruments de liaison et ils mettent en relation les différentes parties argumentatives. Ces unités de liaisons sont de types très divers, et d'une nature hétérogène. Un connecteur peut relier deux énoncés (J'habite ici, mais je serai en voyage demain), deux lexèmes (Il est intelligent mais paresseux), l'implicite et l'explicite, l'énonciation et l'énoncé.

3.1.5 Le pathos ou le rôle des émotions dans l'argumentation

Si l'on attache le logos aux stratégies discursives et que l'ethos est lié à l'image du locuteur, le pathos concerne l'auditoire. Pour Aristote, le pathos est un moyen oratoire pour toucher le public. Il faut savoir ce qui « peut toucher, connaître la nature des émotions et ce qui les suscite, se demander à quels sentiments l'allocutaire est particulièrement accessible de par son statut, son âge... » (Aristote 1991 cité dans Amossy 2012 : 209). Mais une question pertinente se pose : L'argumentation qui touche aux décisions importantes ne devrait-elle pas emporter l'adhésion des esprits sans avoir à remuer les cœurs ? Plantin (1996) répond :

« Le catéchisme rhétorique nous apprend que la persuasion complète est obtenue par la conjonction de trois « opérations discursives ». Le discours doit enseigner, plaire et toucher :

car la voie intellectuelle ne suffit pas à déclencher l'action » (Plantin 1996 : 4 cité dans Amossy 2012 : 211).

Persuader par le biais du cœur reste une controverse. Aristote considérait qu'il ne fallait pas pervertir le locuteur en ranimant chez lui des sentiments qui l'empêchent de penser objectivement et de faire des évaluations neutres et correctes. Cicéron (Cicéron II 1966 : 178), de son côté, pensait qu'il était admis de jouer la carte des émotions afin d'obtenir de lui les réponses souhaitées. Amossy souligne que la suprématie de la raison sur la passion suppose au départ qu'il est possible de les distinguer nettement (2012 : 214). Souvent, l'exemple des démagogues qui jouent sur la passion de l'auditoire pour l'amener à adopter des positions peu recommandables sur, entre autre, l'immigration, fait que l'on associe l'appel aux émotions à la manipulation, qui pourrait ensuite entraîner des conséquences néfastes. Il est intéressant de constater qu'une partie des paralogismes, dont ceux en ad, comme ad populum, ad misericordiam ou encore ad hominem dérivent de l'appel aux émotions qui flattent l'amour-propre ou éveillent la pitié – le recours aux sentiments devient trompeur lorsqu'il entrave la capacité à raisonner comme on le ferait normalement. Walton (1992) adoucit les positions sur l'emploi des émotions dans le discours argumentatif en disant que :

« Une menace n'est un paralogisme que si elle brise le dialogue dans lequel s'engagent les participants et le fait dévier de son but original. Elle peut être fallacieuse dans un échange délibératif, et pertinente dans le cadre d'une négociation » (Walton 1992 cité dans Amossy 2012 : 218).

Walton examine le pathos en contexte et lui accorde une place légitime dans l'argumentation. La dichotomie ancienne entre logos et pathos se brise un peu ; on reconnaît que les émotions ne sont pas perméables aux arguments. La colère, par exemple, n'est pas uniquement une force irrationnelle – on peut très bien réagir avec colère à une insulte, puis changer d'avis après avoir écouté des arguments rationnels qui expliquent la raison de l'action ou les dires qui ont suscité d'emblée la colère.

Amossy rappelle que le pathos est l'effet produit sur l'allocutaire. Même si l'orateur est animé par une grande passion, son discours peut quand même laisser le destinataire indifférent. Un orateur trop passionné risque en fait de manquer son but par l'ardeur de son discours qui le rend négligeant à la réception de ses paroles chez l'allocutaire. Ce n'est pas parce qu'on est

investi émotionnellement soi-même lors d'un discours qu'on arrive à transmettre ou faire partager les sentiments à celui qui l'écoute. La question est de savoir comment un discours peut éveiller et susciter des émotions. Pour y arriver, il est nécessaire qu'un énoncé exprime explicitement ou implicitement des valeurs, des normes ou des croyances partagées. Plantin (Plantin 1997 cité dans Amossy 2012 : 227) note cependant que « les mêmes faits peuvent susciter des sentiments différents, voire opposés, et fonctionner comme des arguments pour des conclusions divergentes. »

Très globalement, l'émetteur cherche à transmettre une émotion, sincère ou pas, par des marqueurs que le récepteur doit déchiffrer et interpréter tout en subissant les effets émotionnels. Ces marqueurs peuvent se trouver dans les procédés syntaxiques par l'ordre des mots, par des phrases exclamatives ou encore par des injonctions. L'exclamation « C'est admirable ! » marque à la fois une réaction affective et une évaluation de l'objet ou de l'acte visé. L'affectivité s'inscrit aussi dans les marques stylistiques – le rythme, l'emphase, les répétitions. Il n'est pas toujours facile de faire la différence entre l'expression de l'émotion et les éléments susceptibles de créer des émotions chez le récepteur. Dépendant du genre de discours ou texte, on cherche souvent à contenir l'émotion pour qu'il y ait un certain équilibre entre logos et pathos.

3.1.6 Entre logos et pathos : les figures

Les figures sont des formes verbales telles que la comparaison, l'hyperbole ou le zeugma, dont il s'agit d'étudier la valeur argumentative dans leur contexte. C'est l'interaction argumentative dans une situation communicationnelle spécifique qui leur confère de la force ou du poids. Les figures sont très fréquemment rattachées au pathos. Chaque type de figure est apte à produire des effets particuliers. Barthes (1994) le résume ainsi :

« ...par les figures nous pouvons connaître la taxinomie classique des passions [...] Par exemple : l'exclamation correspond au rapt brusque de la parole, à l'aphasie émotive ; [...] l'ellipse, à la censure de tout ce qui gêne le passion ; [...] la répétition au ressassement obsessionnel des « bons droits » ; l'hypotypose, à la scène que l'on se représente vivement, au fantasme intérieur, au scénario mental (désir, jalousie etc) » (Barthes 1994 : 330-331 cité dans Amossy 2012 : 245).

Quant à Perelman et Olbrechts-Tyteca (1970), ils considèrent qu'il y a figure lorsqu'il y a « structure reconnaissable et écart face à la façon ordinaire de s'exprimer. C'est le contexte qui montre s'il y a simple figure de style ou figure argumentative» (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1970 : 229 cité dans Amossy 2012 : 246). Ils affirment que l'emploi de certaines figures déterminées vient des besoins argumentatifs. Selon Tindale (2004), « une figure qui contribue à une meilleure compréhension et éclaire différemment la situation est argumentative même si elle ne vise pas expressément la persuasion » (Tindale 2004 cité dans Amossy 2012 : 248).

Donc, pour récapituler, on débouche sur une conception plus ouverte sur la relation entre figure et argument. La persuasion n'est pas le seul et unique objectif, et d'autres fonctions telles que la connivence doivent également être prises en considération. Une bonne métaphore, par exemple, c'est une manière d'imposer l'impact d'une image à laquelle, en tant que récepteur, l'on n'a pas forcément pensé, mais qui subitement éclaire la question ou les propos de l'orateur. On peut dire que la figure crée une sorte de lien de connivence entre l'orateur et l'auditoire à propos du sujet.

3.2 Patrick Charaudeau et les procédés énonciatifs

En 2005, Patrick Charaudeau a écrit *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Ce livre s'interroge sur le discours politique d'un point de vue linguistique, ce qui permet de voir le discours politique comme une pratique sociale où l'on présente des idées et opinions dans un espace public aux acteurs diversifiés, et où l'on est soumis à certaines règles du dispositif de communication. Ce face-à-face de l'instance politique et l'instance citoyenne les conduit à employer, dans le désir d'influencer l'autre, des stratégies discursives de persuasion.

Alors, à qui le pouvoir et la légitimité de la parole politique ? Le locuteur se crée un éthos favorable pour paraître crédible, et également des imaginaires de vérité qui soutiennent ses propos. Les différentes questions posées dans ce livre sont toutes pertinentes par rapport à mon mémoire, mais la plupart d'entre elles ont déjà été traitées dans le chapitre sur Amossy. Il y a cependant un sujet sur lequel je voudrais m'attarder un peu : ce sont les procédés énonciatifs.

Patrick Charaudeau présente trois procédés énonciatifs, dont le premier est l'énonciation d'élocution ;

« L'énonciation « élocutive » s'exprime à l'aide des pronoms personnels de première personne accompagnés de verbes de modalité, d'adverbes et de qualificatifs qui révèlent l'implication de l'orateur et décrivent son point de vue personnel » (Charaudeau, 2005 : 135).

Certaines de ces élocutions de modalités contribuent à créer un ethos de l'orateur exprimant différentes images de soi et de figures. La modalité d'engagement va avec la figure de guide suprême ; « C'est la raison pour laquelle *je veux* rassembler les Français. *Je leur propose* une grande ambition¹⁵... », « Et de toutes *mes forces*, et de tout *mon cœur*, je veux faire de la France, pour chacun d'entre nous, un pays plus fort, plus libre, plus juste, mieux rassemblé et plus fraternel¹⁶. » La modalité de conviction touche à l'ethos de vertu ; « *Je n'ai jamais cessé d'y croire*, jamais cessé de le vouloir¹⁷. » La modalité d'aveu peut évoquer l'ethos d'humanité ; « Je veux, ce soir, vous rappeler *qui je suis, ce que j'ai fait*, et quel est le sens de *mon engagement*. [...] *Je suis un homme de mesure*, de tolérance, d'ouverture¹⁸. »

Si on exprime l'énonciation « élocutive » par le biais du *nous*, on transmet un sens de solidarité dans la conviction, le devoir ou l'action ; « mais il n'y aura pas de France unie, [...] que si, en même temps, nous luttons contre les injustices, si nous corrigeons les inégalités, si nous choisissons la solidarité¹⁹. » La modalité de rejet est souvent utilisée dans les débats politiques. L'orateur refuse ou rectifie le propos de l'adversaire, et évoque à la fois l'ethos du sérieux qui dénonce le mensonge, la figure du combattant qui affronte l'adversaire et l'ethos du chef qui n'accepte pas que l'on trompe le peuple ; « [...] là, je conteste vos propos, mais je laisse une fois de plus, ceux qui nous écoutent les rectifier d'eux-mêmes²⁰. »

Le deuxième type est l'énonciation allocutive. Elle s'exprime à l'aide de pronoms personnels à la deuxième personne, accompagnés de verbes de modalité, de qualificatifs et de diverses dénominations, qui révèlent aussi bien l'implication de l'interlocuteur, la place que lui signale le locuteur, et également la relation entre les deux. Le locuteur se crée une image à travers l'implication de l'autre. On peut mentionner la modalité d'adresse ou d'interpellation qui, tout en identifiant le public comme participant à la scène politique, donne une légitimité à

¹⁵ Propos par R. Barres cité in Groupe Saint-Claude (1995).

¹⁶ Propos par J. Chirac cité in Groupe Saint-Claude (1995).

¹⁷ Propos par F. Mitterand cité in Groupe Saint-Claude (1995).

¹⁸ Propos de R.Barre cité in Groupe Saint-Claude (1995).

¹⁹ Propos de F. Mitterand cité in Groupe Saint-Claude (1995).

²⁰ Propos de F.Mitterand cités par Trognong et Larue (1994).

l'orateur ; « Mes chers compatriotes... », « Françaises, Français... ». Parfois, la modalité d'interpellation précise l'appartenance de l'orateur à un parti, un groupe ou un milieu ; « Chers camarades... ». Dans ce cas, cette façon de s'adresser à ce public produit une image de chef souverain. Parfois, il est nécessaire de s'adresser à son propre public pour le faire adhérer à l'argumentation dont il se fait porte-parole. Dans les débats, ces interpellations visent l'adversaire, dans des termes souvent dévalorisants. Mais en même temps, il est important de montrer le contrôle de soi et le respect qu'on a envers cet adversaire, donc il faut quand même essayer d'atténuer la dureté de ses propos. Pour faire preuve de caractère, on choisit peut-être une forme plus directe et plus agressive. Parfois les modalités d'adresses du discours choisies marquent le rapport de force entre le locuteur et l'adversaire, entre l'autorité et le challenger.

La modalité de sollicitation de l'interlocuteur par le locuteur apparaît la plupart du temps sous forme d'interpellation rhétorique. En faisant cela, il prend le public à témoin pour la valorisation de celui-ci, de la critique de l'adversaire ou pour l'appeler à l'éveil de sa conscience. Par cette technique, le locuteur se présente comme celui qui ne se laisse pas faire, il se crée un ethos favorable auprès de l'auditoire ; « Françaises, Français, que fait-on de la démocratie ? Quelle opinion se fait-on de nous²¹ ? »

Fréquemment, les énonciations d'élocutions et d'allocutions se combinent, le locuteur se fait figure de guide et demande au public de lui faire confiance ; « Quant à moi, j'ai confiance en votre intelligence, en votre sens du devoir²². »

Le troisième type d'énonciation est dénommé énonciation délocutive. Selon Charaudeau « l'énonciation délocutive présente ce qui est dit comme si le propos tenu n'était sous la responsabilité d'aucun des interlocuteurs en présence et ne dépendait que du seul point de vue d'une voix tierce, de la vérité. » Pour expliquer la différence entre énonciation « élocutive » et délocutive, les phrases suivantes l'illustrent bien : « Je suis sûr que l'avenir de notre pays est entre les mains du peuple » et « [Il est évident que] l'avenir de notre pays est entre les mains du peuple. » L'emploi d'énonciations délocutives jette l'auditoire dans un monde de l'évidence, et projette l'image du locuteur souverain en tant que porteur d'une vérité établie. L'énonciation délocutive se manifeste sous une forme impersonnelle. Exprimée sous forme affirmative, elle peut signaler la grandeur, ce qui sort de l'ordinaire, mais peut aussi révéler

²¹ Déclaration télévisée de G.Pompidou, à l'occasion du référendum pour l'Europe, le 12 avril 1992.

²² Déclaration télévisée de G.Pompidou, à l'occasion du référendum pour l'Europe, le 12 avril 1992.

une distance, une froideur ou une position arrogante. De l'autre côté, si l'énonciation délocutive se présente sous forme négative, elle est susceptible de forger une image d'énonciateur combatif qui s'élève contre ce qu'il considère être des contre-vérités.

3.3 Damon Mayaffre

Dans son livre *Nicolas Sarkozy : mesure & démesure du discours 2007-2012*, publié en 2012, Damon Mayaffre révèle, à travers l'analyse méthodique de centaines de discours prononcés et d'interviews données, les mots favoris de l'ancien Président français, ses secrets rhétoriques, ses figures de style et les procédés manipulatoires. Mayaffre est spécialiste de N. Sarkozy, et son livre entier est intéressant, mais dans ce mémoire, je me suis surtout appuyée sur les chapitres concernant les hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques, l'interrogation rhétorique, le démonstratif *ça*, la doxa et le *on* employé comme une menace indéfinie. Au regard de la communication, c'est sur le compassionnel, l'interdit et le charisme que je me concentre. Finalement, je me sers aussi des réflexions de Mayaffre sur le discours plébiscitaire ainsi que le discours de chef d'Etat tribun du peuple contre les élites. Je présenterai ci-dessous les points du livre de Mayaffre qui sont les plus pertinents pour mon travail d'analyse.

3.3.1 Les « secrets » rhétoriques de Sarkozy

Selon Mayaffre (2012 : 204), écouter ou lire N. Sarkozy s'exprimer n'est jamais banal ou ennuyeux – il cherche le discours qui rompt avec la pensée unique qui se formule par des mots convenus et le verbe consensuel. La pensée unique, ce sont les élites selon N. Sarkozy. La rupture discursive constitue un élément important et voulu du langage sarkozyste. Il revendique sans cesse une liberté de ton qui, selon lui, démontre une volonté, et une capacité, d'agir. Des mots tels que *racaille*, *voyous* ou encore *monstre* sont différents du vocabulaire attribué aux anciens présidents.

« Il s'agit d'une rupture historique, revendiquée, théorisée, d'avec le verbe présidentiel et peut-être d'avec le verbe républicain : là où l'on euphémise, Sarkozy amplifie ; là où l'on tempère, il exagère ; là où l'on apaise, il divise ; là où l'on nuance, il simplifie ; là où l'on tait, il interpelle en termes radicaux » (Mayaffre 2012 : 207).

Le renchérissement lexical et les exemples d'amplifications sont très nombreux. Quand N. Sarkozy se réfère au temps, il parle de minutes – ce qui fait allusion à une action urgente et immédiate. Pour l'argent, il parle de centimes : « Cette année, il y aura zéro centime de bonus versé aux dirigeants des banques » (N. Sarkozy, 5 février 2009, cité dans Mayaffre 2012 : 209).

Son usage des adjectifs et des adverbes est le plus souvent une marque de ce discours hyperbolique. Là où l'orateur classique emploie le *bien* ou le *peut mieux faire*, N. Sarkozy utilise à outrance les termes de *fantastique*, *invraisemblable* ou encore *absurde* ou *massivement*. Il fait aussi jouer les oppositions binaires telles que *mensonge* – *vérité* ou *rêve* – *haine*. N. Sarkozy se sert fréquemment de mots marginaux et radicaux, de mots violents qui frappent le récepteur par leur intensité. Dans la forme comme dans le fond, il embrasse un populisme qui sera décrit de plus près dans la sous-section 3.3.2 « Image et charisme ». L'usage systématique de l'anaphore rhétorique caractérise les discours de N. Sarkozy. L'anaphore rhétorique désigne un parallélisme grammatical où le ou les mots d'ouverture d'une phrase sont répétés plusieurs fois :

« Un soldat français sait qu'il peut mourir pour la France.

Un soldat français sait qu'il peut mourir pour que vivent les valeurs de la France.

Un soldat français connaît le sens du mot « sacrifice », car il connaît le sens du mot « devoir».

Un soldat français connaît la mort et sait la regarder en face » (Cérémonie d'hommage, le 21 mars 2012).

Ceci peut induire un effet suggestif consciemment choisi. La répétition d'un mot ou un groupe de mots peut aussi refléter une attitude fondamentale ou une position particulière.

Dans ses discours, Nicolas Sarkozy se pose d'innombrables questions à lui-même. Dans le corpus du livre de Mayaffre, il y a une phrase interrogative toutes les dix phrases affirmatives ou négatives. Il y a un emploi excessif du *pourquoi*, et par conséquent également un excès du *parce que*. Il préfère dire « est-ce qu'il faut... » plutôt que « faut-il... », ce qui sonorise d'avantage l'interrogation. Les questions posées ont une forme relâchée stylistiquement, un « oui ou non » est souvent ajoutés en fin de phrase. Quatre fonctions différentes peuvent être distinguées : premièrement, il y a la dimension directive. C'est-à-dire qu'il mène le discours en faisant aussi bien les questions que les réponses ; des questions et des réponses qui se

succèdent dans un monologue que dirige le seul orateur et qui sont déguisées en dialogue. N. Sarkozy tend à reformuler les questions qui lui sont posées par les journalistes ; ainsi en les reformulant il ne répond qu'aux questions qu'il accepte lui-même.

Deuxièmement, il y a la visée charismatique qui cherche à imposer l'autorité du chef, le seul détenteur des réponses qu'il se pose, autrement dit des solutions. Le but est de mettre l'auditoire devant son incapacité à répondre, une impuissance qui les invite à adhérer aux solutions apportées par lui-même. L'emploi du *on* dans les questions, et le *je* de la réponse témoigne d'une autorité imposée par le chef.

Troisièmement, il y a le procédé démagogique, où on communique à bon compte avec le sens populaire en posant des fausses questions dont tout le monde partage la réponse. Il s'agit d'imposer l'évidence où triomphe le bon sens. Suivant Mayaffre, cet appel au bon sens est l'argument essentiel du discours sarkozyste : c'est le premier signe d'un discours de caractère populiste. Voici un exemple d'une problématique que l'orateur sait d'avance fera l'unanimité : « Aujourd'hui, une voiture propre vaut plus cher qu'une voiture polluante, est-ce que c'est normal ? » (N. Sarkozy, 29 septembre 2009, cité dans Mayaffre 2012 : 244). Ou encore plus évident : « Alors, est-ce que l'on veut que nos jeunes soient autonomes ou est-ce que l'on veut qu'ils soient assistés? » (ibid).

Quatrièmement, il y a l'usage polémique, qui correspond à contre-interroger l'adversaire et de retourner la charge de la preuve. Ainsi, c'est l'autre qui est sommé de répondre et de se justifier. N. Sarkozy se plaît, selon Mayaffre, à retourner les rôles des protagonistes habituels du discours : d'interrogé, il devient interrogateur ; de président, il devient journaliste ; de responsable d'une politique dont on demande qu'il se justifie, il devient commentateur et censeur d'une autre politique (celle de la gauche). Encore, « Agressif souvent, s'en prenant sans ménagement aux journalistes et, à travers eux, la pensée unique ou aux socialistes, Sarkozy se positionne en victime ; victime contrainte de contre-attaquer » (Mayaffre 2012 : 251). Dans tous ces cas, N. Sarkozy donne l'impression d'un discours ouvert tenant compte de l'avis de l'autre alors que c'est bien le contraire. Le discours enferme l'auditoire dans la seule parole de l'orateur.

La première signature linguistique de Nicolas Sarkozy, c'est le pronom démonstratif « ça », donc la forme familière du pronom démonstratif neutre. Contrairement aux présidents français du 20^e siècle, N. Sarkozy est décomplexé stylistiquement et politiquement parlant, et il ne cherche pas à imiter le discours littéraire, mais embrasse le discours *du français moyen*. Il préfère le *on* au *nous*, il fait des fautes syntaxiques - certainement volontaires, et omet pour la plupart du temps la particule « ne » dans les phrases négatives. Il fait un usage pléthorique de la pronominalisation démonstrative en lieu et place des sujets (ce, ceci, cela, ça, ceux, celle-ci etc), donc en position sujet versus en position objet. L'emploi excessif des démonstratifs donne à la fois un effet simultané de transparence et d'opacité, le sous-entendu, tout comme l'accord explicite et la connivence tacite.

Les démonstratifs montrent autant qu'ils démontrent, ils mettent en évidence. Aussi, les pronoms démonstratifs ne peuvent se comprendre que si l'on considère N. Sarkozy en train de parler, ou de montrer, puisqu'ils participent à la pragmatique du discours. Dans la linguistique, la pragmatique des discours consiste en tous les éléments dont la signification ne peut être comprise qu'en connaissant le contexte de leur emploi et surtout la situation d'énonciation. Le pronom démonstratif peut être ressenti comme un mépris, et ceux qu'il désigne peuvent se sentir montrés du doigt : « *Ceux* qui refusent de lutter contre la fraude sont *ceux* qui préparent la désagrégation de notre modèle social » (N. Sarkozy, 15 novembre 2011, cité dans Mayaffre 2012 : 269). Il ne fait pas clairement référence à la gauche, c'est sous-entendu. L'auditoire le comprend quand même par le biais de la connivence qu'il entretient avec l'orateur ; alors il faut que le sous-entendu soit partagé par le locuteur et l'auditoire. Un pronom démonstratif peut être en même temps flou, et dire tout ou rien : « La sécurité et la gauche, *ça* a été un désastre » (N. Sarkozy, 26 février 2008, cité dans Mayaffre 2012 : 270). Le *ça* affirme sans argumenter et montre sans démontrer. Cependant, il renvoie à la doxa (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 197), c'est-à-dire à une opinion partagée par le leader et le peuple, ou joue sur des idées reçues. Le pronom est d'autant mieux perçu par le peuple par la forme populaire qu'il prend et renforce sa capacité communicative. Le leader et le peuple se parlent avec un bon sens qui n'a pas besoin de se justifier par des arguments, mais qui risque de banaliser et simplifier des sujets compliqués.

Le « on » est susceptible de remplacer n'importe quel pronom personnel, singulier comme pluriel. Il a en plus un caractère parfois personnel, parfois impersonnel. Son statut peut être

celui d'une personne ou bien d'une non-personne. C'est en effet un pronom à facettes ! (Fløttum, Jonasson et Norén 2007). Dans l'expression d'une identité collective, cette collectivité possède néanmoins des contours flous, une communauté mal définie. Le locuteur peut s'y inclure ou s'en exclure de manière variable et incertaine. La conception du *on* s'établit sur un sous-entendu complice entre l'auditoire et l'orateur, sur la connivence ou sur l'évidence doxique. L'usage du *on* n'est rien sans l'usage de son contraire, le *je*. Le discours de N. Sarkozy utilise trop le *on* ainsi que le *je*. Voici un exemple : « *On* vous a trompé. *Je* le sais. *On* vous a parfois menti. *Je* le sais. *On* vous a même trahis. *Je* le sais. Et pourtant vous êtes là ! » (N. Sarkozy, 20 mars 2007, cité dans Mayaffre 2012 : 282). Le leader *je* (Sarkozy) s'est détaché du collectif indéfini pour venir sauver le vous, le peuple, du *on* qui les menace. Le *on* n'est pas désigné, mais la doxa laisse comprendre qu'il s'agit de la gauche.

3.3.2 Image et charisme

Dans ses discours, Nicolas Sarkozy a moins le devoir de répondre que le droit de poser des questions, car il est l'élu du peuple, le défenseur du peuple contre la pensée unique et les élites. Pour convaincre un auditoire il faut que l'orateur bénéficie d'une image de soi positive auprès de son public, cela augmente sa force persuasive. Le rôle de l'ethos (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 238) est décisif pour la bonne réception du discours. Le discours crée l'image positive chez l'auditoire, et ensuite l'image positive facilite la bonne réception du discours auprès du public. Dans le monde contemporain, les qualités de la personne derrière la parole politique jouent un rôle plus important qu'auparavant. Lorsque l'auditoire écoute un discours avec bienveillance, il est plus susceptible de donner crédibilité à l'orateur, souvent grâce à un ethos favorable.

Nicolas Sarkozy produit son ethos à travers trois procédés différents. Premièrement, il y a le compassionnel qui fait de N. Sarkozy un président de proximité, un président qui souffre avec son peuple. Un discours où l'affectif remplace l'objectif. N. Sarkozy se sert de la compassion comme clé rhétorique avec une crudité poignante, presque intimidant pour l'auditoire. Il parle de la vieillesse des « vieilles mères et vieux pères » avec le vocabulaire très familier des verbes « manger, soigner » et même « laver ». Il évoque ainsi des thèmes difficiles de la maladie, la dépendance, la sénilité ou encore la mort dans une articulation sentimentale pour ensuite y apporter une solution politique par les phrases : « Alors, qu'est-ce qu'on fait ? », « Ma réponse ? » et « Je souhaite (...), je prends mes responsabilités (...) » (N. Sarkozy, 16

octobre 2010, cité dans Mayaffre 2012 : 291). Il y a là un virement du compassionnel au politique, c'est-à-dire de l'impuissance face aux problèmes délicats, le chaos du sentiment, à la décision, l'ordre du dirigeant. C'est avant tout en matière de sécurité que l'on retrouve ce type de discours chez N. Sarkozy ; il partage la souffrance et manipule la peur pour que personne ne reste indifférent à ses propos. Il prend comme exemple des cas connus par les media et en font des résumés avec des détails macabres. S'il parle de viol, il fait jouer l'effet de la répétition de termes terrifiants tels que « sérial violeur » et « viol ». Afin de démontrer l'émotion partagée entre lui et le public, il pose ensuite la question douloureuse : « Imaginez que c'est votre fille ! Vous l'acceptez ? » (N. Sarkozy, 26 février 2008, cité dans Mayaffre 2012 : 294). Dans cet exemple précis, il est question des criminels récidivistes.

Selon Mayaffre, également, il prend part avec le grand public contre le texte constitutionnel, la loi. La compassion que N. Sarkozy montre et revendique est présentée comme un devoir du Président envers son peuple, ce que lui donne sa force et sa légitimité pour s'exprimer. Son éthos se construit dans une proximité émouvante avec le public. Le fait divers dans le discours de N. Sarkozy assure le lien entre la sphère publique et la sphère privée – il construit une identité collective et en même temps il mobilise l'individu qui se reconnaît dans des petits anecdotes racontées. L'émotion a le don d'être un sentiment partagé et universel aussi bien qu'un sentiment particulier et propre à chacun. Dans le compassionnel on trouve aussi le présentisme ; le fait divers est toujours une actualité, donc on ne reporte pas à demain ce qui exige l'attention d'aujourd'hui. N. Sarkozy compatit, et il entend agir – sans délai.

Deuxièmement, il y a l'interdit qui fait de N. Sarkozy le vieux père sévère de la nation, celui qui possède l'autorité de restaurer ce qui ne marche pas dans la société. Dans les différents corpus étudiés par Mayaffre, il s'avère que N. Sarkozy emploie massivement une formule avec négation dans ses variations multiples. En fait, une phrase sur trois est négative chez lui, un chiffre important. Ceci contribue à donner au Président une image d'autorité, il est celui qui a l'autorité d'interdire, de contredire et de réprimander. Tel un père sévère, mais sage. Cette image de père renforce une idée de supériorité face à un auditeur, de la même manière qu'un père tient un rapport hiérarchique avec son enfant. « Nier signifie intégrer dans son propre discours le discours de l'autre ; l'intégrer pour le contester afin de mieux faire triompher sa propre parole » (Mayaffre 2012 : 308). Donc, il dit non à la parole des adversaires, mais en même temps il montre le chemin en donnant son propre avis sur les sujets en questions.

Troisièmement, il faut mentionner le charisme. Quand N. Sarkozy *montre le chemin*, il fait comprendre qu'il n'est pas seulement un père sévère, mais aussi le Chef de l'Etat, celui qui guide, et celui en qui on peut avoir confiance. Le leader qu'on peut suivre. Une position qui lui a été conférée par l'élection au suffrage universel direct ; il personnifie le peuple et il le dirige tout en même temps. C'est une construction de l'image charismatique. Une image charismatique soulignée par l'emploi excessif du *je* au lieu du *nous* collectif. La tonalité compassionnelle du discours ne fait que favoriser l'exhibition de sa personnalité quand il s'adresse au cœur de chacun et qu'il dit vouloir chasser la douleur de tous. Il se lie à son audience par le *on* indéfini quand il le faut. Ceci devient d'autant plus clair si on compte les récurrences des *je veux* ; un syntagme verbal très volontariste, presque enfantin.

Pour finir, il faut dire quelques mots sur le discours plébiscitaire et le Président tribun. Par là j'entends qu'on est en face d'un régime de gouvernement où on trouve une communication directe entre le Président et le public dans le but de réguler l'espace politique. La force du discours sarkozyste, c'est son emploi de la doxa – il prononce des vérités d'évidence avec des mots de tous les jours – presque vulgairement, il paraît dévoiler son cœur, il souffre et il s'indigne avec le public contre les institutions établies – la pensée unique ou les élites - et il prend la position de leader tout en incarnant le rôle du père sévère. « C'est toujours au nom d'un peuple méprisé par l'élite bienpensante que N. Sarkozy s'exprime, pour se faire le porte-voix des sans-voix » (Mayaffre 2012 : 326).

Donc, pour récapituler, les caractéristiques du discours sarkozyste sont, selon Mayaffre (2012) les suivantes :

1. Un discours de proximité, vulgaire ou bien plébiscitaire.
2. Souvent, un discours d'excès ; le sensationnel, le superlatif, l'activisme verbal.
3. La proximité n'exclut pas le rapport hiérarchique, elle le favorise ; le chaos des « on » versus la virilité du « moi ».
4. La double interrogation rhétorique, qui implique l'interlocuteur mais qui le laisse sans voix.

3.5 Récapitulatif

Il est clair que je ne peux pas me servir de toute cette théorie de manière égale. Il y aura des parties théoriques qui seront plus pertinentes pour mon analyse que d'autres. L'ethos et le logos sont bien sûr des points intéressants à étudier, ainsi que le pathos chez N. Sarkozy et J. Stoltenberg dans leurs discours concernant les tueries de Toulouse et les attentats de Regjeringskvartalet et Utøya. Quant à l'ethos, au logos et au pathos, c'est avant tout l'approche théorique d'Amossy dans le livre *L'argumentation dans le discours* (2012), qui me sera utile dans l'analyse des propos de deux orateurs en question.

Dans l'ouvrage de Mayaffre de 2012, *Nicolas Sarkozy, mesure et démesure du discours 2007/2012*, sur les « secrets » rhétoriques de N. Sarkozy, beaucoup d'aspects linguistiques sont pertinents en cherchant ce qui caractérise les discours des deux Chefs d'état dans la situation particulière de Toulouse et d'Oslo. Je pense que la théorie sur les hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques, l'interrogation rhétorique, le démonstratif *ça*, la *doxa* ainsi que le *on* employé comme une menace indéfinie me sera essentielle. Mayaffre offre également des théories sur la communication. Au regard de la communication, c'est sur le compassionnel, l'interdit et le charisme qui dominant je vais me concentrer dans mon analyse.

En ce qui concerne le livre de Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir* (2005), ce sont les différents types d'énonciations, qui me serviront de points de repères afin de détecter des caractéristiques rhétoriques chez N. Sarkozy et J. Stoltenberg. Il s'agira surtout de l'énonciation élocutive et l'énonciation allocutive.

4 DEMARCHE METHODOLOGIQUE ET CORPUS

4.1 Introduction

En général on parle de trois types de méthode: la conception qualitative, la conception quantitative et la conception combinée (Grønmo 2004). La question de recherche détermine, dans une large mesure, la méthode. La méthode choisie dans ce mémoire sera de type qualitatif, ce qui implique une analyse approfondie des textes et du discours politique constituant le corpus. Il s'agira d'une analyse des comportements rhétoriques de deux Chefs d'état qui appartiennent à des courants politiques différents, mais qui en même temps exercent un rôle similaire : Le rôle de leader ayant à gérer les réactions publiques sur les attentats meurtriers qui se sont produits dans leur pays. Il semble que le type de recherche le plus approprié pour ce mémoire sera l'approche qualitative, notamment l'analyse de textes à partir d'une sélection de discours prononcés sous forme de bandes son publiés sur le site internet YouTube.com ou de documents écrits, en tenant compte des contextes dans lesquels les textes sont produits.

Grønmo (2004 : 187) écrit dans son livre *Samfunnsvitenskapelige metoder*, « Méthodologie de la science sociale », que l'analyse de texte qualitative est fondée sur la lecture systématique de documents dans le but de catégoriser leurs contenus et d'en sortir l'information essentielle pour notre question de recherche dans notre étude spécifique. D'un point de vue proprement linguistique on cherchera également des constructions caractéristiques de l'orateur sur un plan stylistique, lexical ainsi que la structure informative. En principe, une analyse qualitative peut être un outil utile pour de nombreux de types de documents qu'ils soient sous la forme de chiffres ou de lettres, auditifs ou visuels.

La méthode qualitative se réalisera à travers un travail de recherche qui est à la fois parallèle et circulaire, j'entends par là que d'abord je lirai et relirai les textes à de nombreuses reprises, puis j'essaierai d'en tirer des aspects servant à commencer une analyse discursive, autrement dit une analyse du langage et du contexte en question. Mais tout en travaillant sur l'analyse, il va falloir revenir aux textes, c'est-à-dire qu'on revient en arrière afin d'assurer la qualité du travail effectué. C'est un type de méthode qui encourage les descriptions riches et les observations pertinentes, qui se basent sur le contexte et le contenu des textes. Dans ce

mémoire, il s'agit de documents, de vidéos de discours et de la situation dans laquelle les faits se sont produits. Cette analyse de langage et de contexte formera l'analyse discursive. Grønmo (2004 : 246) précise ensuite que l'analyse des données consiste à révéler des tendances générales ou typiques du matériel collecté. Ainsi nous pouvons peut-être identifier des contextes surprenants par exemple dans la technique discursive des arguments (Grønmo 2004 : 246-250). L'objectif de ce mémoire réside dans le souhait de dévoiler quelques-uns des « secrets » rhétoriques de N. Sarkozy et de J. Stoltenberg dans un contexte donné. Par quelles caractéristiques désignent-ils le responsable des tueries de Toulouse ou celui de Regjeringskvartalet et d'Utøya ? Quelle est la récurrence de mots désignant respectivement chez chacun d'eux ? Comment s'adressent-ils au public ? De quelles techniques rhétoriques se servent-ils ? Quels sont les différences rhétoriques et existe-t-il des similitudes ?

Il est important de se rappeler qu'une allocution est un énoncé caractérisé certes par des propriétés textuelles mais surtout considéré comme un acte accompli avec des participants, des institutions, un lieu, un temps et un contexte.

4.2 L'accès aux textes

Une problématique pertinente pour constituer un corpus est l'accès plus ou moins simple des textes en question. Dans ce cas-ci il s'agit de discours publics prononcés par respectivement le Président de la République française et le Premier Ministre norvégien à la suite des attentats de Toulouse en mars 2012 et de Regjeringsbygget et Utøya en juillet 2011. J'ai supposé que ces textes étaient facilement accessibles sur les sites internet l'elysée.fr et regjeringen.no, qui sont des sites respectueux et fiables en tant que sources. Il n'en fut rien. Je m'en suis rendu compte lors de la recherche des discours de Nicolas Sarkozy, Président de la République française au moment des attentats de Toulouse, qu'ils avaient été retirés du site de la Présidence eu égard au changement de chef d'État qui a eu lieu après les élections présidentielles en France le 6 mai 2012. J'ai envoyé une lettre au président actuel, François Hollande, lui expliquant mon cas et lui demandant son aide afin d'obtenir l'accès aux discours de Nicolas Sarkozy. Son secrétaire m'a gentiment conseillée de contacter les Archives Nationales à Paris. En attendant, j'ai effectué une recherche des textes prononcés par N. Sarkozy sur le site internet de YouTube.com. Il y a en effet publié régulièrement ses discours.

Quelques temps après, j'ai reçu une réponse de Jean-Charles Bédague, conservateur du patrimoine et responsable du pôle « Chefs de l'Etat (III^e-V^e République) » aux Archives Nationales, qui m'a informé que les A.N. n'avaient pas encore reçu les archives de presse de la précédente présidence de la République sous Nicolas Sarkozy, parmi lesquelles sont conservés les textes que j'avais demandés. Monsieur Bédague m'a conseillée de contacter le service des Archives et de l'Information documentaire de la présidence de la République afin d'obtenir une copie de la version diffusée à la presse.

Enfin, le 6 mai 2013, le secrétariat du service des Archives et de l'information documentaire m'a envoyé un courriel contenant deux discours prononcés par Sarkozy à la suite des tueries de Toulouse. C'étaient le discours de la cérémonie d'hommage tenue le 21 mars 2012 et le discours prononcé le 27 mars 2012 lors de la réception donnée en l'honneur des services engagés pendant des opérations de police de Toulouse. Pour les autres discours de Sarkozy, j'ai dû me contenter de ma transcription des vidéos publiées sur YouTube.com.

Les publications sur YouTube.com ne contenaient souvent que des séquences limitées, mais j'ai réussi par le travail d'assemblage d'un puzzle à réunir les différentes parties des discours et de reconstituer ceux nécessaires à ce mémoire par une transcription manuelle de bandes sonores avec les inconvénients que cela représente quant à l'exactitude de la ponctuation ou encore des déviations de la performance à l'oral par rapport au texte écrit. Par contre, les textes prononcés par J. Stoltenberg se trouvaient sur le site officiel du gouvernement norvégien. Ces textes-ci sont disponibles en norvégien, et je me suis posée la question sur la nécessité d'en faire la traduction en français. En traduisant les textes de J. Stoltenberg je risque d'embrouiller leur sens aussi bien sur le plan stylistique que sémantique ou encore pragmatique. J'ai peur de perdre des nuances essentielles dans la traduction d'une langue à une autre, d'où ma décision de les laisser dans la langue de d'origine. Cependant, pour les besoins d'exemplification dans l'analyse, j'ai traduit les extraits qui m'ont servis de référence.

Une partie importante des préparations du travail de mon mémoire a été l'accès aux documents nécessaires pour être en mesure d'effectuer une analyse langagière et contextuelle. Un aspect primordial est la vérification critique des sources et des évaluations contextuelles de chaque texte, chaque document ou chaque bande sonore. Il peut s'agir de l'authenticité des sources, la relevance des textes ou encore la crédibilité : qui sont les auteurs et quels sont leurs agenda ? Dans quel contexte les textes ont-ils été écrits, prononcés ou lus (Grønmo

2004 : 190) ? Pendant la lecture des textes il faut être très conscient par rapport au contenu latent et contenu manifeste ; Qu'est-ce qui est dit directement et qu'est-ce qui est sous-entendu ? Toutefois, je ne peux faire autre chose que de prendre les textes tels qu'ils sont et faire ma recherche à partir de ce fait. Comme le dit Gassama (2008 : 36) : « Et, quoi qu'il en soit, le responsable des propos tenus dans les discours de l'Elysée, c'est bel et bien l'homme qui a reçu le suffrage des Français. »

En ce qui concerne les textes de Stoltenberg, je les ai trouvés sur le site officiel du gouvernement norvégien, donc j'ai confiance en l'authenticité de la source. Probablement, ce n'est pas le premier ministre lui-même qui les a écrits, mais il les a lus, acceptés et a peut-être ajouté ses propres modifications au contenu. Ces textes affichent l'attitude de l'institution gouvernementale, mais expriment aussi un aspect du premier ministre en tant que rôle professionnel et homme privé. Les contextes sont bien connus et ils ont été présentés de manière détaillée dans la section 2.5.1 et 2.5.2.

Quant aux bandes sonores trouvées sur le site internet YouTube.com, j'ai pris soin de sélectionner uniquement les séquences publiées par N. Sarkozy ou par l'Elysée, justement par souci de la crédibilité des sources.

4.3 Remarques méthodologiques

Cette analyse qualitative tente d'approcher les phénomènes de manière systématique mais non quantitative. Elle utilise des techniques spécifiques de collecte et de traitement de données, et peut être considérée comme une analyse de cas. C'est une recherche empirique qui consiste à recueillir des faits ayant pour objet de répondre à une question de recherche particulière et bien précise.

Selon Raymond Robert Tremblay et Yvan Perrier (2006), la rigueur scientifique est un idéal qui est très difficile à atteindre. Cela vaut pour les sciences de la nature, mais c'est encore plus valable en sciences humaines. Les êtres humains ne sont pas transparents : on ne peut pas étudier leurs pensées intimes, par exemple. Les chercheurs eux-mêmes sont humains et donc ont des intérêts et des partis pris liés à leur objet d'étude ; il peut être difficile de garder la neutralité et l'objectivité nécessaires en bien des circonstances. Donc, les recherches et méthodes qualitatives sont liées à l'étude de phénomènes et faits humains qui, *de facto*, ne

sont pas mesurables avec précision. Les sciences humaines se distinguent aujourd'hui, sans s'y opposer, de la « recherche expérimentale », de la « recherche scientifique » au sens strict du terme. Ceci fait que les sciences humaines sont des disciplines complexes et que les recherches qu'on y mène sont exigeantes.

Les questions de validité sont indispensables. Dans *Savoir plus : outils et méthodes de travail intellectuel* (Tremblay et Perrier 2006), on distingue plusieurs notions essentielles de la méthode qualitative. Ci-dessous sont énumérées celles qui sont les plus pertinentes pour ce mémoire :

- (1) La fiabilité : elle consiste en l'indépendance des analyses par rapport à l'idéologie du chercheur qui devra donc énoncer ces présupposés et orientations épistémologiques. Dans ce mémoire-ci, je n'énonce pas de présupposés. J'essaie de ne pas en avoir de présupposés bien précis, et ne pas trop y réfléchir, avant d'entreprendre le travail de recherche. Je présente les situations en questions, les contextes et les discours, et je formule certaines problématiques auxquelles je souhaite trouver des réponses à travers une analyse discursive. J'admets cependant de ressentir une proximité envers les attentats en Norvège qui n'existe pas pour les tueries de Toulouse. Le fait d'exprimer un souci pour, en être consciente et de tirer au clair, ce qui pourrait brouiller l'objectivité, conduit probablement à rester très vigilant quant à la fiabilité de l'étude.
- (2) La validation implique le contrôle et la vérification des informations et des interprétations. Les interprétations dans l'analyse du mémoire se basent sur les approches théoriques de linguistes reconnus et respectés, et ne sont pas des résultats de commentaires sans fondements. Il est également primordial de ne pas seulement présenter les citations dans les discours en question qui supportent l'argumentation et les phénomènes rhétoriques que l'on recherche, et d'ignorer ce qui pourrait contredire cette argumentation. Il faut être honnête par rapport aux trouvailles réelles du travail de recherche.
- (3) La validité de signifiante consiste en la vérification de la valeur informative des données auprès des acteurs concernés et de la compréhension par le chercheur des réponses ou des dires du sujet. Le langage du chercheur et celui employé dans la théorie sur laquelle le chercheur se base doivent correspondre l'un à l'autre.

(4) Le jugement critique permettant de contrôler les sources d'information. Il est important de se montrer très fiable quant aux sources, et de toujours citer les sources aussi bien dans les différentes parties du mémoire que dans la bibliographie. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi uniquement des vidéos publiées par l'Elysée ou par N. Sarkozy, et les discours de J. Stoltenberg qui sont publiés sur le site officiel du gouvernement norvégien.

4.4 Les similitudes et les différences entre Nicolas Sarkozy et Jens Stoltenberg

Les deux hommes sont tous deux des Chefs d'état sur le plan politique. Le premier fut Président de la République française et l'autre est l'actuel Premier ministre en Norvège et chef du gouvernement norvégien. Néanmoins, il est important de noter que la France est une république et la Norvège, une monarchie constitutionnelle. Donc en réalité, c'est le roi Harald V qui est à la tête de la nation. Le roi ne joue cependant pour l'essentiel qu'un rôle honorifique, mais il constitue un symbole fort d'unité nationale, surtout en temps de crise. Bien que la constitution de 1814 lui accorde d'importantes prérogatives dans le domaine de l'exécutif, ces dernières sont presque toujours exercées en son nom par le gouvernement²³. Et N. Sarkozy et J. Stoltenberg incarnent le rôle de leader de la nation aussi bien dans les affaires étrangères qu'intérieures. En temps de crise, comme c'était le cas pendant les tueries de Toulouse et les attaques terroristes de Regjeringskvartalet/Utøya, le roi et le prince héritier de Norvège ont joué un rôle symbolique très important, alors que Nicolas Sarkozy s'est retrouvé plus seul. Il a bien entendu le ministre de l'Intérieur à ses côtés, tout comme l'a Jens Stoltenberg, mais les ministres représentent un niveau politique inférieur quant au pouvoir réel comparé à celui du président ou celui du premier ministre norvégien.

N. Sarkozy et J. Stoltenberg représentent des tendances politiques opposées, N. Sarkozy appartient à la droite et J. Stoltenberg s'associe aux sociaux-démocrates. De plus, J. Stoltenberg était visé personnellement, alors que les attaques de Toulouse visaient surtout la République française en tant qu'institution. Il faut aussi reconnaître que les attentats en Norvège avaient une ampleur en nombre de personnes affectées qui dépasse largement celle de Toulouse. Un autre facteur à mentionner est le fait que la Norvège constitue une communauté plus homogène que la société française, elle, plus hétérogène. Je trouve malgré cela qu'il existe assez de similitudes pour en faire une analyse discursive comparative, en

²³ Store Norske Leksikon, téléchargé le 01.03.13.

tenant compte des différences présentes. Les deux chefs d'état ont tous les deux eu à gérer une situation terroriste d'ampleur nationale. Ils ont dû faire face à un tueur qui froidement a assassiné des enfants et qui dit en être content. Ils ont reçu la tâche extrêmement compliquée de soulager une population variée en état de choc, d'incompréhension et de rage – et d'éviter des réactions sous forme d'émeute. Finalement, ils étaient tous les deux en pleine campagne électorale et ils ont décidé de la suspendre pendant quelques jours ou quelques semaines. Aucun des deux n'a profité de cette crise quand on regarde les résultats des élections.

Le fait de toujours nommer N. Sarkozy en premier n'est un résultat dû au hasard. Je suis consciente que je me sens plus proche des attentats de Regjeringskvartalet/Utøye que ceux de Toulouse étant donné ma nationalité, et c'est donc par pure courtoisie que je nomme l'ex-Président français en premier et le Premier ministre norvégien en second dans ce mémoire, même si d'un point de vue chronologique, ce n'est pas correcte.

4.5 Le corpus

Le corpus comporte sept discours ou allocutions formulés par l'ex-Président français Nicolas Sarkozy et sept déclarations prononcées par le Premier ministre norvégien Jens Stoltenberg au cours de la première semaine qui a suivi les tueries de Toulouse en mars 2012 et les attentats de Utøya/Regjeringskvartalet le 22 juillet 2011. Les occasions varient en allant de simples déclarations aux conférences de presse, aux éloges funèbres ou encore aux discours adressés aux élus du parlement. En ce qui concerne les discours de Stoltenberg, ce sont uniquement des textes écrits, alors que pour le cas de Sarkozy il y a deux textes écrits et cinq textes qui sont des transcriptions de bandes sonores publiées sur YouTube.com. Les discours sont en annexes du mémoire et peuvent y être lus en entier.

5 ANALYSE

5.1 Introduction

Comme je l'ai indiqué en 4.5, le corpus comporte sept discours ou allocutions formulés par le Président français Nicolas Sarkozy et sept déclarations prononcées par le Premier ministre norvégien Jens Stoltenberg.

L'ensemble du corpus constitue le support empirique de la recherche entreprise dans ce mémoire. Cependant, pour les analyses linguistiques et discursives que j'entreprendrai dans le présent chapitre, il a fallu que je délimite le champ de recherche et que je précise quels aspects discursifs chez Sarkozy et Stoltenberg qui seront les points de focalisation.

J'ai opté pour les trois orientations de recherche suivantes :

1. Comment Messieurs Sarkozy et Stoltenberg parlent-ils du tueur ?
Quels termes utilisent-ils en le désignant, et quels pourraient être les effets des différents outils linguistiques? Quelle est la fréquence des occurrences, qui indiquent le responsable des attentats de Toulouse et de Regjeringsbygget/Utøya, chez respectivement Sarkozy et Stoltenberg ?
2. Comment Messieurs Sarkozy et Stoltenberg s'adressent-ils au public ?
De quelles techniques rhétoriques se servent-ils ? Quels sont leurs emplois de pronoms personnels, et que signalent ces emplois ? Est-ce qu'il y a d'autres techniques rhétoriques qui caractérisent leur langage ?
3. Perspective comparative des discours tenus par N. Sarkozy et par J. Stoltenberg.
Quelles sont les différences rhétoriques, et existe-t-il des similitudes ?

La raison pour laquelle ces trois orientations de recherche ont été préférées, réside avant tout dans mon intérêt pour l'aspect des relations humaines entre le Chef d'état et le peuple. Un criminel fait aussi partie du peuple d'un Président ou d'un Premier ministre, au même titre que le citoyen qui n'a pas commis de crime. Par quels termes sont-ils désignés respectivement, compte tenu des circonstances situationnelles ? Quand les Chefs d'état sont dans le feu de l'action, est-ce le discours tempéré qui prend le dessus, ou est-ce l'émotionnel qui l'emporte, et en conséquence un langage avec des termes plus crus? J'espère que l'analyse qui sera entreprise donnera quelques indices à ce sujet.

Afin de bien structurer le travail de cette analyse, j'ai décidé de traiter les points d'étude séparément pour les deux orateurs, et je répondrai d'abord à la première question avant d'aborder la deuxième. Donc, une étude sur la manière dont N. Sarkozy parle du tueur s'effectuera séparément de la celle de la même question chez J. Stoltenberg. De même pour la deuxième problématique. Les différents points d'étude seront traités à l'aide d'un nombre d'exemples concrets tirés du corpus. A la fin, je tenterai de présenter une perspective comparative sur les découvertes du travail antérieur, c'est-à-dire une comparaison des résultats trouvés dans les discours des deux hommes.

Les approches de R. Amossy (2012), P. Charaudeau (2005) et D. Mayaffre (2012), présentées dans le chapitre trois, formeront la base théorique de mes réflexions, et mes analyses seront inspirées par leurs conceptions des techniques oratoires employées dans les discours visant à exercer un impact sur l'auditoire. Il y aura des parties théoriques qui seront plus pertinentes pour mon analyse que d'autres.

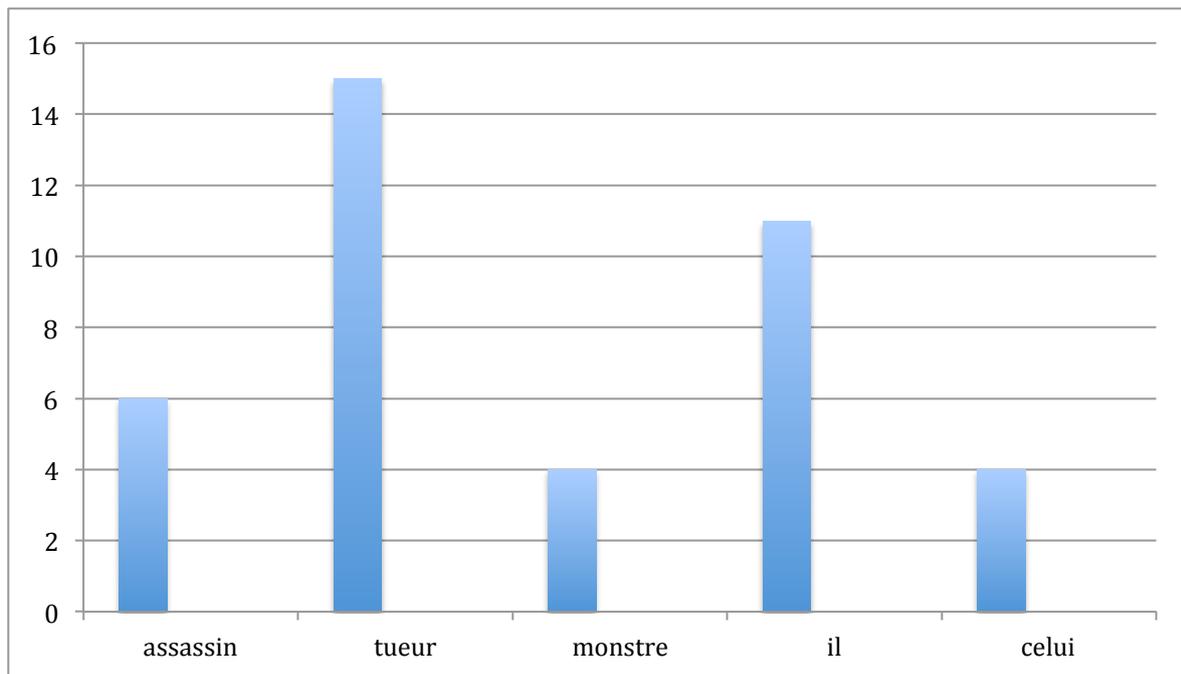
Comme indiqué en 3.5, l'ethos et le logos sont bien sûr des points intéressants à étudier, ainsi que le pathos, chez les deux politiciens en question. De même, je pense que les phénomènes suivants seront pertinents : les hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques, l'interrogation rhétorique, le démonstratif *ça* et la doxa ainsi que le pronom *on* employé comme une menace indéfinie. Au regard de la communication, c'est sur le compassionnel, l'interdit et le charisme que je vais cibler dans mon analyse.

Avant de commencer l'analyse, je tiens à souligner que mon objectif n'est pas de trouver toutes les failles et de les dénoncer, ce ne sera pas une recherche normative. Le but est tout simplement de chercher à décrire le fonctionnement argumentatif de Sarkozy et de Stoltenberg dans une situation bien définie, celle d'un attentat.

5.2 Par quels termes Sarkozy désigne-t-il le tueur ?

J'ai trouvé soixante-trois occurrences de mots désignant directement l'homme derrière les tueries dans le corpus contenant sept discours (5133 mots) prononcés par N. Sarkozy dans la semaine qui a suivi le premier meurtre à Toulouse en mars 2012. Il y a en plus des désignations directes, des liens indirects, où c'est l'acte et non pas l'acteur lui-même qui est mentionné. La répartition des termes le plus fréquemment détectés dans le corpus est présentée dans le graphique ci-dessous :

Graphique 1 : Termes désignant Merah dans le corpus des discours de N. Sarkozy



Je constate que les différents termes utilisés vont de la version plutôt neutre des pronoms *il* et de *celui*, qui tout de même peut être ressenti comme être montré du doigt, aux termes lexicaux forts et même choquants venant de la bouche d'un Président, d'*assassin*, *tueur* et de *monstre*. Certes, le pronom personnel *il* et le pronom démonstratif *celui* ne sont pas forcément complètement neutres. *Il* peut renvoyer aux expressions diverses, remplir un rôle anaphorique ou tout simplement être employé pour varier les expressions lexicales, alors que pour le pronom *celui* la subordonnée relative qui suit est essentielle. Les exemples d'*assassin* et de *monstre* sont des mots extrêmement forts, surtout le dernier, *monstre*. Cela attirera probablement l'attention du public, que l'on trouve l'appellation adéquate ou non. L'analyse s'appuiera sur des exemples tirés du corpus, en commençant par l'extrait ci-dessous:

- (1) Mesdames et Messieurs, aujourd'hui est une journée de tragédie nationale parce qu'on a assassiné de sang froid des enfants, parce qu'un tueur est entré dans une école, dans une école de confession juive. Cette tragédie bouleverse toute la société nationale. J'ai demandé au Ministre de l'Education Nationale que demain soit organisée une minute de silence dans toutes les écoles à la mémoire de ces enfants martyrisés (Conférence de presse, Toulouse, 19 mars 2012).

Ici, N. Sarkozy se sert de l'énonciation « allocutive » (Charaudeau 2005 : 136) quand il commence son discours par « Mesdames et Messieurs... ». De cette manière il révèle

l'implication de l'interlocuteur, voulu par l'interlocuteur ou non, la place que lui signale Sarkozy et également la relation entre les deux. Il se crée une image à travers l'implication de l'autre, l'interpellation par la modalité d'adresse du discours qui en même temps qu'il identifie le public donne de la légitimité à l'orateur, qui ici est le Chef d'Etat, le Président lui-même. Son choix lexical forme une chaîne textuelle paradigmatique qui répète, souligne et renforce son message en créant une image de souffrance insoutenable : journée de tragédie, assassiné de sang froid, tueur, cette tragédie bouleverse, enfants martyrisés. Il crée une isotopie (Amossy 2012 : 188) de termes apparents qui appartiennent à un même paradigme et qui facilite la cohérence du discours. Les syntagmes verbaux d'« assassiné de sang froid » et de « ces enfants martyrisés » semblent chercher à éveiller, chez le locuteur, l'outrage devant l'acte et le mépris du tueur, jugé indigne d'estime et moralement condamnable.

(2) Mesdames et Messieurs, c'est un drame, c'est une tragédie. Tout doit être mis en œuvre pour que le tueur soit arrêté et ait à rendre compte de ses crimes, pour qu'il n'y ait pas d'autres victimes, mais en même temps nos écoles doivent continuer à fonctionner (Conférence de presse, Toulouse, 19 mars 2012).

De nouveau, N. Sarkozy implique son auditoire par l'énonciation allocutive. Il constate d'abord les faits par des mots crus et faciles à comprendre ; drame, tragédie. Ensuite il assure son public que tout sera fait pour arrêter le tueur et pour le punir, mais qu'entre-temps, la vie normale de tous les jours doit continuer. Il constate, puis il assure pour ensuite soulager. C'est le « père » sévère qui parle, celui qui détient le pouvoir, qui peut instruire et qui peut punir. Il crée son ethos de leader en jouant sur la crainte du public. Un public qu'il va par la suite il va rassurer en se référant à son ethos prédiscursif, un ethos développé et élaboré pendant sa campagne électorale; l'homme en mesure d'agir et ayant la volonté d'agir (Mayaffre 2012 : 206).

(3) Donc, j'appelle chacun d'entre vous, bien sûr au recueillement à la douleur, à la solidarité avec les victimes, au calme, et à la confiance dans les institutions de la République pour retrouver celui qui a fait ça. On va le retrouver (Conférence de presse, Toulouse, 19 mars 2012).

N. Sarkozy commence dans cet exemple par un connecteur, *donc*, afin de relier le dit au non-dit et de développer son argumentation. Il sollicite le public à la solidarité avec les victimes en

même temps qu'il garde confiance dans les institutions de la nation ; il crée un lien entre les individus au niveau micro et les structures de la République au niveau macro englobant les deux dans l'emploi du pronom *on* dans la phrase rassurante : « On va le retrouver. » Le pronom *on* permet de promouvoir un sentiment d'unification entre l'Etat et le peuple, tout en sachant que ce sont les forces de l'ordre qui ont le devoir de retrouver le tueur, et non le peuple français. Les forces de l'ordre sont au service du public. L'emploi du pronom démonstratif *celui* pour désigner le coupable, « celui qui a fait ça », peut être ressenti comme un mépris, et celui qu'il désigne peut se sentir montré par le doigt. *Ça* fait partie du langage familier, c'est un style politique décomplexé et revendiqué par Sarkozy (Mayaffre 2012 : 264).

- (4) Et demain dans toutes les écoles de France on aura une minute de silence à la mémoire des enfants de cette école. Ce sont nos enfants, ce ne sont pas simplement vos enfants. Ce sont les nôtres. Et sur le territoire de la République on n'assassine pas les enfants comme ça sans avoir à en rendre compte. Et que celui qui a fait ça sache que tout sera mis en œuvre pour le retrouver. Et pour qu'il ait à rendre des comptes (Conférence de presse, Toulouse, 19 mars 2012).

Ici, le coupable est d'abord évoqué par le pronom *on*, ensuite N. Sarkozy précise la dénomination du coupable par le pronom démonstratif *celui* suivi par une relative. Le *on* est susceptible de remplacer n'importe quel pronom personnel, singulier comme pluriel. Il a en plus un caractère parfois personnel, parfois impersonnel. Dans l'expression d'une identité collective, cette collectivité possède néanmoins des contours flous. Le locuteur peut s'y inclure ou s'en exclure de manière variable et incertaine (Fløttum, Jonasson et Norén 2007). La conception du *on* se construit sur la connivence, sur un sous-entendu complice entre l'orateur et l'auditoire ou sur l'évidence doxique. Lorsque N. Sarkozy ici emploie le *on*, c'est dans le sens de n'importe qui, lui-même et l'auditoire inclus. En ce-faisant il établit un contraste dans son argumentation quand il utilise par la suite *celui* pour définir le coupable. Le *on* est une dénomination générale, le *celui*, repris par *il* est une indication particulière. Personne n'a le droit de tuer, et celui qui l'a fait, sera retrouvé et puni. Quand N. Sarkozy proclame que : « Et sur le territoire de la République on n'assassine pas les enfants comme ça sans avoir à en rendre compte », son auditoire peut déduire qu'implicitement, N. Sarkozy dit que dans un pays où il est le Chef d'état, il n'acceptera pas qu'un tel acte reste impuni, il est un Président de l'action, il agit, il ne se laisse pas faire, il montre des muscles. N. Sarkozy ne

le dit pas directement, il n'en a pas besoin, cela se lit clairement entre les lignes, un message peu opaque même si non prononcé. C'est le Président de proximité qui souffre avec son peuple, un discours où l'affectif remplace l'objectif.

(5) Ça s'est passé à Toulouse, dans une école confessionnelle, avec des enfants de familles juives, mais ça aurait pu se passer ici. Il aurait pu y avoir le même assassin, ces enfants sont exactement comme vous. La victime n'y est pour rien. Et c'est très important de penser à ces enfants, à leurs familles. Et c'est très important de réfléchir au monde tel qu'il est. Tous ensemble, dans l'école de la République. Voilà.

Ces enfants avaient trois ans, six ans et huit ans, et l'assassin s'est acharné sur une petite fille, il faut réfléchir à ça. Et c'est un sujet grave, et tellement grave que c'est toute la République qui doit être concernée...vos professeurs, vos familles, vous-mêmes (Une minute de silence en hommage aux victimes tuées à Toulouse, 20 mars au Collège François Couperin à Paris).

Le 20 mars 2012, le lendemain des tueries dans une école juive à Toulouse, N. Sarkozy se rend au Collège François Couperin à Paris. Il fait un petit discours en hommage aux victimes de la veille, et parle très directement et de manière détaillée des meurtres lorsqu'il s'adresse aux enfants. C'est assez brutal quand il dit aux enfants que : « [...] ça aurait pu se passer ici [...] l'assassin s'est acharné sur une petite fille, il faut réfléchir à ça. » Là encore, N. Sarkozy rompt avec la « pensée unique » (Mayaffre 2012 : 205) et le discours tempéré qui apaise. Par la suite, il a été critiqué dans plusieurs journaux français pour avoir effrayé et angoissé les enfants par son langage direct (La Libération, téléchargé le 30.06.13). Le verbe *acharner* lié à l'assassin fait allusion à un comportement déchainé, un comportement qui cède aux impulsions, hors d'état de se contrôler. N. Sarkozy surenchère et se sert de la compassion, « [...] il faut réfléchir à ça », répété trois fois, comme clé rhétorique avec une crudité poignante. En même temps, il y a un virement du compassionnel au politique, puisqu'il a le ton du père sévère qui instruit ; N. Sarkozy partage la souffrance et manipule la peur pour que personne ne reste indifférent à ses propos (Mayaffre 2012 : 294).

(6) Et je veux dire aujourd'hui que ces crimes ne sont pas les crimes d'un fou parce qu'un fou est irresponsable. Ces crimes sont ceux d'un monstre et d'un fanatique. Un monstre capable d'achever un homme blessé et une enfant qui pleure au milieu d'une cour d'école. Chercher une explication au geste de ce fanatique, de ce monstre, laisser entrevoir la moindre compréhension à son égard ou pire, lui chercher la plus petite excuse serait une faute morale impardnable (N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, 22 mars).

Dans cet extrait, on reconnaît la manière dont N. Sarkozy fait jouer l'effet de la répétition de termes terrifiants tels que *monstre*, *fanatique*, « un monstre capable d'achever un homme blessé et une enfant qui pleure ». Le mot *monstre* est répété trois fois sur six lignes, N. Sarkozy martèle ses propos. Il termine par mettre le public en garde, il prévient contre les excuses ou la compréhension à l'égard du tueur. N. Sarkozy amplifie là où d'autres dirigeants euphémisent, il exagère là où d'autres tempèrent, il divise là où d'autres apaisent et il simplifie là où d'autres nuancent – tout ceci avec des termes radicaux (Mayaffre 2012 : 207) . Le renchérissement lexical et les exemples d'amplifications sont bien illustrés dans l'extrait ci-dessus. Son usage des adjectifs et des adverbes est souvent de façon générale significative de ce discours hyperbolique ; « laisser entrevoir la moindre compréhension » ou « lui chercher la plus petite excuse ». En qualifiant le coupable de monstre, il lui transmet des traits inhumains, le Président qualifie un de ses concitoyens de personne à la cruauté inhumaine. L'interdit (Mayaffre 2012 : 304) fait de N. Sarkozy le vieux père sévère de la nation déjà mentionné plus haut, celui qui possède l'autorité de rectifier ce qui ne fonctionne pas dans la société. Cette image de père renforce une idée de supériorité face à un auditeur, de même manière qu'un père tient un rapport hiérarchique avec son enfant avec le droit de réprimander, d'interdire et de contredire.

Dans la phrase « Et je veux dire aujourd'hui que ces crimes ne sont pas les crimes d'un fou parce qu'un fou est irresponsable », on trouve cette négation caractéristique des discours de N. Sarkozy parallèlement avec une construction de l'image charismatique. Quand N. Sarkozy souligne sa volonté par le syntagme verbal très volontariste de « je veux », c'est le leader qui montre le chemin. Un leader dont la position lui a été conférée par l'élection au suffrage universel direct ; il personnifie le peuple et il dirige tout en même temps. N. Sarkozy se sert de l'énonciation d'élocution ; et par la modalité d'engagement, il se crée un ethos de guide suprême (Charaudeau, 2005 : 135).

- (7) Ce crime ne sert aucune cause. Aucune cause politique, aucune cause religieuse, aucune cause humaine, ce crime abîme toutes les causes. Ce crime doit être regardé pour ce qu'il est, un acte inacceptable pour la conscience, pour la civilisation et pour la société. Ce geste isolé, monstrueux, engage la responsabilité de celui qui l'a commis, mais ce geste ne doit nous faire réfléchir sur nous-mêmes (N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, 22 mars).

Ce qui frappe dans l'extrait ci-dessus, c'est la fermeté et la dureté des propos de N. Sarkozy,

son refus par rapport aux circonstances conduisant aux actes criminels. C'est le leader qui ne fléchit pas, qui ne cède pas ; « Ce geste isolé, monstrueux, engage la responsabilité de celui qui l'a commis, mais ce geste ne doit nous faire réfléchir sur nous-mêmes. » Il n'est pas question de s'interroger sur des mesures pour éviter que de tels événements se reproduisent dans l'avenir. Vu que c'est l'acte d'un monstre, la société n'aurait rien pu faire pour empêcher un crime pareil. Elle n'a rien à se reprocher.

L'usage de l'anaphore rhétorique désigne un parallélisme grammatical dans lequel les mots d'ouverture d'une phrase sont répétés. Ceci peut produire un effet suggestif consciemment choisi ; Comme on le voit par l'expression « Ce crime... » dans l'exemple 7.

(8) Messieurs les Ministres, Mesdames, Messieurs,

La France vient de traverser une épreuve terrible. Un terroriste implacable a semé la mort sur son passage pendant huit jours. Huit jours de trop, et surtout sept morts de trop. Ses victimes ont été ciblées avec un soin diabolique ; il voulait tuer des enfants, il voulait tuer des soldats. Les soldats parce qu'ils avaient choisi de défendre la République, Les enfants parce qu'ils étaient Juifs, tout comme ce père abattu avec eux.

Des enfants, des soldats, la République. Voilà ce que ce monstre froid a voulu toucher à bout portant (Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse, 27 mars 2012).

Certaines lexèmes ont en soi une valeur axiologique, c'est-à-dire qu'ils impliquent un jugement de valeur. En manifestant un jugement subjectif dans l'énoncé, ils donnent souvent au discours une marque argumentative (Amossy 2012 : 185). Le choix d'un adjectif ou d'un adverbe peut constituer un jugement subjectif, N. Sarkozy en ajoute fréquemment à ses propos: terroriste *implacable*, qui a tué avec un soin *diabolique*, un monstre *froid* qui a voulu toucher à *bout portant*.

(9) Toute vie est trop précieuse pour la risquer dans une mission impossible. En refusant de se rendre après de longues négociations et en tirant à l'arme de guerre sur les hommes du Raid, le tueur savait ce qu'il faisait (Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse, 27 mars 2012).

Une fonction de l'implicite réside dans la contribution de la force de l'argumentation par le fait que celle-ci engage l'allocutaire à compléter les éléments manquants. Il doit s'investir activement dans la communication. Les blancs du texte déclenchent une activité de

déchiffrement par le biais de laquelle l'auditeur devient un partenaire actif. Il semble que l'auditeur adhère plus facilement à une thèse par l'activité de la reconstruction faite par lui-même (Amossy 2012).

Une autre fonction est le renforcement de l'impact de certaines valeurs et positions puisqu'on laisse comprendre tacitement qu'elles vont de soi et n'ont pas besoin d'être exprimées. Etant donné que l'implicite n'est pas dit ouvertement, c'est difficile pour l'auditoire d'en faire la contestation. Ceci permet au locuteur de « dire certaines choses, et de pouvoir faire comme si on ne les avait pas dites [...] il bénéficie à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence » (Ducrot 1972 cité dans Amossy, 2012 : 191). C'est le savoir partagé qui autorise le déchiffrement de l'implicite. Lorsque N. Sarkozy dit qu' « [e]n refusant de se rendre après de longues négociations et en tirant à l'arme de guerre sur les hommes du Raid, le tueur savait ce qu'il faisait », il ne dit pas explicitement que le tueur a choisi son sort et qu'il n'est pas besoin de le plaindre, c'est sous-entendu, N. Sarkozy n'a pas besoin de le dire pour que ce soit compris par son auditoire. L'appel au bon sens est un argument qui permet de pressentir un premier indice du caractère populiste du discours de N. Sarkozy (Mayaffre 2012 : 243).

(10) Lorsque j'ai appris qu'une manifestation de femmes voilées avait été organisée pour protester contre la mort d'un tueur, j'ai donné des instructions pour qu'elle soit immédiatement dispersée. Nous ne tolérerons pas sur le territoire de la République de tels agissements !

Et c'est avec indignation que j'ai appris que le père de l'assassin de sept personnes, dont trois soldats et trois enfants, voulait porter plainte contre la France pour la mort de son fils. Faut-il rappeler à cet homme que son fils avait filmé ses crimes et pris le soin diabolique de faire parvenir ces images ignobles à une chaîne de télévision ? (Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse, 27 mars 2012).

Ici, N. Sarkozy joue la carte de l'indignation au nom de tous les Français. N. Sarkozy produit son image tout au long de ses dires, mais il se base sur des données préexistantes de sa personne connues du public – ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir. L'ethos donne de cette manière du poids à son discours, et en même temps une légitimité de se faire porte-parole au nom de son public. Lorsque N. Sarkozy déclare, au moment où le public est toujours sous le choc des événements de Toulouse, qu'il « ne tolérera pas qu'on proteste contre la mort d'un tueur », cela paraît juste, mais il y a une faille logique : Tuer est

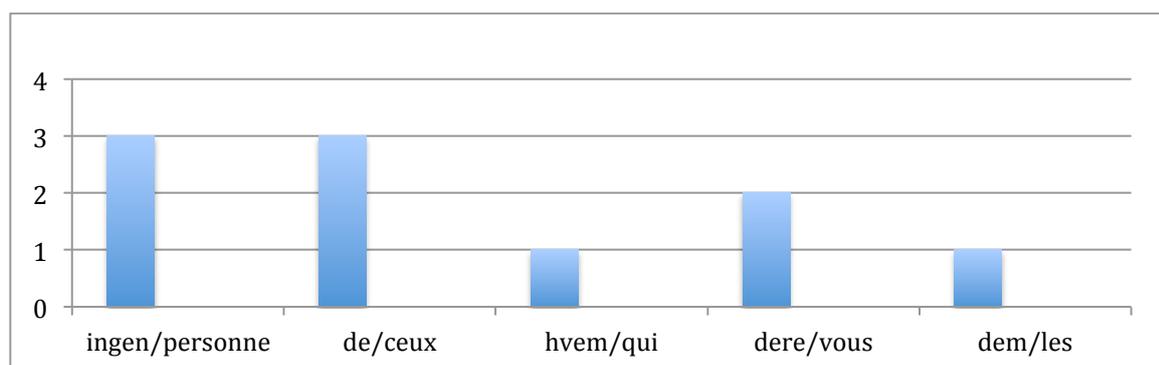
un crime, mais tuer un tueur n'est pas un acte coupable. Je dirai presque un syllogisme (Amossy 2012 : 147) à l'envers.

Nicolas Sarkozy transmet une émotion, l'indignation, quant à la protestation de la mort du responsable des tueries de Toulouse. Le récepteur peut déchiffrer et interpréter des marqueurs tout en subissant les effets émotionnels. Ces marqueurs peuvent se trouver dans les procédés syntaxiques par l'ordre des mots, par des phrases exclamatives ou encore par des injonctions. L'exclamation « Nous ne tolérerons pas sur le territoire de la République de tels agissements ! » marque à la fois une réaction émotionnelle et une évaluation péjorative de l'homme visé. Il revendique une liberté de ton dans sa description de l'auteur des attentats par l'emploi d'adjectifs intensificateurs ; images *ignobles*, soin *diabolique*. C'est une marque de discours hyperbolique. Il s'agit d'imposer l'évidence ou le triomphe du bon sens, un premier signe d'un discours de caractère populiste.

5.3 Par quels termes désigne J. Stoltenberg le tueur ?

Dans le corpus de Jens Stoltenberg, comportant sept discours (3352 mots), tous prononcés au cours de la première semaine qui a suivi les attentats de Regjeringsbygget/Utøya, il y a des discours de situations diverses, les uns destinés aux parlementaires, les autres au peuple norvégien ou aux victimes et leurs proches. Ce qui est surprenant, c'est le fait que le responsable des attentats n'est mentionné que dans le tout premier discours du Premier ministre, un discours donné au moment où l'identité du tueur ou des tueurs n'était pas encore connue. Dans les six discours restants, le responsable n'est pas évoqué une seule fois, alors que dans la toute première allocution de J. Stoltenberg on trouve dix occurrences au total qui se répartissent ainsi :

Graphique 2 : Répartition des mots désignant le/les coupables dans le corpus de J. Stoltenberg



Il n’y a aucun nom ou syntagme nominal parmi les occurrences indiquant le responsable dans le corpus de Stoltenberg. Cependant, j’ai pu détecter plusieurs variantes de pronoms personnels ; *vous* et *les*. Il y a également un exemple du pronom interrogatif *qui*. Les dénominations les plus fréquentes étaient le pronom démonstratif *ceux* suivi d’une relative et le pronom indéfini *personne*. Ceci a l’effet de produire un discours modéré, on n’y trouve pas des qualificatifs ou des caractéristiques figuratifs ou radicaux, ce qui est susceptible d’engendrer moins d’émotions spontanées chez l’auditoire. D’un autre côté, étant donné que ce type de discours peut sembler plus tempéré, dénué d’images et sans ajout d’amplificateurs hyperboliques – il pourrait frapper avec une force d’autant plus puissante. Parmi les occurrences qui désignent le/les coupable(s), on trouve quelques-uns dans l’extrait suivant :

(1) I dag er Norge rammet av to
sjokkerende, blodige og feige angrep.
Vi vet ikke hvem som angrep oss.
Mye er fortsatt usikkert.
Men vi vet at mange er døde og mange
såret.
Vi er alle rystet over ondskapen som
traff oss så brutalt og
brått (Stoltenberg, 22 juillet 2011).

Ma traduction :

Aujourd’hui, la Norvège a été secouée
par deux attaques choquantes,
sanglantes et lâches.
Nous ne savons pas qui nous a
attaqués.
Il y a beaucoup d’incertitude.
Mais nous savons qu’il y a beaucoup
de morts et beaucoup de blessés.
Nous sommes tous bouleversés par la
cruauté qui nous a touchés si
brutalement et si brusquement.

La seule référence explicite au responsable des attentats dans cet extrait du discours donné le soir même des événements, est le pronom interrogatif *qui*. Les attaques ont reçu des caractéristiques subjectives à travers les adjectifs *choquantes*, *sanglantes* et *lâches* ou par les adverbes *brutalement* et *brusquement*. L’extrait est caractérisé par l’incertitude qui règne sur les détails, le motif et l’identité du coupable. Le *nous* qui inclut et unifie est préféré à l’individuel *je* dans le propos du Premier Ministre. Il s’exprime avec modération, et fait prévaloir la compassion, mais pas au détriment de l’objectif des faits réels qui sont déjà connus dans les médias dans cette première partie du discours prononcé lors de sa toute première apparition télévisée après les attentats. Il est vrai que, selon Aristote (Aristote 1991 : 182 dans Amossy 1999 : 41) l’orateur inspire confiance si ses mots font preuve de raison et de compétence, s’ils sont sincères et honnêtes et finalement s’ils montrent de la solidarité et de

l'amabilité. La surenchère et l'hyperbolique ont le désavantage de paraître populiste, simpliste et de ce fait perçu de manière péjorative. Le langage « politiquement correct » signifie un verbe tempéré, apaisant, nuancé et peut même signifier de se taire afin d'éviter des termes radicaux, ceci vaut en tout cas pour la tradition politique socio-démocrate en Norvège, soucieuse de ne pas paraître populiste. Le discours est représentatif d'un orateur classique qui emploie peu ou pas le renchérissement lexical et les amplifications hyperboliques. La forme du discours répond aux attentes du public en ce qui concerne un communiqué d'un Premier ministre, eu égard à sa fonction institutionnelle et son rôle public à la suite d'un attentat.

(2) Dette handler om angrep på uskyldige sivile. På ungdom på sommerleir. På oss.
 Jeg har et budskap til de som angrep oss. Og til de som står bak.
 Det er et budskap fra hele Norge:
 Dere skal ikke få ødelegge oss.
 Dere skal ikke få ødelegge vårt demokrati og vårt engasjement for en bedre verden.
 Vi er en liten nasjon, men vi er en stolt nasjon.
 Ingen skal få bombe oss til taushet.
 Ingen skal få skyte oss til taushet.
 Ingen skal noensinne få skremme oss fra å være Norge (Stoltenberg, 22 juillet 2011).

Ma traduction :

Il s'agit ici d'une attaque sur des civils innocents. Sur la jeunesse au camp d'été. Sur nous.
 J'ai un message à ceux qui nous ont attaqués. Et à ceux qui sont derrière cet acte.
 C'est un message de la Norvège entière :
 Vous ne nous détruirez pas.
 Vous ne détruirez pas notre démocratie et notre engagement pour un meilleur monde.
 Nous sommes une petite nation, mais nous sommes une nation fière.
 Personne ne nous fera taire en nous bombardant.
 Personne ne nous fera taire en nous tirant dessus.
 Jamais personne ne nous fera craindre d'être la Norvège.

Ce qui frappe en lisant l'extrait, c'est le manque d'adjectifs et d'adverbes, il n'y en a que quatre – et ces quatre-là n'appartiennent pas à une catégorie de dénominations radicales ou poignantes. Il s'agit de la formulation *civils innocent, meilleur monde, petite nation* et de *nation fière*. Les phrases sont courtes et sans verbe ayant un contenu émotionnel ou portant un jugement, ce sont des énoncés très concrets et les responsables sont nommés par la forme de discours direct. J. Stoltenberg parle directement aux coupables, il ne parle pas d'eux, il leur

parle ; «Vous ne nous détruiriez pas. Vous ne détruiriez pas notre démocratie et notre engagement pour un monde meilleur ». C'est un procédé qui marque la gravité de la situation. De même, le style concis et bref favorise la solennité et la dignité, ce n'est pas un récit romanesque avec un langage fleuri et riche en descriptions. J. Stoltenberg constate que l'attentat est une attaque sur des innocents, ceux qui ont été touchés en personne, sur des jeunes en camp politique d'été et sur nous, un *nous* qui fait référence à tous les habitants du pays. Ensuite il nomme les coupables, et il précise qu'il s'adresse à ceux qui sont derrière les actes, pas seulement à ceux qui ont perpétré les attentats. A ce moment-là, il ne sait pas qu'il s'agit d'une personne seule. Ce qu'il leur communique est intéressant : il leur dit qu'ils ne vont pas réussir à détruire la société telle que nous la connaissons, et qu'ils ne réussiront pas à nous effrayer.

Aucun adjectif ou adverbe caractérise les responsables, c'est comme si le Premier ministre ne voulait pas leur prêter cette attention qui va avec l'émotion et une langue imagée. J. Stoltenberg ne communique en aucune manière des mots concernant une punition, ni qu'ils vont avoir à rendre des comptes ou que les forces de l'ordre les chasseront. Bien sûr, il est évident que les forces de l'ordre sont engagées, mais J. Stoltenberg n'en parle pas. Rien dans ses propos ne laisse entrevoir ou sous-entendre quoi que ce soit qui puisse faire penser à une vengeance. J. Stoltenberg se sert de l'anaphore rhétorique pour souligner et renforcer ses propos : trois phrases commencent avec le pronom indéfini *personne* dans la langue d'origine. Ce pronom, qui couvre un large spectre, inclut tout le monde – aussi bien l'orateur que l'auditoire. Les trois phrases commençant par le pronom indéfini *personne* parlent du présent autant que de l'avenir : ce ne sont pas les actes commis qui nous ferons taire, ou nous effraieront. Ni aujourd'hui, ni demain.

(3) I kveld og i natt skal vi ta vare på
hverandre.
Gi hverandre trøst, snakke sammen og
stå sammen.
I morgen skal vi vise verden at det
norske demokratiet blir sterkere når det
gjelder.
Vi skal finne de skyldige og holde dem
ansvarlig.
Det viktigste i kveld er å redde

Ma traduction :
Ce soir et cette nuit, nous allons
prendre soin les uns des autres.
Donner du réconfort aux autres, parler
ensemble, rester rassemblés.
Demain nous montrerons au monde
que la démocratie norvégienne se
consolide quand il le faut.
Nous trouverons les coupables et les
tiendrons pour responsables.

menneskeliv, og vise omsorg for alle som er rammet og deres pårørende (Stoltenberg, 22 juillet 2011).

Ce soir, le plus important, c'est de sauver des vies humaines, et montrer de la compassion envers tous ceux qui sont touchés et leurs proches.

J. Stoltenberg se prononce ici, pour la première et seule fois, sur la punition des coupables qui sont derrière les attentats. Il déclare que nous les tiendrons pour responsables, pas qu'ils auront des comptes à rendre. Le public comprend ce que cela signifie ; un procès suivant les règles d'une démocratie, c'est tellement évident qu'il n'est pas besoin de le dire explicitement, c'est sous-entendu. Le premier ministre promet en même temps que les responsables seront retrouvés, il dit *nous*, mais dans une démocratie, les forces de l'ordre font partie du *nous*. J. Stoltenberg précise que le plus important ce soir-là, c'est de s'occuper des blessés et leurs proches, et de sauver des vies humaines. Les responsables du massacre ne sont pas sa priorité, c'est l'affaire de la police. Cela peut être interprété comme une sorte d'exclusion, les responsables ne font pas parti du *nous unis*. Ils sont en dehors, rejetés. Il y a nous et puis il y a eux. Il ne les insulte pas, parce que tout être humain est égal en valeur, mais ils sont exclu de la communauté et la collectivité des autres, ils se voient ignorés par le Chef d'état. C'est une insulte tacite. Une punition muette. Surtout qu'il souligne et renforce par son appel à la solidarité, la fraternité de ceux qui font partie du *nous*.

5.4 N. Sarkozy s'adresse au public

Si on attache le logos aux stratégies discursives et l'ethos à l'image du locuteur, le pathos concerne l'auditoire. Pour Aristote, le pathos est un moyen oratoire pour toucher le public. Selon lui, il faut savoir ce qui « peut toucher, connaître la nature des émotions et ce qui les suscite, se demander à quel sentiment l'allocutaire est particulièrement accessible de par son statut, son âge... » (Aristote 1991 : 183 cité dans Amossy 2012 : 209). Cependant, persuader par le biais du cœur reste une controverse. Souvent, l'exemple des démagogues qui jouent sur la passion de l'auditoire pour l'amener à adopter des positions peu recommandables fait que l'on associe l'appel aux émotions à la manipulation et ses conséquences néfastes. Où en est-on avec N. Sarkozy ?

- (1) Mesdames et Messieurs, aujourd'hui est une journée de tragédie nationale parce qu'on a assassiné de sang froid des enfants, parce qu'un tueur est entré dans une école, dans une école de confession juive. Cette tragédie bouleverse toute la société nationale. J'ai demandé au

Ministre de l'Education Nationale que demain soit organisée une minute de silence dans toutes les écoles à la mémoire de ces enfants martyrisés (Conférence de presse à Toulouse, 19 mars 2012).

L'énonciation d'allocution, par la modalité d'interpellation ouvre le discours de N. Sarkozy. C'est une interpellation qui tout en identifiant le public comme participant donne de la légitimité à l'orateur. Il constate les faits, et déclare ce jour être « une journée de tragédie nationale », par ce syntagme nominal il englobe la nation entière dans le deuil. N. Sarkozy dénonce souvent la *pensée unique* (Mayaffre 2012 : 205) qui se formule par des mots convenus et le verbe consensuel, son emploi de « assassiné de sang froid » en est un exemple. Il n'a pas peur de se servir de tournures linguistiques poignantes, qui rompent avec l'habituel. Il amplifie, et fait des descriptions détaillées. En disant que « Cette tragédie bouleverse toute la société nationale », N. Sarkozy répète et souligne l'identité collective. L'émotion a le don d'être un sentiment partagé et universel aussi bien qu'un sentiment particulier et propre à chacun. La compassion que N. Sarkozy montre et revendique est présentée comme un devoir du Président envers son peuple, ce qui lui donne sa force et sa légitimité pour s'exprimer. Son ethos s'élabore dans une proximité émouvante avec le public. Donc, dans la phrase qui suit, c'est le Chef d'état qui parle, celui qui guide et celui à qui on peut faire confiance : « J'ai demandé au Ministre de l'Education Nationale que demain soit organisée une minute de silence dans toutes les écoles à la mémoire de ces enfants martyrisés. » C'est une façon de l'image charismatique soulignée par l'emploi du *je* au lieu du *nous* collectif.

(2) Nous ne devons céder à la terreur. Et bien sûr, nos pensées vont à ces familles brisées, à cette mère qui en ce moment même a perdu deux de ses enfants et son mari, la même journée, à ce directeur d'école qui a vu mourir sa petite fille sous ses yeux. La barbarie, la sauvagerie, la cruauté ne peuvent pas gagner. La haine ne peut pas gagner. La République est beaucoup plus forte que tout cela. Beaucoup plus forte.

Donc, j'appelle chacun entre vous, bien sûr au recueillement à la douleur, à la solidarité avec les victimes, au calme, et à la confiance dans les institutions de la République pour retrouver celui qui a fait ça. On va le retrouver (Conférence de presse à Toulouse, 19 mars 2012).

De nouveau, N. Sarkozy donne les détails concernant les meurtres en utilisant des mots hyperboliques tels que *sauvagerie* et *barbarie*, des tournures rhétoriques qui laissent l'auditoire figé en l'écoutant. L'amplification est une tournure recommandée pour tenir un

discours performant capable de frapper les esprits. Puis il y a l'interdit (Mayaffre 2012 : 304) qui fait de N. Sarkozy le vieux père autoritaire de la nation, celui qui possède le droit de rectifier ce qui ne fonctionne pas dans la société. Il emploie fréquemment la formule de négation dans ses variations multiples. Ceci contribue à donner au Président une image d'autorité, il est celui qui a l'autorité d'interdire, de contredire, de réprimander et de mettre en garde : « Nous ne devons céder à la terreur [...] La haine ne peut pas gagner ». Tel un père sévère, mais sage. Il se crée par là une supériorité face à l'auditoire. Nier signifie intégrer dans son propre discours celui de l'autre, voire la polyphonie, l'intégrer pour le contester afin de mieux faire triompher sa propre parole. C'est la négation polémique (Mayaffre 2012 : 308, Nølke, Fløttum, Norén 2004). Il dit non à la parole d'un adversaire indéfini, mais en même temps il montre le chemin en donnant son propre avis sur le sujet. Le dernier paragraphe dans l'extrait expose le charisme de N. Sarkozy, là c'est le Chef d'état qui fait un appel à son peuple, le leader qu'on peut suivre. La tonalité compassionnelle de l'extrait ne fait que favoriser l'exhibition de sa personnalité quand il s'adresse au cœur de chacun et qui dit vouloir partager la douleur. Il se lie de nouveau à son audience par le *on* indéfini de la dernière phrase quand il rassure qu' « [o]n va le retrouver ». De cette manière, il se lie à son public en même temps qu'il lui apporte du soutien par son statut de Chef d'état.

- (3) Mesdames et Messieurs, nous sommes face à des événements d'un extrême gravité qui ont bouleversé la France et les Français. A la minute où je parle, avoir fait le point avec les autorités judiciaires et les autorités de police, nous savons que c'est la même personne, la même arme qui a tué des militaires, des enfants et un enseignant.
- Cet acte est odieux, et ne peut pas rester impuni. Tous les moyens, absolument tous les moyens disponibles sont engagés pour mettre hors d'état de nuire ce criminel (Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 19 mars).

N. Sarkozy juge son action urgente, immédiate, impérieuse, à la *minute* près (Mayaffre 2012 : 208). Le renchérissement lexical et les amplifications sont nombreuses dans ses discours, voici un exemple : « A la *minute* où je parle, avoir fait le point avec les autorités judiciaires et les autorités de police, nous savons que c'est la même personne, la même arme qui a tué des militaires, des enfants et un enseignant. » Les répétitions qui renforcent le message sont fréquentes : « [...] nous savons que c'est *la même* personne, *la même* arme qui a tué des militaires, des enfants et un enseignant » ou « *Tous les moyens*, absolument *tous les moyens* disponibles sont engagés pour mettre hors d'état de nuire ce criminel ».

(4) Je vous remercie tous de vous être associés à une minute de silence. Tous les enfants, tous les étudiants, tous les élèves, nous sommes tous concernés par ce qui s'est passé. Ça s'est passé à Toulouse, dans une école confessionnelle, avec des enfants de familles juives, mais ça aurait pu se passer ici. Il aurait pu y avoir le même assassin, ces enfants sont exactement comme vous. La victime n'y est pour rien. Et c'est très important de penser à ces enfants, à leurs familles. Et c'est très important de réfléchir au monde tel qu'il est. Tous ensemble, dans l'école de la République. Voilà.

Ces enfants avaient trois ans, six ans et huit ans, et l'assassin s'est acharné sur une petite fille, il faut réfléchir à ça. Et c'est un sujet grave, et tellement grave que c'est toute la République qui doit être concernée... vos professeurs, vos familles, vous-mêmes. Et vous-mêmes.

Nous allons tout mettre en œuvre pour l'arrêter, et c'est ce qu'il se passe dans tous les collèges et tous les lycées de France en ce moment, c'est important (Toulouse, 20 mars 2012).

Ici, N. Sarkozy rend visite au Collège François Couperin à Paris au lendemain de l'attentat envers trois enfants et un enseignant dans une école juive à Toulouse. Le discours illustre bien comment Sarkozy embrasse un discours de langage familier et courant. Selon Mayaffre (2012 : 263), l'emploi du pronom démonstratif *ça*, la forme syncopée, est la première signature linguistique de N. Sarkozy : « Ça s'est passé à Toulouse, dans une école confessionnelle, avec des enfants de familles juives, mais ça aurait pu se passer ici » ou « Ces enfants avaient trois ans, six ans et huit ans, et l'assassin s'est acharné sur une petite fille, il faut réfléchir à ça ». N. Sarkozy est décomplexé – stylistiquement comme politiquement – et ne cherche pas à imiter le discours littéraire, mais le discours de « tous les jours », le discours publicitaire ou la conversation spontanée, constate Mayaffre (2012 : 264). Le *ça* remplace souvent *ceci* ou *cela*, un style relâché proche du langage populaire et en contraste avec le langage des présidents antérieurs. N. Sarkozy préfère souvent le *on* plutôt que le *nous*, et omet la particule *ne* dans les phrases négatives. Mais N. Sarkozy, affirme Mayaffre (2012 : 265), ne sur-emploie pas seulement la forme syncopée, mais la plupart des pronoms démonstratifs en position sujet. Il faut dire que dans cet extrait-ci, N. Sarkozy parle aux enfants, et cela peut avoir eu une influence sur son langage relâché. Un exemple en plus des *ça*, est le fait qu'il commence à trois reprises sa phrase par la conjonction de coordination *et* : « Et c'est très important de penser à ces enfants, à leurs familles. Et c'est très important de réfléchir au monde tel qu'il est. Tous ensemble, dans l'école de la République. Voilà ».

(5) Je leur ai dit, et je dis à la communauté nationale, à la nation entière : Nous devons être rassemblés, nous ne devons pas céder ni à l'amalgame, ni à la vengeance.

Face à un tel événement, la France ne peut être grande que dans l'unité nationale. Nous le devons aux victimes froidement assassinées. Nous le devons à notre pays. Je vous remercie (Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 21 mars).

L'utilisation des pronoms ici est intéressante. Sa prise de parole est une interpellation, riche et répétitive, articulée autour des formules choc tel que « victimes froidement assassinées ».

Sarkozy souligne son statut, sa fonction de Président dès le départ et l'autorité qui en suit :

« *Je* leur ai dit, et *je* dis à la communauté nationale, à la nation entière [...] ». C'est un faire-valoir du *je* charismatique. La gravité de la situation est telle que seul le grand homme ou l'homme charismatique peut sortir le pays de l'impasse et prévenir des dangers potentiels futurs. Après avoir formulé les consignes de comportement qu'il souhaite voir chez son peuple, « Nous devons être rassemblés, nous ne devons pas céder ni à l'amalgame, ni à la vengeance. », c'est le *nous* d'identité collective qui prend le relais : « *Nous* le devons aux victimes froidement assassinées. *Nous* le devons à notre pays. »

A la fin, c'est de nouveau le Chef d'état qui parle, la virilité du *moi* : « *Je* vous remercie ». Il y a le *nous* collectif, mais parfois il n'y a que le *je* du leader qui suffit ou qui est capable pour montrer le chemin.

(6) Ces soldats étaient nos soldats.

Ces enfants sont nos enfants.

La police, la gendarmerie, la justice, grâce à leur travail et à leur mobilisation, sont parvenues à identifier le tueur présumé, qui à l'heure où je vous parle est encerclé par les forces de l'ordre. Cet homme voulait mettre la République à genoux.

La République n'a pas cédé.

La République n'a pas reculé,

La République n'a pas faibli.

La République a fait son devoir et sa justice demain fera le sien. Ces crimes ne demeureront pas impunis. Je veux dire ici, devant nos troupes rassemblées, que nous avons un autre devoir à l'égard de ces soldats, de ces hommes, de ces enfants si lâchement assassinés. Un devoir impérieux.

Ce devoir, c'est l'unité nationale » (Cérémonie d'hommage, 21 mars 2012).

L'anaphore rhétorique est systématique dans les discours de N. Sarkozy (Mayaffre 2012 :

217). Elle désigne un parallélisme grammatical où le ou les mots d'ouverture d'une phrase sont répétés plusieurs fois. Ceci peut induire un effet suggestif consciemment choisi : « La République n'a pas cédé. La République n'a pas reculé. La République n'a pas faibli. La République a fait son devoir et sa justice demain fera le sien ». Il y a une intensité verbale dans ces répétitions, le message est martelé. Il donne ainsi du rythme et de l'emphase à son discours. Les trois premières phrases sont négatives ce qui peut être interprété comme des tournures de l'interdit. N. Sarkozy est autorisé à interdire. Le discours du *ne-pas* ou du *non* a une valeur polémique ou une dimension polyphonique de nature polémique. Nier signifie intégrer dans son propre discours celui de l'autre, on réfute un énoncé affirmatif (Fløttum et Stenvoll 2009). N. Sarkozy est le chef suprême de la République, et celle-ci englobe tous les citoyens, elle est au-dessus de l'individu. Le mot *République* représente la nation dont tous les Français font partie ; c'est un mot-clé afin de rassembler le peuple autour des valeurs communes de l'Etat de droit. N. Sarkozy le dit directement à la fin de l'extrait : « Ce devoir, c'est l'unité nationale. » Le devoir des Français est de rester fidèles aux principes de l'Etat de droit basé sur les valeurs de la Révolution. N. Sarkozy qualifie le devoir d'impérieux. Là où l'orateur classique dirait important, il emploie sans pudeur des expressions grandiloquentes : « Un devoir impérieux ». Il vit l'énoncé de sa pensée au superlatif, dans un type de discours qui ne semble pas craindre l'exagération.

(7) Chercher une explication au geste de ce fanatique, de ce monstre, laisser entrevoir la moindre compréhension à son égard ou pire, lui chercher la plus petite excuse serait une faute morale impardonnable.

Mettre en cause la société, montrer du doigt la France, la politique, les institutions, c'est indigne. Ce n'est pas de faire preuve d'un esprit de responsabilité dans un moment où la Nation a besoin d'unité. Non, la France n'est pas coupable. Non, il n'y a pas en France un climat qui puisse expliquer les crimes car ces crimes sont inexplicables et inexcusables. Non, la République n'est pas fautive. Non, la société n'est pas responsable. Et non, rien de ce qui se passe dans le monde et en France, aucune cause quelque soit sa nature, quelque soit sa légitimité, ne peut justifier, ne peut expliquer, ne peut excuser l'assassinat d'un enfant et d'un soldat désarmé (campagne électorale, 22 mars).

De nouveau, l'anaphore rhétorique fait partie des techniques discursives de N. Sarkozy : « Non, la France n'est pas coupable. Non, il n'y a pas en France un climat qui puisse expliquer les crimes car ces crimes sont inexplicables et inexcusables. Non, la République

n'est pas fautive. Non, la société n'est pas responsable. » L'effet suggestif est évident, et la réfutation inhérente de la négation consolide l'ethos du leader, le Chef d'état qui réprimande et corrige le messager des énoncés affirmatifs qui sont la source de l'objection. La tonalité négative est très forte dans cet extrait du discours, où l'on trouve au total dix formules de négation. Il est clair que le Président n'acceptera aucune voix critique sur ce qui a pu en partie provoquer la haine du tueur envers le pays et ses institutions : « Chercher une explication au geste de ce fanatique, de ce monstre, laisser entrevoir la moindre compréhension à son égard ou pire, lui chercher la plus petite excuse serait une faute morale impardonnable. Mettre en cause la société, montrer du doigt la France, la politique, les institutions, c'est indigne. »

La surenchère d'images, les formules choc et la chaîne textuelle paradigmatique qui souligne le thème, renforce le message et en même temps facilite la cohésion du texte.

Il présente une liste d'arguments qui finit par rappeler au public les détails horribles des meurtres commis, c'est un essai de persuasion basé sur le pathos. Le public est susceptible de se laisser émouvoir par sa compassion envers les victimes et leurs proches, et peut être amené à trouver déloyal de formuler une quelconque critique des institutions de la République à ce moment-là.

(8) Si je vous ai réunis ce matin à l'Élysée, c'est pour vous dire que vous avez été, collectivement, à la hauteur de la confiance de nos compatriotes.

C'est donc au nom des Français que je tiens à vous dire mon estime et la reconnaissance de toute la Nation (Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse, Palais de l'Élysée, mardi 27 mars 2012).

Ici, c'est le Chef d'état qui remercie les services engagés lors des opérations de police de Toulouse. « C'est donc au nom des Français... », la formule énonce clairement qu'il s'agit d'un leader élu du peuple au suffrage universel, il personnifie le peuple et il le dirige dans le même temps. N. Sarkozy souligne sa légitimité à régner, en façonnant ainsi son image charismatique. Sa supériorité face à son auditoire devient évidente lorsqu'il déclare que : « Si je vous ai réunis ce matin à l'Élysée, c'est pour vous dire que vous avez été, collectivement, à la hauteur de la confiance de nos compatriotes ». Il est le leader qui possède l'autorité de décider qui mérite d'être complimenté, et ceci au nom de toute la nation au sommet de laquelle il se situe.

5.5 Stoltenberg s'adresse au public

Tout comme Nicolas Sarkozy, Jens Stoltenberg emploie le pathos dans sa communication avec son public. Les émotions fortes inhérentes aux adjectifs tels que *choquant*, *sanglant* et *lâche* inoculent au peuple à quel point l'idée de terrorisme est en tant que tragédie affreuse. L'effet est encore plus poignant dû au fait que le discours est également caractérisé par un langage factuel. Lorsqu'il dit dans son premier discours après les faits au soir du 22 juillet que : « Chacun de ceux qui nous ont quittés représente une tragédie. Ensemble, la perte constitue une tragédie nationale. Nous avons toujours du mal à en saisir la portée. Beaucoup d'entre nous connaissions quelqu'un qui est mort. Encore plus de personnes connaissent des personnes touchées. J'en connaissais plusieurs » (ma traduction), il fait preuve de crédibilité, ce qui favorise un ethos positif, et ses mots sont susceptibles de toucher la nation entière. J. Stoltenberg fait des remarques qui semblent pertinentes et il sait garder un niveau rhétorique factuel, ce qui peut créer un sentiment de sécurité chez l'auditoire et montre un Premier ministre posé, même au temps de crise. Voici certains extraits de ses discours des premiers jours suivant le double attentat :

(1) I dag er Norge rammet av to sjokkerende, blodige og feige angrep. Vi vet ikke hvem som angrep oss. Mye er fortsatt usikkert. Men vi vet at mange er døde og mange såret. Vi er alle rystet over ondskapen som traff oss så brutalt og brått. Dette er en kveld som krever mye av oss alle. Dagene som følger kan komme til å kreve enda mer. Det er vi beredt til å møte. Norge står sammen i krisetider. Vi sørger over våre døde. Vi lider med de sårede. Og vi føler med de pårørende (22 juillet 2011)

Ma traduction :
Aujourd'hui, la Norvège a été secouée par deux attaques choquantes, sanglantes et lâches. Nous ne savons pas qui nous a attaqués. Il y a beaucoup d'incertitude. Mais nous savons qu'il y a beaucoup de morts et beaucoup de blessés. Nous sommes tous bouleversés par la cruauté qui nous a touchés si brutalement et si brusquement. C'est une soirée qui exigera beaucoup de nous tous. Les journées à suivre exigeront encore plus. Nous sommes prêts à les affronter. La Norvège est unie en temps de crises. Nous pleurons nos morts. Nous

souffrons avec les blessés. Et nous
compatissons avec les parents.

C'est avant tout la compassion qui prévaut dans cet extrait du 22 juillet au soir. Ce discours est prononcé à un moment où régnait beaucoup d'incertitudes sur le nombre de morts, l'identité du tueur ou des tueurs, le nombre de coupables, s'il y avait de nouvelles attaques à redouter et beaucoup d'autres questions auxquelles il ne fallait pas tarder à trouver des réponses. Le *nous* de l'identité collective, de l'identité nationale, marque fortement les propos et joue un rôle important dans le travail de J. Stoltenberg envers un peuple qui n'a jamais auparavant connu de tueries d'une telle ampleur sur son sol. C'est avant tout au sentiment de choc qu'il faut répondre. L'absence du *je*, un pronom personnel qui aurait valorisé avant tout son statut politique et individuel de Chef d'état, lie J. Stoltenberg au public. Le compassionnel fait de J. Stoltenberg un premier ministre de proximité ce soir-là, un premier ministre qui souffre avec son peuple, et qui obtient davantage de crédibilité du fait qu'il est personnellement touché.

Il ne donne pas de réponses rassurantes, au contraire, il admet qu'il y a beaucoup d'incertitudes, mais le fait d'apparaître publiquement dans une séance télévisée a un effet rassurant. Le peuple sait que le Chef d'état est en sécurité et en mesure d'exercer ses fonctions institutionnelles. J. Stoltenberg prévient qu'il y aura des difficultés qui vont se faire sentir dans les jours à venir, mais qu'il faudra les assumer. Le fait d'avouer que ce sera pénible, ce qui fera mal et le dire à haute voix, semble lui donner un air d'honnêteté susceptible d'inspirer confiance. Il fait jouer le pathos en combinaison avec son ethos prédiscursif, c'est-à-dire la représentation qui circule sur sa personne avant qu'il ne prenne la parole en tant que Chef de la nation au niveau politique, et font qu'il paraît crédible.

On peut ressentir la colère dans ses mots : « Aujourd'hui, la Norvège a été secouée par deux attaques choquantes, sanglantes et lâches. » Plus loin dans le discours, dans une partie qui n'est pas rendue ici, il dit que le responsable sera retrouvé et tenu pour responsable. C'est le seul discours dans lequel cette colère sera exprimée.

(2) Minst 80 unge mennesker er revet bort
på Utøya. Vi har også mistet
medarbeidere i regjeringskvartalet.

Ma traduction :
Au moins 80 jeunes gens ont été
arrachés de la vie à Utøya. Nous avons

Det er ikke til å begripe.
Det er som et mareritt.
Det er ikke til å begripe.
Det er som et mareritt.
Et mareritt for de unge som ble drept.
For deres nærmeste. Mødre, fedre og søsken som brutalt ble konfrontert med døden.
Men også for de som overlevde og deres pårørende. Hver og en som var på Utøya er rammet for livet.
Unge mennesker har opplevd ting et hvert menneske skulle vært forskånet. Frykt, blod og død.
Jeg kan ikke få uttrykt med ord hvor mye jeg føler med alle som er rammet.
I dag - om få timer - skulle jeg møtt de
Jeg kan ikke få uttrykt med ord hvor mye jeg føler med alle som er rammet.
I dag - om få timer - skulle jeg møtt de unge på Utøya. Mange av dem er ikke lenger i live.
For meg er Utøya mitt ungdoms paradisi som i går ble forvandlet til helvete.
Nå handler det om å støtte og hjelpe de som står midt oppe i sorgen (23 juillet 2011)

aussi perdu des collègues à
Regjeringskvartalet.
C'est impossible à concevoir.
C'est comme un cauchemar.
Un cauchemar pour les jeunes qui ont été tués.
Pour leurs proches. Des mères, des pères et des frères et sœurs qui brutalement ont été confrontés à la mort.
Mais aussi pour ceux qui ont survécu et leurs proches. Chaque personne présente à Utøya est marquée à vie.
Des jeunes gens ont vécu des choses que personne n'aurait dû avoir à vivre.
La peur, le sang et la mort.
Je n'ai pas de mots pour exprimer à quel point je partage la douleur de ceux qui sont touchés.
Aujourd'hui – dans quelques heures – j'aurais dû rencontrer ces jeunes à Utøya. Beaucoup d'entre eux ne sont plus en vie.
Pour moi, Utøya c'est le paradis de ma jeunesse qui a été transformé en enfer.
Maintenant, il faut soutenir et aider ceux qui sont plongés dans la douleur.

Cet extrait a été prononcé lors d'un discours le lendemain matin des attentats. A ce moment-à, il est clair que le tueur a agi seul, et qu'il n'y pas de risque de nouveaux attentats. La rhétorique de guerre de la veille lorsqu'on ne savait pas si on était en face d'un ou de plusieurs ennemi extérieur a été abandonnée. Le tueur n'est pas une seule fois évoqué, seuls ses actes horribles le sont. Le ton est compassionnel, mais en même temps factuel avec peu d'adjectifs ou d'adverbes illustrant les images. Malgré l'absence presque totale des intensificateurs et des descripteurs, les faits réels suffisent pour éveiller la sympathie du

public. Les mots *jeunes gens* en combinaison avec *peur*, *sang* et *mort* créent une image chez le public d'un geste brutal, incompréhensible et injuste. L'ampleur du crime est stupéfiante et choquante.

Par quel maniement rhétorique J. Stoltenberg peut-il éviter, ou peut être plutôt canaliser, la rage et le besoin de se venger, de punir chez la population ? Dans un article publié sur les discours de J. Stoltenberg après Regjeringskvartalet/Utøya, Todal Jenssen et Hovde Bye (2013), parlent de réactions émotionnelles après les actes terroristes du 22 juillet et les besoins ressentis par la population qui en résultaient : Si la réaction émotionnelle est confusion, peur ou insignifiance, les besoins éprouvés sont sécurité, prévisibilité et collectivité significatives. Si par contre la réaction émotionnelle ressort de la haine, la rage et le grief, les besoins qui en découleront seront vengeance et punition. Le point de mire, le premier matin qui suivit les attentats, était les victimes et les valeurs qu'elles représentaient puisque c'était un bâtiment gouvernemental et un camp de jeunes politiquement actifs qui avaient été la cible, et non pas une focalisation sur le coupable et ses motifs.

C'est la souffrance et l'incompréhension de l'ampleur qui était au centre, le coupable ne reçut pas l'attention que, probablement, il attendait. En quelque sorte, c'est une punition non-communicuée ouvertement au public. Dans la partie : « Je n'ai pas de mots pour exprimer à quel point je partage la douleur de ceux qui sont touchés. Aujourd'hui – dans quelques heures – j'aurais dû rencontrer ces jeunes à Utøya. Beaucoup d'entre eux ne sont plus en vie. Pour moi, Utøya c'est le paradis de ma jeunesse qui a été transformé en enfer », Stoltenberg communique sa détresse personnelle et tisse des liens avec son public dans la souffrance commune. En mentionnant les mères, pères, frères et sœurs, les survivants, les proches au début de l'extrait – la douleur de beaucoup de personnes a été vue et reconnue publiquement. Ceci a certainement représenté un atout positif pour la construction de l'ethos du Premier ministre.

(3) Vår takk går også til mannskaper i politi, brannvesen og alle andre som nå gjør en stor innsats. Også frivillige har meldt seg. Alle gjør en imponerende innsats. Det

Ma traduction : Nos remerciements vont également aux services de police, de pompiers et tous les autres qui en ce moment font un grand effort. Des volontaires sont

jeg glad for. Vi føler alle et behov for å bidra, snakke sammen og ta vare på hverandre (23 juillet 2011).

également venus. Tous font un effort impressionnant. J'en suis content. Nous ressentons tous un besoin d'aider, de se parler et de prendre soin les uns des autres.

Ensuite, il est temps de rassurer le public en remerciant les services de polices, de pompiers et les autres qui ont apporté du secours d'une manière ou d'une autre, comme les volontaires. En ce faisant, il signale que ces fonctions de l'ordre et du secours fonctionnent bien, ce qui est rassurant. Les institutions publiques font leur devoir, mais aussi les volontaires et encore d'autres : « Tous font un effort impressionnant. J'en suis content. Nous ressentons tous un besoin d'aider, de nous parler et prendre soin les uns des autres. » Il précise le travail effectué et il exprime sa reconnaissance. A la fin, il revient au pronom *nous* et parle ainsi au nom de toute la nation. La boucle est en quelque sorte bouclée : l'identité collective est restaurée, on reste rassemblés en ce temps de crise.

(4) Vi er et lite land, men vi er et stolt folk.
Vi er fortsatt rystet av det som traff oss, men vi gir aldri opp våre verdier.
Vårt svar er mer demokrati, mer åpenhet og mer humanitet. Men aldri naivitet (Cathédral d'Oslo, 24 juillet 2011)

Ma traduction :
Nous sommes un petit pays, mais nous sommes un peuple fier.
Nous sommes toujours sous le choc de ce qui est arrivé, mais nous n'abandonnons jamais nos valeurs.
Notre réponse est plus de démocratie, plus de transparence et plus d'humanité. Mais jamais de la naïveté.

L'évocation de l'identité nationale, l'opposition introduite par la conjonction de coordination *mais* entre *petit* et *fier* : « Nous sommes un *petit* pays, mais nous sommes un peuple *fier* », lie d'emblée le public à l'orateur. *Nous* est le pronom de prédilection, ce qui souligne l'idée d'une souffrance partagée. J. Stoltenberg essaie à travers les phrases suivantes de donner au deuil un sens plus élevé : « Notre réponse est plus de *démocratie*, plus de *transparence* et plus d'*humanité*. » Par là il fait référence aux valeurs fondamentales qui relient la population et tournent le climat de désespoir en espoir, ainsi que le remarquent Todal Jenssen et Hovde Bye (2013) dans leur article *Da sorg og sinne ble åpenhet og toleranse ? – Politisk talekunst etter 22.juli 2011*, « Lorsque le deuil et la colère devinrent de la transparence et de la tolérance ? –

La rhétorique politique après le 22 juillet 2011 ». Ces trois substantifs formeront le fil d'Ariane de tous les discours de J. Stoltenberg ; démocratie, transparence et humanité, comme une trinité divine.

Le deuil y ajoute une notion émotionnelle et une foi renforcée en ces valeurs politiques. J. Stoltenberg promet certaines valeurs politiques comme « une arme », par laquelle il faut répondre au terrorisme et au terroriste. Il essaie de canaliser la colère vers un soutien autour de la démocratie et la tolérance, et il définit « la Norvège » comme une communauté, une collectivité qui se rassemble autour des valeurs telles que justement la démocratie, la transparence et l'humanité. De cette manière il contre les réactions de souffrance, de colère et de haine. Seulement, la réponse attendue de punition et de vengeance se trouve sous la forme d'un renforcement de certaines valeurs voulues politiquement. La dernière phrase de l'extrait est important afin d'éviter les accusations de « snillisme », un mot norvégien qui décrit le fait de se faire avoir en étant trop gentil, et ne pas être assez réaliste : « Mais jamais de naïveté. »

(5) Kjære alle sammen,

For et syn!

Jeg står nå ansikt til ansikt med
folkeviljen.

Dere er folkeviljen.

Tusener på tusener av nordmenn, i
Oslo og over hele landet, gjør det
samme i kveld.

Erobrer gatene, torgene – det
offentlige rom med samme trassige
budskap:

Vi er sønderknust, men vi gir oss ikke.

Med fakler og roser gir vi verden
beskjed.

Vi lar ikke frykten knekke oss. Og vi
lar ikke frykten for frykt kneble oss.

(Rådhusplassen/Place de la mairie, 25
juillet 2011).

Ma traduction :

Chers vous tous,
quelle vue !

Là, je suis face à face avec la volonté
du peuple.

Vous êtes la volonté du peuple !
Des milliers de Norvégiens, à Oslo et
partout dans le pays, font la même
chose ce soir.

Conquérant les rues, les places -
l'espace public avec le même message
de défi :

Nous sommes brisés, mais nous ne
plierons pas.

Avec des flambeaux et des roses, nous
envoyons un message au monde.

Nous ne nous laisserons pas vaincre
par la peur. Et nous ne laisserons pas la
peur de la peur nous vaincre.

On voit dans cet extrait un développement intéressant des pronoms personnels. L'ouverture est marquée par le ton intime de l'énonciation allocutive (Charaudeau, 2005 : 136) et sa modalité d'adresse qui identifie le public : « Chers vous tous, quelle vue ! » Le public auquel il s'adresse, c'est avant tout, tous ceux qui se sont rassemblés dans des défilés avec une rose à la main, une rose symbolisant l'amour, la fraternité et la solidarité avec les victimes des attentats et qui à ce moment-là sont arrivés à la Place de la mairie où le Premier ministre prononcera un discours. Mais c'est également, comme J. Stoltenberg le précise, tous ceux qui participent à des défilés dans d'autres régions du pays : « Des milliers de Norvégiens, à Oslo et partout dans le pays [...] » L'appel ne se réduit pas à un appel exclusivement destiné à ceux qui sont directement touchés par les attentats, mais plutôt au peuple norvégien en général. L'exclamation traduit, et laisse percevoir de l'émotion chez l'orateur. Elle décrit étonnement et admiration. Pour que le pathos éveille l'émotion chez l'auditoire, il faut qu'il s'agisse d'un sentiment partagé.

Après avoir identifié le public, c'est le *je* du leader qui prend le relais, celui qui est autorisé à faire l'éloge et la critique : « Là, je suis face à face avec la volonté du peuple. Vous êtes la volonté du peuple ! » Puis le *nous* de l'identité collective vient renforcer les propos : « Nous sommes brisés, mais nous n'arrêterons pas. Avec des flambeaux et des roses, nous envoyons un message au monde. Nous ne nous laisserions pas détruire par la peur. » J. Stoltenberg reconnaît la blessure, mais proclame au nom de tous, qu'avec des armes douces, nous allons nous battre contre de tels crimes – en tant que peuple, il ne parle pas au nom de l'ordre de force.

(6) Våre fedre og mødre lovet hverandre
« Aldri mer 9. april »
Vi sier « Aldri mer 22. juli »
(Rådhusplassen/Place de la mairie, 25
juillet 2011).

Ma traduction :
Nos pères et nos mères se sont promis
« Plus jamais le 9 avril »
Nous disons « Plus jamais le 22
juillet ».

Lorsque J. Stoltenberg fait allusion à la phrase iconique concernant le déclenchement de la deuxième guerre mondiale en Norvège, il ajoute un élément fortement symbolique et émotionnellement chargé à ses propos. Il établit des parallèles entre la phrase historique du « Plus jamais le 9 avril » de la génération nous précédant à la formule « Plus jamais le 22 juillet » de la génération de 2011. Sous-entendu, il dit que les horreurs des attentats de

Regjeringskvartalet/Utøya ont une dimension qui est comparable aux horreurs de la deuxième guerre mondiale en Norvège, ce qui donne aux attentats une accréditation de leur gravité.

(7) Vi er Norge.

Våre grunnverdier er demokrati,
humanitet og åpenhet.
Med det som plattform skal vi
respekttere ulikhetene. Likeverdet.
Likestillingen.
Og hverandre.
Vi skal tåle debattene. Ønske dem
velkommen. Også de ubehagelige (La
Mosquée de Central Jamaat, 29 juillet
2011).

Ma traduction :

Nous sommes la Norvège.
Nos valeurs de base sont la
démocratie, l'humanité et la
transparence.
A partir de ce fondement nous allons
faire respecter les différences.
L'égalité des hommes. L'égalité des
chances.
Et autrui.
Nous allons tolérer les débats. Leur
souhaiter la bienvenue. Même ceux qui
nous rendent mal à l'aise.

L'extrait ci-dessus est tiré d'un discours prononcé au Mosquée de Central Jamaat à Oslo lors des premières funérailles de victimes de Utøya, de jeunes de religion musulmane. Pour la première fois, Stoltenberg aborde les défis liés aux différences ethniques qui étaient à la base des opinions de l'extrême-droite que le terroriste affirmait. Cependant, ces défis sont abordés dans le contexte du *nous* collectif, et réfutent ainsi la rhétorique du terroriste du clivage nous/eux. Puis il continue à faire marteler le message de valeurs fondamentales qu'il a déjà mentionnées dans plusieurs discours précédents : « Nos valeurs de base sont la démocratie, l'humanité et la transparence. » De ces valeurs politiques Stoltenberg tire la conclusion suivante, au nom de tous, ce que sa fonction Chef d'état lui permet de faire : « A partir de ce fondement nous allons faire respecter les différences. » Et puis il les énumère : « L'égalité des hommes. L'égalité des chances. Et l'autrui. » Même si Stoltenberg emploie le *nous* de sens collectif, on sent que c'est le leader de la nation qui parle quand dit d'une manière légèrement avertissant : « Nous allons tolérer les débats. Leur souhaiter la bienvenue. Aussi ceux qui nous rendent mal à l'aise. » C'est le Chef d'état qui instruit le peuple à faire le bon choix, tel un père sévère qui éduque son enfant. Cette image de père renforce une idée de supériorité face à l'auditoire, de même manière qu'un père tient un rapport hiérarchique avec son enfant.

(8) Vi er fortsatt et land i sorg.

Nå begraver vi våre døde fra Utøya og regjeringskvartalet.

Foreldre våker ved sykesengene.

Mange gråter.

Hjertes blør.

Fortsatt skal vi trøste de som sørger.

Gi omsorg til de som sliter.

Ære de døde.

Men i tillegg er det tid for å si takk.

Jeg vil takke hans majestet Kongen, hans kongelige høyhet Kronprinsen og hele den kongelige familie for varm deltakelse og nærvær.

Jeg takker Stortinget for evne og vilje til å stå samlet da nasjonen trengte enhet (Assemblée Nationale, 1 août 2011).

Ma traduction :

Nous sommes toujours un pays en deuil.

Nous enterrons à présent nos morts de Utøya et Regjeringskvartalet.

Des parents sont au chevet des lits d'hôpital.

Beaucoup pleurent.

Des cœurs saignent.

Nous allons continuer à soutenir ceux qui font leur deuil.

Soutenir ceux qui ont du mal à se relever.

Honorer les morts.

Mais en plus, il est temps de remercier.

Je veux remercier Sa Majesté le Roi, Son Altesse Royale le Prince Héritier et toute la famille royale de leur participation et présence chaleureuse.

Je remercie l'Assemblée nationale pour son aptitude et volonté à être solidaire lorsque la nation a eu besoin d'unité.

Stoltenberg n'est pas un rhéteur sophistiqué, il n'y pas beaucoup de métaphores, de surenchères ou d'amplifications d'adjectif ou d'adverbe dans ses discours. Ils sont simples, et articulés dans un niveau de langue que tout le monde peut comprendre : « Des parents sont au chevet des lits d'hôpital. Beaucoup pleurent. Des cœurs saignent. » Certains caractérisent les discours de Stoltenberg comme ennuyeux, mais dans cet extrait ci-dessus je pense que c'est justement ces phrases courtes et simples sans aucune supercherie qui donnent du poids et de l'emphase à son discours, et qui arrivent à faire transmettre les sentiments de grief à celui qui l'écoute. Comme le dit Chaim Perelman (Perelman 1977 cité dans Amossy 2012 : 223), un orateur trop passionné risque de manquer son but par l'ardeur de son discours qui le rend négligeant à la réception de ses dires chez l'allocataire. Le discours est articulé à l'Assemblée nationale, et les parlementaires, de tout parti, sont remerciés de la manière dont ils ont traité ce temps difficile. En plus des parlementaires, la famille royale est remerciée de sa présence

chaleureuse, ce qui indique qu'en Norvège, en plus du Premier ministre, il existe encore un symbole de l'unité nationale, la famille royale. Un symbole fort important en temps de crise : « Mais en plus, il est temps de remercier. Je veux remercier Sa Majesté le Roi, Son Altesse Royal le Prince Héritier et toute la famille royale de leur participation et présence chaleureuse. » De rang, la famille royale est au-dessus des parlementaires, ce qui montre l'ordre des remerciements. En réalité, c'est le Chef d'état au niveau politique qui remercie le Chef d'état au niveau institutionnel.

(9) Mange av oss bruker sørgetiden til å stoppe opp og tenke over egne holdninger.
Til å reflektere over hva vi har tenkt, sagt og skrevet.
Med 22. juli som ballast kan det opplagt være noe vi skulle ønske vi hadde formulert annerledes.
Noe vi i framtiden vil uttrykke med større følsomhet.
Det er lov.
Jeg vil fra denne talerstolen be om at vi ikke starter en heksejakt på ytringer (Assemblée Nationale, 1 août 2011).

Ma traduction :
Beaucoup d'entre nous profite de ce temps de deuil pour prendre une pause et réfléchir sur nos propres attitudes.
Pour réfléchir à ce que nous avons pensé, dit et écrit.
Avec le 22 juillet en arrière pensée, il est fort probable qu'il y ait des choses que nous aurions souhaité que soient exprimé autrement.
Des choses qui dans l'avenir seraient exprimées avec plus de sensibilité.
C'est légitime.
Je veux, de cette estrade, demander à ce que nous n'entamions pas une chasse intense aux paroles.

Ici, J. Stoltenberg construit un ethos d'homme d'état sage, expérimenté, lorsque il dit qu'il est probable que beaucoup d'entre nous réfléchissent à ce que nous avons pensé, dit et écrit avant les attentats du 22 juillet. Que peut-être, à l'avenir, il y a des choses que nous dirons avec plus de sensibilité. Il ne mentionne pas le terroriste, mais il est sous-entendu que c'est contre de tels points de vue que le Premier ministre prévient. En raison de la proximité temporelle entre les attentats et le discours, la doxa est partagée par tous, le sous-entendu n'a pas besoin d'être exprimé explicitement. Défenseur de l'Etat de droit, J. Stoltenberg dit : « Je veux, de cette estrade, demander à ce que nous n'entamions pas une chasse intense aux paroles. » Il est possible que la raison pour laquelle Stoltenberg n'évoque pas le terroriste dans ses discours, à part celui prononcé le soir-même des attentats, est qu'il souhaite montrer sa foi en l'Etat de

droit, et ne pas se mêler des affaires relevant de la Justice. En même temps, la concentration est sur les victimes, et non pas sur le terroriste. Il est vrai que la logique de la terreur est la suivante : elle essaie de produire un effet d'influence sur le processus politique en semant la peur. On crée plus de peur par les actes des plus horribles, et par conséquent, ce sont les actes terroristes qui créent le plus de peur qui sont susceptibles d'obtenir le plus d'influence. Donc, il est important pour les terroristes de faire parler d'eux, de faire connaître leurs actions et leurs revendications. Ne pas mentionner le terroriste après de tels actes horribles, humilie l'acteur qui est derrière et sabote son objectif.

5.6 Perspective comparative des discours tenus par N. Sarkozy et par J. Stoltenberg

L'étude d'une sélection des discours des deux hommes prononcés dans les tous premiers instants après les tueries de Toulouse et les attentats de Regjeringskvartalet/Utøya nous dévoile deux orateurs distincts. Il y a beaucoup de différences, mais également des points communs. Leurs caractéristiques rhétoriques, compte tenu de la situation particulière dans laquelle ils se trouvaient au moment des discours en question, ne sont pas complètement opposées.

Les différences les plus frappantes des deux orateurs sont leur emploi d'amplificateurs et d'intensificateurs tels qu'adjectifs et adverbes, le ton de leurs discours et le choix lexical. En ce qui concerne le premier point, les amplifications, N. Sarkozy a une langue plus imaginée que celle de J. Stoltenberg. L'ex-Président français emploie fréquemment des termes radicaux par rapport au discours plus modéré du norvégien. Quand on les compare, le Premier ministre norvégien risque même de paraître fade dans ses tournures linguistiques par rapport au style hyperbolique de N. Sarkozy. Quand il parle du responsable des tueries de Toulouse, N. Sarkozy le caractérise comme un *tueur*, un *assassin*, un *monstre* et un *fanatique* : « Et je veux dire aujourd'hui que ces crimes ne sont pas les crimes d'un fou parce qu'un fou est irresponsable. Ces crimes sont ceux d'un *monstre* et d'un *fanatique* » (N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, le 22 mars 2012).

J. Stoltenberg se réfère rarement au coupable des attentats à Oslo, et lorsqu'il le fait, c'est dans la plupart des cas par des pronoms. Ceci a l'effet de produire un discours modéré, on n'y trouve pas des qualificatifs ou des caractéristiques figuratives ou radicales, ce qui est susceptible d'engendrer moins d'émotions spontanées chez l'auditoire. D'un autre côté, étant

donné que ce type de discours peut sembler plus tempéré, dénué d'images et sans ajout d'amplificateurs hyperboliques – il pourrait frapper avec une force d'autant plus puissante: « Personne ne nous ferions taire en nous bombardant. Personne ne nous fera taire en nous tirant dessus. Jamais personne ne nous fera craindre d'être la Norvège. »

En effet, en repérant tous les occurrences par lesquelles le responsable des crimes est mentionné, la sélection des discours de Sarkozy en compte soixante-trois contre dix occurrences dans celle du Premier ministre norvégien. Cela revient à tous les 81^{ième} mot pour Sarkozy, et tous les 335^{ième} mot pour Stoltenberg. On peut par là proposer une hypothèse en pensant que Sarkozy dénonce plus facilement le coupable que Stoltenberg, ce qui paraît probable compte tenu du langage très direct, très volontaire de l'ex-Président français.

Le langage direct de N. Sarkozy l'éloigne de celui de J. Stoltenberg. L'ex Chef d'état français dit vouloir rompre avec la pensée unique en France (Mayaffre, 2012 : 205), caractérisée par la tempérance, alors que J. Stoltenberg se prête volontiers au verbe symbolisant un discours qui est politiquement correct. Là où Nicolas Sarkozy peut paraître emporté par l'émotion, Jens Stoltenberg de son côté semble parfaitement contrôler ses sentiments. Cela se voit surtout dans l'exagération des termes, l'accumulation d'arguments et la surenchère d'images chez le français, un procédé qui s'est montré efficace à de nombreuses reprises au fil du temps chez beaucoup de leaders. Ce qui met J. Sarkozy hors pair dans ce contexte, c'est son usage très fréquent de certaines constructions. Selon Mayaffre (2012 : 216), il s'agit d'un « [...] usage systématique dans la bouche d'un Chef d'état que l'on croyait tenu ès qualités à la tempérance. » Pour les discours de J. Stoltenberg, ses phrases courtes et concises renforcent l'impression que l'auditoire pourrait acquérir de ses discours. Des discours moins émotionnels, basés sur le rationnel – peut-être même trop rationnels parfois. Ce type de discours prend souvent le risque d'être caractérisé comme trop éloigné du public, trop politiquement correct, et n'arrivant pas à éveiller l'enthousiasme chez son auditoire.

Le choix lexical de N. Sarkozy se distingue nettement de celui de J. Stoltenberg. Ce n'est pas surprenant étant donné leur style rhétorique respectif distinct, l'un hyperbolique, l'autre politiquement correct sans intensificateurs choquants. Chez N. Sarkozy, on peut trouver toute une chaîne textuelle paradigmatique qui répète, souligne et renforce son message en créant une image de souffrance insoutenable : *journée de tragédie, assassiné de sang froid, tueur,*

cette tragédie bouleverse, enfants martyrisés. Il crée une isotopie (Amossy 2012 : 188) de termes apparents appartenant à un même paradigme qui facilite la cohérence du discours. Certaines lexèmes ont en soi une valeur axiologique, c'est-à-dire qu'ils impliquent un jugement de valeur. En manifestant un jugement subjectif dans l'énoncé, ils donnent au discours une marque argumentative (Amossy 2012 : 185). Le choix d'un adjectif ou d'un adverbe peut constituer un jugement subjectif, N. Sarkozy en ajoute fréquemment à ses propos: *terroriste implacable, qui a tué avec un soin diabolique, un monstre froid qui a voulu toucher à bout portant*.

Des adjectifs ou des adverbes, on en trouve des adverbes ou adjectifs dans les discours de J. Stoltenberg également, mais dans une bien moindre mesure, ses propos sont marqués par ce qui semble être un désir de paraître objectif au détriment de l'émotionnel. Néanmoins, les attentats sont décrits de façon crue et réelle : « Aujourd'hui, la Norvège a été secouée par deux attaques *choquantes, sanglantes et lâches*. »

Dans cette sélection de discours situationnels bien précise, N. Sarkozy établit une distinction entre *je* et *vous*, et entre *nous* et *eux*. La première paire de pronoms démarque le leader du peuple, l'autre, le *nous* collectif, de ceux qui sont exclus de cette collectivité. Tantôt Sarkozy s'inclut dans le *nous* collectif, tantôt il s'en exclut en raison de sa fonction de Chef d'état :

« Je leur ai dit, et je dis à la communauté nationale, à la nation entière : Nous devons être rassemblés, nous ne devons pas céder ni à l'amalgame, ni à la vengeance.

Face à un tel événement, la France ne peut être grande que dans l'unité nationale. Nous le devons aux victimes froidement assassinées. Nous le devons à notre pays. Je vous remercie » (Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 21 mars).

On trouve la même distinction dans les discours tenus par J. Stoltenberg, mais dans une moindre mesure, qui emploie plus de *nous*, et moins d'*eux*, ici représenté par la relative *qui nous a attaqués* dans l'exemple ci-dessous. Il s'associe très souvent avec son public par la collectivité du pronom personnel *nous*.

« Aujourd'hui, la Norvège a été secouée par deux attaques choquantes, sanglantes et lâches.

Nous ne savons pas qui nous a attaqués.

Il y a beaucoup d'incertitude.

Mais nous savons qu'il y a beaucoup de morts et beaucoup de blessés.

Nous sommes tous bouleversés par la cruauté qui nous a touchés si brutalement et brusquement.

C'est une soirée qui exigera beaucoup de nous tous.

Les journées à suivre exigeront encore plus.

Nous sommes prêts à les saisir. La Norvège est unie en temps de crise.

Nous pleurons nos morts.

Nous souffrons avec les blessés.

Et nous partageons la douleur des parents » (22 juillet 2011)

En supplément de ces deux paires de pronoms, N. Sarkozy a le choix du pronom *on*, qu'il utilise volontairement. Le *on* est susceptible de remplacer n'importe quel pronom personnel, singulier comme pluriel. Il a en plus un caractère parfois personnel, parfois impersonnel. Dans l'expression d'une identité collective, cette collectivité possède néanmoins des contours flous. Le locuteur peut s'y inclure ou s'en exclure de manière variable et incertaine (Fløttum, Jonasson et Norén, 2007). La conception du *on* se construit sur la connivence, sur un sous-entendu complice entre l'orateur et l'auditoire ou sur l'évidence doxique. Il existe en norvégien une quasi-équivalence dans le *man*, mais ce pronom est loin d'être aussi couramment utilisé qu'en français.

Il faut aussi mentionner le charisme. Quand N. Sarkozy « montre le chemin », il fait comprendre qu'il n'est pas seulement un père sévère, mais aussi le Chef de l'Etat, celui qui guide, et celui en qui on peut avoir confiance. Le leader qu'on peut suivre. Une position qui a été légitimée par l'élection au suffrage universel direct ; il personnifie le peuple et il le dirige tout en même temps. C'est une construction de l'image charismatique. Une image charismatique soulignée par un emploi qui semble excessif du « je » au lieu du « nous » collectif. La tonalité compassionnelle du discours paraît favoriser l'exhibition de la personnalité de N. Sarkozy quand il s'adresse au cœur de chacun et dit vouloir chasser la douleur de tous. Il se lie à son audience par le *on* indéfini quand il le faut. Ceci devient d'autant plus clair si on compte les récurrences des « je veux » ; un syntagme verbal très volontariste, presque puéril. Dans la phrase « Et je veux dire aujourd'hui que ces crimes ne sont pas les crimes d'un fou parce qu'un fou est irresponsable » (N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, le 22 mars), on trouve aussi la négation caractéristique des discours de N. Sarkozy parallèlement avec une construction de l'image charismatique. Le signe de charisme est beaucoup moins évident chez J. Stoltenberg, qui emploie en grande partie le

nous collectif lorsqu'il s'adresse au public. Je n'ai trouvé qu'un seul exemple de *je* dans la sélection de discours prononcés par Stoltenberg :

« J'ai un message à ceux qui nous ont attaqués. Et à ceux qui sont derrière cet acte.

C'est un message de la Norvège entière :

Vous ne nous détruisez pas » (22 juillet 2011).

Dans cet extrait on sent que c'est une autorité qui parle ; les énoncés sont courts et concis, dénués d'images et sans ajout d'amplificateurs hyperboliques, mais ils ont quand même du poids. J. Stoltenberg se prononce en tant que Premier ministre élu du peuple norvégien, il a de ce fait l'autorité de porter un jugement sur les attaques et d'accuser les coupables au nom du peuple qu'il représente par sa fonction de Premier ministre.

Il y a certes des différences rhétoriques significatives entre N. Sarkozy et J. Stoltenberg, mais les deux orateurs ont également des points en commun. Aussi bien l'un que l'autre emploient l'anaphore rhétorique. L'usage de l'anaphore rhétorique désigne un parallélisme grammatical où les mots d'ouverture d'une phrase sont répétés. Ceci peut produire un effet suggestif consciemment choisi. Voici un exemple d'un discours tenu par N. Sarkozy : « La République n'a pas cédé. La République n'a pas reculé. La République n'a pas faibli. La République a fait son devoir et sa justice demain fera le sien » (N. Sarkozy, cérémonie d'hommage le 21 mars 2012). Le rythme et l'emphase créés par la répétition, donne une intensité particulière aux propos. Voici un autre exemple, celui-ci tiré d'un discours prononcé par J. Stoltenberg : « Personne ne nous fera taire en nous bombardant. Personne ne nous fera taire en nous tirant dessus. Jamais personne ne nous fera craindre d'être la Norvège » (J. Stoltenberg le 22 juillet 2011). Dans la langue d'origine, le norvégien, les trois phrases commencent par le pronom indéfini *personne*, mais la traduction et la syntaxe française changent un peu les données. Dans le corpus, ceci est le seul exemple que j'ai trouvé pour J. Stoltenberg, tandis que pour N. Sarkozy il y en a plusieurs, on en trouve pratiquement dans chaque discours. C'est une technique qui a du poids, elle martèle le message et facilite le souvenir des propos émis par l'orateur.

En ce qui concerne la construction de l'image, l'ethos, celle-ci se crée sur deux points de manière similaire chez N. Sarkozy et J. Stoltenberg. Le rôle de l'ethos est décisif pour la bonne réception du discours. Le discours crée l'image positive chez l'auditoire, et ensuite

l'image positive facilite la bonne réception du discours auprès du public. Dans le monde contemporain, les qualités de la personne derrière la parole politique jouent un rôle plus important qu'auparavant. Lorsque l'auditoire écoute un discours avec bienveillance, il est plus susceptible de prêter crédit à l'orateur, souvent grâce à un ethos favorable.

Premièrement, il y a le compassionnel qui fait de N. Sarkozy et de J. Stoltenberg un Président/Premier ministre de proximité, un leader qui souffre avec son peuple. Un discours où l'affect joue un rôle important. Mais en même temps, il y a là un virement du compassionnel au politique, c'est-à-dire de l'impuissance face à la situation actuelle, le chaos du sentiment à la décision, l'ordre du dirigeant ; L' élu, dans une démocratie, qui apporte les solutions, voici des exemples de N. Sarkozy et de J. Stoltenberg, respectivement :

« Mesdames et Messieurs, nous sommes face à des événements d'une extrême gravité qui ont bouleversé la France et les français. A la minute où je parle, après avoir fait le point avec les autorités judiciaires et les autorités de police, nous savons que c'est la même personne, la même arme qui a tué des militaires, des enfants et un enseignant.

Cet acte est odieux, et ne peut pas rester impuni. Tous les moyens, absolument tous les moyens disponibles sont engagés pour mettre hors d'état de nuire ce criminel » (Déclaration de N. Sarkozy à la presse, le 19 mars).

N. Sarkozy souligne son pouvoir d'instruire les forces de l'ordre dans cet extrait. Le pouvoir qui lui est transmis par sa fonction et son statut de Président français. Avant de donner les solutions aux événements terrifiants de Toulouse, N. Sarkozy montre sa compassion en qualifiant les tueries d'une *extrême gravité* et de *bouleversants*, d'*acte odieux*. Puis il rassure en proclamant que l'acte ne restera pas impuni et que « Tous les moyens, absolument tous les moyens disponibles sont engagés pour mettre hors d'état de nuire ce criminel. »

« Nous sommes un petit pays, men nous sommes un peuple fier.

Nous sommes toujours sous le choc de ce qui est arrivé, mais nous n'abandonnons jamais nos valeurs.

Notre réponse est plus de démocratie, plus de transparence et plus d'humanité. Mais jamais de la naïveté » (Cathédrale d'Oslo, 24 juillet 2011).

De même, J. Stoltenberg donne aussi les réponses aux attentats : « Notre réponse est plus de démocratie, plus de transparence et plus d'humanité. » C'est le Chef d'état qui donne les

consignes à suivre, le guide suprême, celui qui est autorisé à montrer le chemin. En même temps, c'est le *nous* collectif qui enveloppe les propos ; le Premier ministre partage la douleur avec son peuple, ils sont ensemble dans la souffrance. Les gens étaient sous le choc des événements, et ils avaient probablement avant tout besoin d'être réconfortés et soutenus dans leur souffrance. Dans cette première phase, le Chef d'état en tant que guide est primordial. C'est peut-être le moment le plus propice pour émettre certains idéaux politiques tels que « démocratie, transparence et humanité » afin d'éviter les revendications de vengeance. Les deux orateurs formulent des consignes de comportement qu'ils souhaitent voir chez leur peuple. Lorsque N. Sarkozy dans section 5.4, exemple n° 5, déclare que « [n]ous devons être rassemblés, nous ne devons pas céder ni à l'amalgame, ni à la vengeance. », il y a un parallèle dans les propos suivants de J. Stoltenberg, dans la section 5.5, exemple n° 9 : « Je veux, de cette estrade, demander à ce que nous n'entamions pas une chasse intense aux paroles. » L'un comme l'autre met en garde contre le désir de se venger ou de chercher des boucs émissaires.

Deuxièmement, il y a l'interdit (Mayaffre 2012 : 304), qui est représenté dans les discours de N. Sarkozy aussi bien que ceux de J. Stoltenberg. L'interdit fait des deux orateurs, dans une moindre mesure J. Stoltenberg que N. Sarkozy, le vieux père sévère de la nation, celui qui possède l'autorité de rétablir le bon fonctionnement de la société. L'emploi de la formule de négation contribue à renforcer cette image d'autorité. Le Chef d'état est celui qui a l'autorité d'interdire, de contredire et de réprimander. Tel un père sévère, mais sage. Cette image de père renforce une idée de supériorité face à un auditeur, de la même manière qu'un père tient un rapport hiérarchique avec son enfant. « Nier signifie intégrer dans son propre discours le discours de l'autre ; l'intégrer pour le contester afin de mieux faire triompher sa propre parole » (Mayaffre 2012 : 308). Donc, il dit non à la parole des adversaires, mais en même temps sert de guide en donnant son propre avis sur les sujets en question. L'interdit et l'autoritaire sont plus présents dans les discours de N. Sarkozy que dans ceux de J. Stoltenberg, probablement dû au fait d'un langage « sarkozyste » qui paraît plus populiste : N. Sarkozy revendique un ton qui rompt avec la pensée unique (Mayaffre, 2012 : 205), qui rompt avec ce qui est considéré un verbe politiquement correct. Voici un exemple tiré d'un discours qu'il a tenu :

« Lorsque j'ai appris qu'une manifestation de femmes voilées avait été organisée pour protester contre la mort d'un tueur, j'ai donné des instructions pour qu'elle soit immédiatement dispersée. Nous ne tolérerons pas sur le territoire de la République de tels

agissements ! » (Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse, le 27 mars 2012).

En voici un exemple tiré d'un discours tenu par J. Stoltenberg à la Place de la Mairie, le 25 juillet 2011 :

« Nous sommes brisés, mais nous n'arrêterons pas.
Avec des flambeaux et des roses, nous envoyons un message au monde.
Nous ne nous laisserons pas vaincre par la peur. »

Comme indiqué dans la section 5.4, exemple n° 6, N. Sarkozy est le chef suprême de la République, et celle-ci englobe tous les citoyens, elle est au-dessus de l'individu. Le mot *République* représente la nation dont tous les Français font partie ; c'est un mot-clé afin de rassembler le peuple autour des valeurs communes de l'Etat de droit. On voit un parallélisme dans les propos de Stoltenberg lorsqu'il, dans la section 5.5, exemple 4, dit que : « Nous sommes toujours sous le choc de ce qui est arrivé, mais nous n'abandonnons jamais nos valeurs. Notre réponse est plus de démocratie, plus de transparence et plus d'humanité. » Tous les deux font référence à l'Etat de droit, et les valeurs qui en suivent. J. Stoltenberg énumère même ces valeurs pour qu'il n'y ait pas de doute possible chez l'auditoire. N. Sarkozy le dit directement à la fin de l'extrait : « Ce devoir, c'est l'unité nationale. » Le devoir des Français est de rester fidèles aux principes de l'Etat de droit basé sur les valeurs de la Révolution.

Finalement, il y a l'énonciation allocutive. Quand Sarkozy commence son discours par la modalité d'interpellation, « Mesdames et Messieurs [...] », ou lorsque J. Stoltenberg dit : « Chers vous tous [...] », ils révèlent par là l'implication de l'interlocuteur, voulue par l'interlocuteur ou non, la place que leur signale les deux hommes et également la relation entre les deux. Ils se créent une image à travers l'implication de l'autre, l'interpellation par la modalité d'adresse (Charaudeau, 2012 : 136), qui en même temps qu'il identifie le public donne de la légitimité à l'orateur, qui ici est le Chef d'Etat, le Président/le Premier ministre lui-même.

Pour récapituler, il y a de nombreuses différences entre les procédés rhétoriques de l'ex-Président français et le Premier ministre norvégien, et les deux orateurs ont des styles

oratoires bien distincts. Cependant, il existe également des similitudes dans leur manière de s'adresser à leur public ou dans leur manière de faire référence à un coupable d'un crime. Les résultats sont basés sur un corpus limité concernant une situation spécifique dans chaque pays, et de ce fait ils sont le résultat d'une étude de cas. Il n'y pas d'ambition de généralisation dans ce mémoire.

6 CONCLUSION

Trouver la problématique de la présente étude était la chose la plus simple, y répondre de manière satisfaisante était moins facile. Je pense cependant que le fait de trouver un sujet pour lequel on ressent une véritable motivation est un atout positif. Cela a été le cas en ce qui concerne mon mémoire de master. Je ne sais pas précisément d'où l'idée m'est venue, mais dès que j'y ai pensé, je savais que c'était sur les discours tenus par Nicolas Sarkozy et Jens Stoltenberg à la suite des incidents de Toulouse et Regjeringskvartalet/Utøya que j'allais me pencher dans ce mémoire.

Comme l'indique le titre du mémoire, la problématique traite le contenu et le contexte situationnel des discours prononcés par Nicolas Sarkozy, ex Président français, et Jens Stoltenberg, Premier ministre norvégien, pendant la semaine qui a suivi les tueries de Toulouse et les attentats de Regjeringskvartalet/Utøya, respectivement. Plus spécifiquement, j'ai étudié leurs techniques rhétoriques concernant la manière de se prononcer sur le responsable des crimes commis, et également la façon de s'adresser au public dans une telle situation. Après avoir analysé les discours des deux orateurs séparément, j'ai effectué une approche comparative.

Avant de commencer l'analyse, il était nécessaire de faire une sélection des discours qui allaient faire partie de l'échantillonnage. J'ai décidé de favoriser les discours prononcés lors de la toute première semaine qui a suivi les événements en question, ce qui a abouti à sept discours de chacun des orateurs. Les allocutions de J. Stoltenberg étaient toutes publiées sur le site internet officiel du gouvernement, le regjeringen.no, et de ce fait facilement accessibles. Pour les déclarations de N. Sarkozy, c'était plus compliqué puisqu'elles avaient été retirées du site l'elysée.fr. Finalement, le secrétariat du service des Archives et de l'information documentaire m'a envoyé un courriel contenant deux discours prononcés par N. Sarkozy à la suite des tueries de Toulouse. Pour ses autres discours, je me suis donc contentée de ma transcription des vidéos publiées sur YouTube.com. Il a en effet régulièrement mis en ligne ses discours.

Le support théorique sur lequel je me suis appuyée s'est composé de trois publications linguistiques récentes. Il s'agit du livre *Nicolas Sarkozy : mesure et démesure du discours*

2007-2012 (2012) écrit par Damon Mayaffre, *L'argumentation dans le discours* (2012) de Ruth Amossy, et finalement *Le discours politiques. Les masques du pouvoir* (2005) édité par Patrick Charaudeau. Les approches théoriques sur les hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques, l'interrogation rhétorique, le démonstratif *ça*, la *doxa* ainsi que le *on* employé comme une menace indéfinie m'a été utile. Au regard de la communication, c'est sur le compassionnel, l'interdit et le charisme que j'ai concentré dans mon analyse. L'ethos et le pathos sont d'autres points sur lesquels je suis revenue dans l'analyse.

En ce qui concerne les résultats de mon analyse, ils dévoilent qu'il s'agit de deux orateurs qui ont des styles rhétoriques bien distincts, mais qui en même temps partagent certains procédés oratoires. Pour ce qui est des différences, Nicolas Sarkozy revendique une liberté de ton qui peut être poignant et cru, alors que Jens Stoltenberg risque d'être caractérisé de fade et ennuyeux par son auditoire eu égard à son langage modéré et politiquement correct avec des mots convenus. J. Stoltenberg ne fait pas interférer sa vie privée dans sa vie politique, alors que N. Sarkozy semble jouer plus sur la virilité du moi et sur ses opinions personnelles. Le *nous* domine le discours de J. Stoltenberg, le *je* est très présent dans la communication de N. Sarkozy. Les exemples ci-dessous l'illustrent :

« Je ne laisserai pas porter atteinte à l'honneur de ceux qui ont mis un tueur hors d'état de nuire. Je ne laisserai pas porter atteinte à l'honneur de la France.

Je soutiens et j'assume la totalité des décisions qui ont été prises au cours de cette affaire, tant par l'autorité judiciaire que par les services des ministères de l'Intérieur et de la Défense [...] Je laisse les polémiques à leurs auteurs et ces mêmes auteurs à leurs contradictions. Pour l'heure, il faut agir » (Sarkozy lors de la campagne électorale le 22 mars 2012).

« Nous sommes la Norvège. Nos valeurs de base sont la démocratie, l'humanité et la transparence. A partir de ce fondement nous allons faire respecter les différences. L'égalité de l'homme. L'égalité des chances. Et l'autrui. Nous allons tolérer les débats. Leur souhaiter la bienvenue. Même ceux qui nous mettent mal à l'aise » (Stoltenberg dans la Mosquée de Central Jamaat, le 29 juillet 2011).

Là où N. Sarkozy semble chercher la complicité à travers un langage relâché, J. Stoltenberg paraît s'exprimer par des tournures plus rigides. Le langage direct de N. Sarkozy l'éloigne de celui de J. Stoltenberg. L'ex Président français revendique une rupture avec la pensée unique des élites du pays (Mayaffre 2012 : 205), et cela se voit surtout dans l'exagération des termes

employés et son style hyperbolique. Si N. Sarkozy peut sembler emporté par ses sentiments, J. Stoltenberg semble plus se contrôler émotionnellement et se prêter volontiers au verbe convenu. Ses discours sont moins émotionnels, ils paraissent basés sur le rationnel – peut-être même trop rationnel parfois. Ce type de discours court souvent le risque d'être caractérisé de trop éloigné du public, trop politiquement correct, et n'arrive pas à éveiller de l'enthousiasme chez son auditoire. Il est possible que l'emploi systématique du pronom collectif *nous* réduise un peu cet effet d'éloignement que pourrait induire un langage trop conformiste.

Le choix lexical de Nicolas Sarkozy se distingue nettement de celui de Jens Stoltenberg. Ce n'est pas surprenant étant donné leur style rhétorique distinct, l'un hyperbolique, l'autre politiquement correct sans intensificateurs choquants. Chez N. Sarkozy, on peut trouver toute une chaîne textuelle paradigmatique qui répète, souligne et renforce son message, alors que les phrases de J. Stoltenberg sont plus courtes, plus concises et moins imaginées stylistiquement parlant. C'est en désignant le tueur que la différence rhétorique est la plus frappante ; N. Sarkozy le décrit fréquemment par des termes radicaux tels que *monstre* ou *fanatique*, alors que J. Stoltenberg mentionne à peine le tueur. Lorsqu'il le fait, c'est souvent par un pronom.

Cependant, il y a des similitudes dans les procédés oratoires du Président français et du Premier ministre norvégien. L'anaphore rhétorique en fait une. La répétition des mots d'ouverture d'une phrase crée un effet suggestif, et elle donne de l'emphase et du rythme au discours. L'intensité donnée par la répétition facilite la mémorisation des propos de la part du public, ce qui est recherché par le locuteur. Il y a de nombreux exemples dans les discours N. Sarkozy, mais j'en ai aussi trouvé un chez J. Stoltenberg. C'est une technique qui a du poids, elle martèle le message et facilite ainsi le souvenir des propos émis par l'orateur.

En ce qui concerne la construction de l'ethos, il existe des parallèles entre Nicolas Sarkozy et Jens Stoltenberg. Un ethos favorable facilite la bonne réception du discours auprès du public. Lorsque l'auditoire écoute un discours avec bienveillance, il est plus susceptible de prêter crédit à l'orateur. Le compassionnel fait de N. Sarkozy et de J. Stoltenberg un Chef d'état de proximité, un leader qui compatit et souffre avec son peuple. Mais en même temps, c'est un leader qui est volontaire, qui dirige et qui rassure. C'est l'élu dans une démocratie qui apporte les solutions, celui en qui on peut avoir confiance quand c'est le chaos immédiat des crises. Il y a également l'interdit (Mayaffre 2012 : 304), qui peut être détecté aussi bien dans les

discours de N. Sarkozy que dans ceux de J. Stoltenberg. Par « l'interdit », il est question d'une image de vieux père sévère de la nation, celui qui possède l'autorité de rectifier ce qui ne marche pas dans la société et qui a l'autorité d'instruire et de réprimander. La formule de négation renforce cette image, et crée parallèlement un rapport hiérarchique entre l'orateur et son auditoire. Le procédé est plus fréquent chez N. Sarkozy que chez J. Stoltenberg.

Finalement, en ce qui concerne les résultats de l'analyse effectuée, il faut dire quelques mots sur l'énonciation d'allocution. Lorsque N. Sarkozy ou J. Stoltenberg commencent leur discours par la modalité d'adresse (Charaudeau 2005 : 136), ils impliquent et identifient leur public. Ils se positionnent en tant que locuteur par rapport à leur auditoire et signalent la relation entre les deux.

L'analyse objective est un but ultime, mais est-elle accessible à cent pour cent ? Selon Raymond Robert Tremblay et Yvan Perrier (2006), la rigueur scientifique est un idéal qui est très difficile à atteindre. Les êtres humains ne sont pas transparents : on ne peut pas étudier leurs pensées intimes, par exemple. Les chercheurs eux-mêmes sont humains et ont des intérêts et des partis pris liés à leur objet d'étude ; il leur est difficile de garder la neutralité et l'objectivité nécessaires en bien des circonstances. Je ne peux contester le fait qu'en tant que citoyenne norvégienne, les attentats de Regjeringskvartalet/Utøya m'ont marquée. J'ai beaucoup plus d'informations sur les événements et les réactions des Norvégiens que je n'en ai sur les faits des tueries de Toulouse et les réactions des Français. J'ai des connaissances sur l'impact des discours de J. Stoltenberg. En ce qui concerne les incidents de Toulouse, je sais seulement ce qui en a été écrit dans les journaux, et prononcé dans les discours de N. Sarkozy.

Il est primordial de garder « un regard de chercheur » quand on traite le sujet afin de rester le plus objectif possible. Je ne peux que faire de mon mieux en prenant soin de garder en mémoire les questions de validité de l'analyse déjà mentionnées dans le chapitre quatre concernant la démarche méthodologique. Pour ce qui est de la fiabilité, je présente les situations en questions, les contextes et les discours, et je formule certaines problématiques auxquelles je souhaite trouver des réponses à travers une analyse discursive. Je reconnais être émotionnellement plus proche des attentats d'Oslo que ceux de Toulouse. Le fait de se soucier pour ce qui est susceptible de brouiller l'objectivité, peut augmenter la vigilance quant à la fiabilité de l'étude.

Il est également capital de ne pas seulement présenter les citations dans les discours en question qui supportent l'argumentation et les phénomènes rhétoriques que l'on recherche, et d'ignorer ce qui pourrait contredire cette argumentation. Il faut être honnête par rapport aux trouvailles réelles du travail de recherche, et ne rien dissimuler. Je crains toujours de trop chercher ce qui est favorable, et renforce les résultats de l'étude et de ne pas assez présenter les contre-indications. Il faut également vérifier que le langage du chercheur et celui employé dans la théorie sur laquelle le chercheur se base coïncident. Finalement, la référence aux sources est essentielle. Il faut garder un jugement critique dans la sélection de sources choisies dans le travail, et les citer fidèlement dans la bibliographie pour qu'elles puissent être vérifiées.

Je crois que le plus important, c'est d'être conscient des failles possibles et de s'efforcer de toujours rester vigilant par rapport aux questions de validité de l'analyse.

Toute étude connaît des forces et des faiblesses. Pour la présente étude, je pense que le fait de travailler des textes en deux langues différentes, et en faire des traductions pour l'intérêt des exemples en est une faiblesse. Le risque de malentendus de la langue étrangère, ou lors de la traduction vers une autre langue, doit être pris en considération. C'est évidemment une faiblesse que d'être touché émotionnellement par l'un des deux événements étudiés plus que par l'autre, la vigilance par rapport aux questions de validité et d'objectivité est capitale. Par contre, je pense que ma motivation pour la question de recherche est une force dans cette étude. Le fait d'avoir une réelle motivation et ne pas avoir d'attentes bien précises ou préconçues quant aux résultats n'est probablement pas un mauvais commencement pour une recherche.

Pour des études ultérieures, il y a beaucoup de questions intéressantes. Le mémoire a montré que J. Stoltenberg est un orateur d'un verbe consensuel habituel, alors que N. Sarkozy revendique un langage qui rompt avec ce qui est considéré comme politiquement correct, il a un discours plus populiste. Il veut employer des mots simples, mais risque de manquer de nuances et de simplifier ce qui est compliqué. Sa rhétorique grandiloquente, a-t-il plus en commun avec la rhétorique employé par la droite conservatrice norvégien qu'avec le discours du socio-démocrate J. Stoltenberg ? Etant donné que N. Sarkozy dit vouloir rompre avec la pensée unique en France, c'est peut-être plus une question de personnalité qu'une question de courants politiques ?

J. Stoltenberg est certes une victime dans les attentats de Regjeringskvartalet/Utøya, mais en même temps Chef d'état. Il ne parle pratiquement pas du tueur dans ses discours. Trop peu ? Est-ce que c'est parce que tout le monde y pense, et que le média en fait d'innombrables articles ? Ou bien à cause de l'état de droit ; il ne veut pas se mêler de ce qui appartient aux tribunaux ? Ou encore, parce que toute la focalisation doit se faire sur les victimes, et de cette manière occulter l'attention désirée par le tueur ?

Les possibilités d'études ultérieures sont bien présentes.

7 BIBLIOGRAPHIE

Livres et articles

Amossy, Ruth éd. (1999). *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*.
Géneve : Delachaux et Niestlé.

Amossy, Ruth (2012). *L'argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.

Aristote (1991). *Rhétorique*, trad. Ruelle, introd. M. Meyer, commentaires de B.
Timmermans. Paris : Livres de Poche.

Barthes, Roland (1970). *S/Z*. Paris : Le Seuil, « Points ».

Barthes, Roland (1994). « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Recherches rhétoriques*.
Paris : Points, 1^{re} éd, *Communications*, n° 16, 1970.

Benveniste, Emile (1966). *Problèmes de linguistique générale*, t.1. Paris : Gallimard.

Bourdieu, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*.
Paris : Fayard.

Cicéron (1966). *De l'orateur*, texte établi et traduit par E. Coiraud. Paris : Les Belles Lettres.

Charaudeau, Patrick (2005). *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.

Charaudeau, Patrick et Dominique Maingueneau (sous la direction de) (2002). *Dictionnaire
d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

Copi, Irving M., Keith Burgess-Jackson (1992). *Informal Logic*. NJ : Prentice Hall.

Copi, Irving M., Keith Burgess-Jackson (1996). *Informal Logic : 3rd Edition*. NJ : Prentice
Hall.

Ducrot, Oswald (1972). *Dire et ne pas dire. Principe de sémantique linguistique*. Paris : Hermann.

Fløttum, Kjersti, Kerstin Jonasson et Coco Norén (2007). *ON, pronom à facettes*. Bruxelles : Editions Duculot.

Gassama, Makhily (sous la direction de) (2008). *L'Afrique répond à Sarkozy – contre le discours de Dakar*. Paris : Editions Philippe Rey.

Gauthier, Gilles (1995). « L'argument périphérique dans la communication politique : le cas de l'argument *ad hominem* », *Hermès*, n° 16, *Argumentation et rhétorique*, p. 149-152.

Goffman, Erving (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris : Minit.

Grice, H.P (1979). « Logique et conversations », *Communications*, n° 30, p.31-56.

Groupe de Saint-Cloud (1995). *Présidentielles. Regards sur les discours télévisés*. Paris : Nathan.

Grønmo, Sigmund (2004): *Samfunnsvitenskapelige metoder*. Bergen: Fagbokforlaget Vigmostad & Bjørke AS.

Jenssen, Anders Todal & Kaja Hovde Bye: *Da sorg og sinne ble åpenhet og toleranse. Politisk talekunst etter 22. juli 2011*, *Tidsskrift for samfunnsforskning* 02/2013.

Koren, Roselyne (1996). *Les Enjeux éthiques de l'écriture de presse ou la mise en mots du terrorisme*. Paris: L'Harmattan.

Maingueneau, Dominique (1993). *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Enociation, écrivain, société*. Paris: Dunod.

Mayaffre, Damon (2012). *Nicolas Sarkozy, mesure et démesure du discours 2007/2012*. Paris : SciencesPo Les Presses.

Molinié, Georges (1992). *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Le Livre de Poche.

Nølke, Henning, Kjersti Fløttum, Coco Norén (2004). *Scapoline. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris : Kimé.

Perelman, Chaim et Olbrechts Tyteca Olga (1970). 1^{re} éd. 1958, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Editions de l'université de Bruxelles.

Perelman, Georges (1977). *L'empire rhétorique*. Paris : Vrin.

Plantin, Christian (1997). « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques*, n° 96, p.81-100.

Quintilien (1978). *De l'institution oratoire*. Tome 5, Livres VIII-IX ; éd. et tr. Jean Cousin. Paris : Les Belles Lettres.

Sarfati, Georges-Elia (1997). *Eléments d'analyse du discours*. Paris : Nathan, « 128 ».

Tindale, Christopher W. (2004). *Rhetorical Argumentation. Principles of Theory and Practice*. London : Sage.

Tremblay, Raymond Robert et Yvan Perrier (2006). *Savoir plus : outils et méthodes de travail intellectuel*, 2^e éd. Paris : Les Editions de la Chenelière inc.

Walton, Douglas (1992). *The Place of Emotion in argument*. The Pennsylvania State University Press.

Sites internet et notes

Attentats de Regjeringskvartalet/Utøya, téléchargé le 01.03.13 :

<http://www.levif.be/info/actualite/international/attentats-d-oslo-chronologie-d-un-drame/article-1195069382032.htm>

Biographie Sarkozy, téléchargé le 15 mars 2013 :

<http://www.elections-presidentielles-2017.fr/candidats-2012/nicolas-sarkozy/>

La Libération, critique des propos de Sarkozy lors d'une visite au Collège François Couperin, téléchargé le 30.06.13: <http://www.liberation.fr/societe/06015034-les-propos-angoissants-de-sarkozy>

Le système politique en France, téléchargé le 09.03.13 :
<http://www.assemblee-nationale.fr/connaissance/institutions.asp>

Les discours de N. Sarkozy :

Conférence de presse à Toulouse, 19 mars 2012, téléchargé le 15.02.13 :
https://www.youtube.com/watch?v=p24_aaG_tF0

Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 19 mars 2012, téléchargé le 15.02.13 :
<https://www.youtube.com/watch?NR=1&v=1dcyuxI9AQI&feature=endscreen>

Une minute de silence en hommage aux victimes tuées à Toulouse, 20 mars au Collège François Couperin à Paris, téléchargé le 15.02.13 :
<https://www.youtube.com/watch?v=FsVXVCubNzw>

Allocution de M. le Président de la République, Cérémonie d'hommage, 21 mars, téléchargé le 15.02.13 :
<https://www.youtube.com/watch?v=HidpxWjv5sI>

Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 21 mars 2012, téléchargé le 15.02.13 :
https://www.youtube.com/watch?v=_JMbacSXPOM

La première partie du discours de N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, 22 mars 2012, téléchargé le 15.02.13 :
<https://www.youtube.com/watch?v=B5AsKUvh9-U>

Discours de M. le Président de la République, Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police à Toulouse, 27 mars 2012, téléchargé le 31.08.13 :
<https://www.youtube.com/watch?v=AO54181dMHU>

Les discours de J. Stoltenberg :

Sjokkerende og feigt (« Des actes choquantes et lâches »), 22.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/sjokkerende-og-feigt.html?id=673127

En nasjonal tragedie (« Une tragédie nationale »), 23.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/en-nasjonal-tragedie.html?id=673128

Tale ved Statsminister Jens Stoltenberg i Oslo Domkirke (Le discours du Premier ministre Jens Stoltenberg au cathédrale d'Oslo), 24.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/tale-ved-statsminister-jens-stoltenberg-.html?id=651789

Statsminister Jens Stoltenbergs tale på Rådhusplassen i Oslo (Le discours du Premier ministre Jens Stoltenberg à la Place de la Mairie à Oslo), 25.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/statsminister-jens-stoltenbergs-tale-pa-.html?id=651840

Statsministerens tale til minnemarkering i Oslo (Le discours du Premier ministre au cérémonie d'hommage à Oslo), 29.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/statsministerens-tale-til-minnemarkering.html?id=651931

Jens Stoltenbergs tale i Central Jamaat-moskeen (Le discours de Jens Stoltenberg à la mosquée de Central Jamaat), 29.7.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/jens-stoltenbergs-tale-i-central-jamaat-.html?id=651933

Statsministerens minneord i Stortinget (Le discours du Premier ministre au Parlement), 1.8.2011, téléchargé le 15.02.13 :

http://www.regjeringen.no/nb/dep/smk/aktuelt/taler_og_artikler/statsministeren/statsminister_jens_stoltenberg/2011/tale1.html?id=651974

Norvège, le site officiel pour la France, téléchargé le 16.07.13:

http://www.norvege.no/About_Norway/policy/political/storting/

Note n° 3 : le Monde à propos du DNA de N. Sarkozy, téléchargé le 31.08.13 :

http://www.lemonde.fr/politique/article/2009/03/06/nanterre-dement-les-rumeurs-d-echec-de-nicolas-sarkozy-au-dea_1164015_823448.html

Note n° 4 : Elections Présidentielles, 14 novembre 2009, téléchargé le 15.03.13:

<http://www.elections-presidentielles-2017.fr/candidats-2012/nicolas-sarkozy/>

Note n° 5 : téléchargé le 16.07.13: [http://www.tns-](http://www.tns-sofres.com/popularites/cote/redirect.php?nom2=Nicolas+Sarkozy&perso=sarkozy&id_doumic=5270&fonction=Pr%E9sident+de+la+R%E9publique&start=1&end=169&forme=graph&submit=Afficher+ma+s%E9lection)

[sofres.com/popularites/cote/redirect.php?nom2=Nicolas+Sarkozy&perso=sarkozy&id_doumic=5270&fonction=Pr%E9sident+de+la+R%E9publique&start=1&end=169&forme=graph&submit=Afficher+ma+s%E9lection](http://www.tns-sofres.com/popularites/cote/redirect.php?nom2=Nicolas+Sarkozy&perso=sarkozy&id_doumic=5270&fonction=Pr%E9sident+de+la+R%E9publique&start=1&end=169&forme=graph&submit=Afficher+ma+s%E9lection)

Note n° 6 : téléchargé le 16.07.13: *France-Soir*, 6 juin 2008, no 19816, page 2, Christophe Guillemin, [Le Conseil constitutionnel valide la loi antiterroriste de Sarkozy](#), Sarkozy et Perben vérifient la sûreté de Roissy.

Note n° 7 : Elections Présidentielles, 14 novembre 2009, téléchargé le 15.03.13:

<http://www.elections-presidentielles-2017.fr/candidats-2012/nicolas-sarkozy/>

Notes n° 8 - 11 : téléchargé le 16.07.13 :

<http://elections-en-europe.net/biographies/jens-stoltenberg/>

Note n° 12 : Le Monde le 23.03.2012, téléchargé le 04.08.2012:

http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/03/23/tuerie-de-toulouse-retour-sur-les-evenements_1674320_3224.html

Note n° 13-14 : téléchargé le 01.03.13 :

<http://www.levif.be/info/actualite/international/attentats-d-oslo-chronologie-d-un-drame/article-1195069382032.htm>

Note n° 15 : Propos par R. Barres cité in Groupe Saint-Claude (1995).

Note n° 16 : Propos par J. Chirac cité in Groupe Saint-Claude (1995).

Note n° 17 : Propos par F. Mitterand cité in Groupe Saint-Claude (1995).

Note n° 18 : Propos de R.Barre cité in Groupe Saint-Claude (1995).

Note n° 19 : Propos de F. Mitterand cité in Groupe Saint-Claude (1995).

Note n° 20 : Propos de F.Mitterand cités par Trognong et Larue (1994).

Note n° 21 : Déclaration télévisée de G.Pompidou, à l'occasion du référendum pour l'Europe, le 12 avril 1992.

Note n° 22 : Déclaration télévisée de G.Pompidou, à l'occasion du référendum pour l'Europe, le 12 avril 1992.

Note n° 23 : Store Norske Leksikon, téléchargé le 01.03.13 :
http://snl.no/Norges_politiske_system

Tueries de Toulouse, téléchargé le 01.03.13 :
http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/03/23/tuerie-de-toulouse-retour-sur-les-evenements_1674320_3224.html

8 ANNEXES

8.1 LES DISCOURS DE N. SARKOZY

Conférence de presse à Toulouse, 19 mars 2012

Mesdames et Messieurs, aujourd'hui est une journée de tragédie nationale parce qu'on a assassiné de sang froid des enfants, parce qu'un tueur est entré dans une école, dans une école de confession juive. Cette tragédie bouleverse toute la société nationale. J'ai demandé au Ministre de l'Education Nationale qui demain sera organisé une minute de silence dans toutes les écoles à la mémoire de ces enfants martyrisés. Le Ministre de l'Intérieur restera le temps qu'il faudra à Toulouse où des renforts vont arriver dans la journée en accord avec les autorités, notamment le maire.

Donc, nous ne savons pas qui est ce tueur, les liens exact avec le drame qui a touché la communauté militaire avec des jeunes soldats, dont un Antillais, deux soldats de confession musulman, Montauban à Toulouse, déjà frappé.

Nous sommes interpellés par la similitude du mode opératoire dans le drame d'aujourd'hui et dans ce de la semaine dernière. Même s'il faut attendre d'avoir des éléments plus précis de la scientifique pour confirmer cette hypothèse. En tout état de cause, la prudence est la règle.

Les écoles de confession juive, les écoles de confession musulmane, dans la région de Toulouse et dans la région feront l'objet d'une surveillance très attentive, les lieux de culte feront l'objet d'une surveillance très attentive et les militaires ont reçu des consignes de procédures.

Mesdames et Messieurs, c'est un drame, c'est une tragédie. Tout doit être mis en œuvre pour que le tueur soit arrêté et à rendre compte de ses crimes, pour qu'il n'y ait pas d'autres victimes, mais au même temps nos écoles doivent continuer à fonctionner. Nous compatriotes qui veulent pratiquer à la synagogue, dans les mosquées, dans les églises doivent pouvoir continuer à le faire.

Nous ne devons céder à la terreur. Et bien sûr, nos pensées vont à ces familles brisées, à cette mère qui en ce moment même a perdu deux de ses enfants et son mari, la même journée, à ce directeur d'école qui a vu mourir sa petite fille sous ses yeux. La barbarie, la sauvagerie, la cruauté ne peuvent pas gagner. La haine ne peut pas gagner. La République est beaucoup plus forte que tout cela. Beaucoup plus forte.

Donc, j'appelle chacun entre vous, bien sûr au recueillement à la douleur, à la solidarité avec les victimes, au calme, et à la confiance dans les institutions de la République pour retrouver celui qui a fait ça. On va le retrouver.

Beaucoup de prudence et beaucoup de solidarité. Je vous remercie les élus, le maire, le Président de la région, le Président du département, je vais aussi dire au président du consistoire et au Président de CRIF, ce soit à Monsieur Joël Méguier et Monsieur Richard Pasquier, que je remercie de m'avoir accompagné et à toutes les autorités des communautés juives. Toute la communauté nationale est bouleversée et est à votre côté. Croyez-le. Soyez-en certain.

Et demain dans toutes les écoles de France on aura une minute de silence à la mémoire des enfants de cette école. Ce sont nos enfants, ce ne sont pas simplement vos enfants. Ce sont les nôtres. Et sur le territoire de la République on n'assassine pas les enfants comme ça sans avoir à en rendre compte. Et celui qui a fait ça sache que tout sera mis en œuvre pour le retrouver. Et pour qu'il ait à rendre des comptes.

Je vous remercie, je vous dis combien j'aurais préféré venir ici, le maire, en Toulouse, dans d'autres circonstances. Ce sont des images qu'on avait vues dans d'autres pays et qu'on n'avait jamais vues dans le nôtre. Mais on n'a pas d'autre choix que d'affronter. Affronter, résister.

Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 19 mars

Mesdames et Messieurs, nous sommes face à des événements d'un extrême gravité qui ont bouleversé la France et les français. A la minute où je parle, avoir fait le point avec les autorités judiciaires et les autorités de police, nous savons que c'est la même personne, la même arme qui a tué des militaires, des enfants et un enseignant.

Cet acte est odieux, ne peut pas rester impuni. Tous les moyens, absolument tous les moyens disponibles sont engagés pour mettre hors d'état de nuire ce criminel.

Dors et déjà, 120 enquêteurs se trouvent à Toulouse. Avec le Premier Ministre, j'ai demandé au Ministre de l'Intérieur et au Ministre de la Défense de se rendre à Toulouse. Le Ministre de l'Intérieur...

Une minute de silence en hommage aux victimes tuées à Toulouse, 20 mars au Collège François Couperin à Paris.

Je vous remercie tous de vous être associés à une minute de silence. Tous les enfants, tous les étudiants, tous les élèves, nous sommes tous concernés par ce qui s'est passé. Ça s'est passé à

Toulouse, dans une école confessionnelle, avec des enfants de familles juives, mais ça aurait pu se passer ici. Il aurait pu y avoir le même assassin, ces enfants sont exactement comme vous. La victime n'y est pour rien. Et c'est très important de penser à ces enfants, à leurs familles. Et c'est très important de réfléchir au monde tel qu'il est. Tous ensemble, dans l'école de la République. Voilà.

Ces enfants avaient trois ans, six ans et huit ans, et l'assassin s'est acharné sur une petite fille, il faut réfléchir à ça. Et c'est un sujet grave, et tellement grave que c'est toute la République qui doit être concernée...vos professeurs, vos familles, vous-mêmes. Et vous-mêmes. Nous allons tout mettre en œuvre pour l'arrêter, et c'est ce qu'il se passe dans tous les collèges et toutes les lycées de France en ce moment, c'est important. Merci, Madame.

Déclaration de N. Sarkozy à la presse, 21 mars

Mesdames et Messieurs, l'auteur présumé des attentats de Montauban et de Toulouse a été identifié. Il est actuellement encerclé par les forces de police, d'autres arrestations en relation avec cette affaire ont eu lieu dans la nuit. Le Ministre de l'Intérieur et les hommes du RAID mettent tout en œuvre pour que le suspect soit arrêté, déféré devant la justice, et puis ainsi s'y rendre des comptes des crimes dont il est soupçonné.

Je tiens au nom de la Nation à féliciter les services de police pour la rapidité de l'enquête et à rendre hommage à la mobilisation exceptionnelle des forces de l'ordre. J'ai en ce moment-même une pensée profondément émue pour les victimes de cette barbarie et je pense également aux fonctionnaires de police qui ont été blessés cette nuit dans l'exercice de leur fonction.

Je présiderai cette après-midi à Montauban à la cérémonie de marche nationale qui doit être rendue à nos soldats assassinés. Auparavant, je me rendrai à Toulouse au chevet des victimes et des policiers blessés.

Je viens de réunir l'ensemble des représentants de la communauté juive et des représentants du culte musulman auxquels j'avais promis de transmettre toutes les informations dont je disposerais. J'ai tenu à les réunir ensemble pour montrer que le terrorisme ne parviendra pas à fracturer notre communauté nationale. Je leur ai dit, et je dis à la communauté nationale, à la nation entière : Nous devons être rassemblés, nous ne devons pas céder ni à l'amalgame, ni à la vengeance.

Face à un tel événement, la France ne peut être grande que dans l'unité nationale. Nous le devons aux victimes froidement assassinées. Nous le devons à notre pays. Je vous remercie.

ALLOCUTION DE M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Cérémonie d'hommage rendu

au Maréchal des logis-chef Imad IBN ZIATEN,

au Caporal Abel CHENNOUF,

et au Sapeur Parachutiste de 1ère classe Mohamed LEGOUAD

Montauban (Tarn-et-Garonne) – Mercredi 21 mars 2012

Monsieur le Premier ministre,

Messieurs les Ministres,

Mesdames et Messieurs les parlementaires,

Messieurs les officiers généraux,

Messieurs les officiers, sous-officiers et soldats,

La mission de nos soldats, c'est de défendre la France, ses habitants, son sol, son indépendance.

La mission de nos soldats, c'est de défendre la République, ses droits, ses valeurs, sa liberté.

La mission de nos soldats, c'est de défendre le droit des gens partout dans le monde lorsque la France en reçoit le mandat international.

La mission de nos soldats, c'est de nous protéger et de faire le bien partout où leur mission est de le faire.

Un soldat français sait qu'il peut mourir pour la France.

Un soldat français sait qu'il peut mourir pour que vivent les valeurs de la France.

Un soldat français connaît le sens du mot « sacrifice », car il connaît le sens du mot « devoir ».

Un soldat français connaît la mort et sait la regarder en face.

Le 11 mars 2012, à 16h30, un homme est abattu froidement sur un parking. C'était un soldat.

Le 15 mars 2012, le tueur, nous savons maintenant que c'est le même, a pris pour cible trois de nos soldats en uniforme. C'était à quelques pas d'ici.

La mort que nos hommes ont rencontrée n'était pas celle à laquelle ils étaient préparés. Ce n'était pas la mort des champs de bataille, mais une exécution terroriste.

Le premier a été tué sur le coup.

Le second qui n'était que blessé a tenté de se mettre à l'abri. Le tueur est descendu de son scooter pour l'achever. A l'heure où je vous parle, le troisième se bat toujours, contre la mort.

Nous savons aujourd'hui que c'étaient bien des soldats que l'assassin voulait tuer.

Ils ont été abattus parce qu'ils étaient des soldats français, ils ont été abattus car ils étaient l'armée française.

C'est bien l'armée française que le tueur a visée et c'est la République française qui a été touchée.

La cible, c'était l'armée de la République, cette armée dont les soldats, quelle que soit leur origine, la couleur de leur peau ou la confession, portent le même uniforme, servent le même drapeau et sont prêts à mourir pour un même pays, la France.

C'est ici, au cœur de cette armée, de notre armée, que se forge cet alliage républicain qui ne cède jamais quelle que soit la violence des coups qui lui sont portés. C'est la force de cet alliage que le tueur a voulu éprouver.

A cette armée, je veux ici rendre hommage.

La Brigade Parachutiste vient d'être touchée à travers le 17ème régiment de Génie Parachutiste et le 1er régiment du Train Parachutiste qui ont déjà payé un lourd tribut en perdant au combat ces dernières années plus de quarante soldats.

La Nation française leur doit beaucoup.

Aujourd'hui, ces régiments ont non seulement droit au respect de la Nation, mais ils ont le droit à sa justice.

A ces hommes qui sont tombés sous le feu d'un tueur, je veux rendre ici l'hommage qu'ils méritent.

Je suis venu m'incliner devant le cercueil de ces soldats assassinés.

Je suis venu dire à leurs familles, à leurs proches, à leurs frères d'armes, le soutien et l'hommage de la Nation.

Soldats ! Aujourd'hui, c'est toute la Nation française qui est à vos côtés.

Maréchal des Logis-chef Imad IBN ZIATEN,

Entré à l'École de Saint-Maixent en 2004, vous étiez un parachutiste accompli du 1er régiment du Train Parachutiste. En moins de 8 ans de carrière, et alors que vous n'aviez que 30 ans, vos états de service vous honorent. Au Gabon, à La Réunion, en Centrafrique, au Tchad, en Côte d'Ivoire vous n'avez jamais cessé de servir magnifiquement votre drapeau. Vous alliez avoir 31 ans.

Soldats ! Honneur soit rendu à votre camarade.

Caporal Abel CHENNOUF,

Engagé en 2007 à 19 ans au 17ème Régiment de Génie Parachutiste de Montauban, vous étiez un élément brillant. A 25 ans, vous aussi aviez déjà servi à l'étranger, en Afghanistan dès 2008, au Sénégal en 2011.

Le caporal Abel CHENNOUF était âgé de 26 ans il allait être père. Un tueur sans scrupule a

décidé qu'il ne connaîtrait jamais son enfant à naître. La République et sa mère veilleront sur cet enfant.

Soldats ! Honneur soit rendu à votre camarade.

Sapeur Parachutiste de 1ère classe Mohamed LEGOUAD,

Engagé en 2010 à l'âge de 22 ans au 17ème Régiment de Génie Parachutiste de Montauban, vous recevez votre brevet de parachutiste le jour même de vos 23 ans. Vous étiez parti en Nouvelle-Calédonie pour 4 mois d'une mission réussie.

Vous alliez avoir 25 ans dans quelques semaines.

Soldats ! Honneur soit rendu à votre camarade.

Je n'oublie pas le Sapeur Parachutiste de 1ère classe Loïc LIBER qui est actuellement hospitalisé à Toulouse dans un état grave et qui mène un combat contre la mort.

Il s'est engagé en 2008 à l'âge de 24 ans. Il a servi brillamment en Guyane. Je souhaite, comme chacun ici, que les médecins qui l'accompagnent avec tant de dévouement parviennent à le sauver.

Soldats ! Dans ce combat votre camarade a besoin de vous. Il a besoin de votre force et de votre soutien.

Après avoir tué nos soldats, le tueur a poursuivi son chemin implacable et meurtrier. Lundi matin, il a porté l'horreur à son comble en assassinant sauvagement trois enfants - aucun n'avait plus de dix ans – et en assassinant un professeur qui s'apprêtait à entrer en classe dans l'école OZAR-HATORAH de Toulouse. C'était le lundi 19 mars. Des familles sont décimées à jamais.

Je veux dire ici solennellement que si des communautés ont été prises pour cibles, à Montauban comme à Toulouse, ce sont des enfants, des soldats, des Français qui ont été assassinés.

Ces soldats étaient nos soldats.

Ces enfants sont nos enfants.

La police, la gendarmerie, la justice, grâce à leur travail et à leur mobilisation, sont parvenues à identifier le tueur présumé, qui à l'heure où je vous parle est encerclé par les forces de l'ordre. Cet homme voulait mettre la République à genoux.

La République n'a pas cédé.

La République n'a pas reculé,

La République n'a pas faibli.

La République a fait son devoir et sa justice demain fera le sien. Ces crimes ne demeureront pas impunis. Je veux dire ici, devant nos troupes rassemblées, que nous avons un autre devoir

à l'égard de ces soldats, de ces hommes, de ces enfants si lâchement assassinés. Un devoir impérieux.

Ce devoir, c'est l'unité nationale.

Face à la froide sauvagerie d'un homme capable de descendre de son scooter pour venir achever ses victimes, qu'il s'agisse d'une petite fille ou d'un soldat, la France rassemblée a donné ces derniers jours une magnifique image de dignité.

Cet homme, ce tueur, n'est pas parvenu à fracturer notre communauté nationale.

La France a été plus forte que celui qui semait la mort et la douleur sur son passage, car, au milieu de cette tragédie, devant ces images qui nous révulsent, les Français ont pour eux leur dignité et leur conscience. Aujourd'hui, cette dignité et cette conscience sont collectives.

Je l'ai dit ce matin en m'adressant à la Nation. Nous devons rester rassemblés, nous ne devons en aucun cas céder à l'amalgame. Et en aucun cas céder à la vengeance. Face à de tels événements, la France ne peut être grande que dans l'unité. Nous le devons à la mémoire des hommes dont je viens de citer le nom. Nous le devons à trois enfants assassinés. Nous le devons à toutes les victimes. Nous le devons à notre pays.

Vive la République et vive la France.

La première partie du discours, N. Sarkozy à Strasbourg, campagne électorale, 22 mars

Mes chers amis, mes chers amis

Un assassin a voulu, selon ses propres mots, mettre la France à genoux en semant la haine et la terreur. Il a été hors état de nuire. Il reste des larmes, il reste la douleur, les familles, les victimes. Et ma pensée ce soir, comme la vôtre j'en suis sûr, va d'abord vers les victimes et leurs familles.

Ces événements tragiques ont endeuillé la France, mais ils nous rappellent ces événements.

Que nous sommes forts lorsque nous sommes unis autour de nos valeurs.

Je veux vous parler ce soir de ces valeurs. Ces valeurs qui sont le fondement de notre Nation, le fondement de notre République. Des millions de femmes et d'hommes dans le monde attendent que la France y soit fidèle. La France n'est elle-même que lorsqu'elle se bat pour un idéal. Un idéal de justice, de liberté, un idéal de paix. Si la France compte dans le monde, c'est parce que la France donne son nom et son visage aux plus beaux idéaux de l'humanité. La France aujourd'hui est meurtrie. Elle est meurtrie au plus profond d'elle-même par ces crimes odieux perpétrés contre des enfants et contre des soldats désarmés. Ce sont les valeurs de la France qui ont été niées. Ce sont les principes de la République qui ont été bafouillés.

Et je veux dire aujourd'hui que ces crimes ne sont pas les crimes d'un fou parce qu'un fou est irresponsable. Ces crimes sont ceux d'un monstre et d'un fanatique. Un monstre capable d'achever un homme blessé et une enfant qui pleure au milieu d'une cour d'école.

Chercher une explication au geste de ce fanatique, de ce monstre, laisser entrevoir la moindre compréhension à son égard ou pire, lui chercher la plus petite excuse serait une faute morale impardonnable.

Mettre en cause la société, montrer du doigt la France, la politique, les institutions, c'est indigne. Ce n'est pas de faire preuve d'un esprit de responsabilité dans un moment où la Nation a besoin d'unité. Non, la France n'est pas coupable. Non, il n'y a pas en France un climat qui puisse expliquer ces crimes car ces crimes sont inexplicables et inexcusables.

Non, la République n'est pas fautive. Non, la société n'est pas responsable. Et non, rien de ce qui se passe dans le monde et en France, aucune cause quelque soit sa nature, quelque soit sa légitimité, ne peut justifier, ne peut expliquer, ne peut excuser l'assassinat d'un enfant et d'un soldat désarmé.

Ce crime ne sert aucune cause. Aucune cause politique, aucune cause religieuse, aucune cause humaine, ce crime abîme toutes les causes. Ce crime doit être regardé pour ce qu'il est, un acte inacceptable pour la conscience, pour la civilisation et pour la société. Ce geste isolé, monstrueux, engage la responsabilité de celui qui l'a commis, mais ce geste ne doit nous faire réfléchir sur nous-mêmes. Ces tragédies nous procurent une fois de plus que le combat contre le fanatisme, l'extrémisme, le racisme, l'antisémitisme doit être un combat de tous les jours. La France n'est pas raciste, la France n'est pas antisémite, la haine de l'autre n'appartient ni à notre histoire ni à notre culture.

Nos valeurs sont celles de la République. C'est la République qui permet à chacun de trouver sa place dans la société, d'avoir sa chance, d'être libre. C'est la laïcité qui protège la liberté de conscience, la liberté religieuse. C'est l'égalité de l'homme et de la femme qui empêche le repliement communautaire. Nous ne trancherons jamais sur ces principes, sur ces droits et sur ces devoirs. Et nous ne trancherons pas sur le respect, le respect dû aux institutions de la République, aux autorités de l'Etat, le respect dû à la police, le respect dû à la justice et tous ceux qui dans la société incarnent la République. Le respect dû aux enseignants, aux éducateurs, aux médecins dans les hôpitaux qui subissent des violences inacceptables. Le respect dû aux élus, aux maires, le respect dû aux soldats qui portent l'uniforme de la République et qui la défendent. Le respect dû aux pompiers auxquels dans certains quartiers on ose jeter des pierres. Nous ferons respecter les institutions de la République !

Et à chaque fois, à chaque fois que nous acceptons le moindre relâchement dans la défense des valeurs et des institutions républicaines nous affaiblissons le trait d'union qui relie entre tous les citoyens de notre pays, quelque soit leurs origines, leurs croyances, leurs milieux, et nous ouvrons une brèche pour les semer de haine et de violence. Ceux qui seraient tentés de s'enfermer dans une hostilité radicale à la République, ceux qui voudraient l'abattre, ceux qui par leurs propos et leurs comportements encourageraient le fanatisme et feraient prévaloir des idées qui sont contraires à nos valeurs, ceux-là doivent bien comprendre que la République n'aura à leur égard aucune indulgence. Nous ne leur passerons rien !

Désormais, toute personne se rendant à l'étranger pour y suivre des travaux d'endoctrinement à des idéologies conduisant au terrorisme sera punie pénalement d'une peine de prison. Toute personne qui consultera de manière habituelle des sites internet qui font l'apologie du terrorisme ou qui a l'appel à la haine et la violence sera punie pénalement par des peines de prison. Et qu'on ne vient pas me dire que c'est impossible ! Ce qui est possible contre les pédophiles doit l'être contre les apprentis terroristes ou ceux qui les soutiennent y compris par les idées.

Et désormais la propagation et l'apologie d'idéologies extrémistes incitant terrorisme seront réprimées par un délit figurant dans le Code pénal avec les moyens qui sont ceux de la lutte anti-terroriste. Chacun est prévenu, chacun prendra ses responsabilités. De notre côté, c'est clair, la République ne cédera pas un millimètre de terrain.

La France est une démocratie. Personne ne lui imposera quoi que ce soit par la violence. La France est un pays où la raison tempère toujours la passion. La France est un pays qui ne se laissera jamais emporter par aucun fanatisme. La République est un régime d'autorité et de fermeté, ceux qui ne veulent pas être dans la République se heurteront à cette fermeté et à cette autorité. Qu'il me soit d'ailleurs permis de rendre hommage aux forces de l'ordre, au Ministre de l'Intérieur qui ont fait un travail remarquable. Et à nos services de renseignements je veux tout simplement dire que quand j'entends qu'on veut les affaiblir ou les faire disparaître, c'est la République qu'on affaiblira, ce serait totalement irresponsable (...)

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Réception en l'honneur des services engagés lors des opérations de police de Toulouse

Palais de l'Élysée – Mardi 27 mars 2012

Messieurs les Ministres, Mesdames, Messieurs,

La France vient de traverser une épreuve terrible. Un terroriste implacable a semé la mort sur son passage pendant huit jours. Huit jours de trop, et surtout sept morts de trop. Ses victimes

ont été ciblées avec un soin diabolique ; il voulait tuer des enfants, il voulait tuer des soldats. Les soldats parce qu'ils avaient choisi de défendre la République, Les enfants parce qu'ils étaient Juifs, tout comme ce père abattu avec eux.

Des enfants, des soldats, la République. Voilà ce que ce monstre froid a voulu toucher à bout portant.

Pendant ces quelques jours, la France a été la cible d'une véritable attaque terroriste. Pendant ces quelques jours, la France a retenu son souffle. Pendant ces quelques jours, la France a été admirable.

Elle aurait pu céder à la panique, à l'amalgame, à la violence. Quel pays n'aurait pas été profondément déstabilisé par une tuerie d'une cruauté sans borne ?

Comment ne pas crier vengeance devant trois petits cercueils d'enfants ? Comment ne pas crier vengeance devant la douleur insondable d'une mère qui a vu son mari et ses deux enfants être assassinés en quelques secondes ? Et comment ne pas crier vengeance devant des cercueils drapés de nos couleurs ?

La France, au contraire, a tenu, elle n'a pas réclamé vengeance, elle est restée unie et rassemblée. On dit beaucoup de choses de notre pays, mais lorsque le malheur frappe, la France, ce vieux pays forgé par les épreuves, sait faire taire ses querelles pour faire face. La France a été digne. La France a été forte.

1/4 Si les Français sont restés calmes dans une période aussi angoissante, alors que le danger pouvait être partout et la mort surgir de nulle part, c'est qu'ils savaient pouvoir faire confiance aux forces qui sont chargées de veiller sur eux.

Les Français ne connaissent ni le nom, ni le visage de la plupart d'entre vous, mais ils ont une parfaite conscience du rôle que vous jouez. Ils savent que vous veillez sur leur sécurité autant qu'à la sauvegarde de la République.

Si je vous ai réunis ce matin à l'Élysée, c'est pour vous dire que vous avez été, collectivement, à la hauteur de la confiance de nos compatriotes.

C'est donc au nom des Français que je tiens à vous dire mon estime et la reconnaissance de toute la Nation.

J'ai dit à Claude GUÉANT que la République s'honorait d'un serviteur tel que lui.

Je vous dis, ce matin, que la République s'honore de votre comportement.

L'assassin a été identifié moins de dix jours après son premier meurtre. Souvenons-nous qu'en d'autres temps, sous d'autres gouvernements, il a fallu plus de quatre ans pour ne jamais parvenir à arrêter l'assassin d'un préfet de la République, lui aussi abattu à bout portant.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, pour les victimes, pour leurs familles, ce sont huit jours de trop, sept morts de trop, mais le matin même du jour où il a été encerclé, le tueur avait planifié d'autres crimes, d'autres meurtres. Il voulait tuer plus, plus encore. Tuer pour mettre la France à genoux, a-t-il dit.

La France n'a pas été mise à genoux et, grâce à votre travail, elle a tenu tête.

Je veux féliciter les magistrats qui ont dirigé l'enquête, et saluer le professionnalisme de François MOLINS et Michel VALET.

Je veux féliciter les services de police qui, sous l'autorité de Frédéric PÉCHENARD, Christian LOTHION et Bernard SQUARCINI, ont participé à l'enquête et leur dire combien j'ai apprécié que la direction de la police nationale, la direction centrale de la police judiciaire, la sous-direction de la lutte anti-terroriste et la direction centrale du renseignement intérieur aient mobilisé toutes leurs forces et travaillé en étroite collaboration.

Je veux évidemment remercier les membres du Raid qui ont été d'un courage formidable et saluer la parfaite maîtrise d'Amaury DE HAUTECLOQUE, leur patron, qui a tout fait pour essayer de s'emparer de ce terroriste vivant mais qui n'a jamais pris le risque d'exposer la vie de ses hommes.

Toute vie est trop précieuse pour la risquer dans une mission impossible. En refusant de se rendre après de longues négociations et en tirant à l'arme de guerre sur les hommes du Raid, le tueur savait ce qu'il faisait.

Quatre hommes ont été blessés. Ils sont tous présents, parmi nous. Je veux les remercier pour leur courage, je dirais leur héroïsme. Je veux remercier leurs proches pour le soutien qu'ils leur apportent.

Les opérations de Toulouse étaient à peine terminées que certains allumaient déjà la mèche de polémiques honteuses.

La France était encore glacée d'effroi par la cruauté de ces crimes que certains décidaient de courir les plateaux et de battre les estrades pour dénoncer le travail des forces de l'ordre.

La critique est indissociable du bon fonctionnement de notre démocratie.

La remise en cause permanente et systématique de toute autorité est devenue une constante. Certains croient se grandir en abaissant tous ceux qui attachent au mot « devoir » plus de valeur qu'au mot « dérision ».

Lorsque j'ai appris qu'une manifestation de femmes voilées avait été organisée pour protester contre la mort d'un tueur, j'ai donné des instructions pour qu'elle soit immédiatement dispersée. Nous ne tolérerons pas sur le territoire de la République de tels agissements.

Et c'est avec indignation que j'ai appris que le père de l'assassin de sept personnes, dont trois soldats et trois enfants, voulait porter plainte contre la France pour la mort de son fils. Faut-il rappeler à cet homme que son fils avait filmé ses crimes et pris le soin diabolique de faire parvenir ces images ignobles à une chaîne de télévision ?

Je demande aux responsables de toutes les chaînes de télévision qui auraient ces images en leur possession de ne les diffuser sous aucun prétexte. Par respect pour les victimes et par respect pour la République. Ces mises en cause de notre pays sont indécentes, elles sont indignes et elles ne resteront pas sans conséquence.

Je ne laisserai pas porter atteinte à l'honneur de ceux qui ont mis un tueur hors d'état de nuire. Je ne laisserai pas porter atteinte à l'honneur de la France.

Je soutiens et j'assume la totalité des décisions qui ont été prises au cours de cette affaire, tant par l'autorité judiciaire que par les services des ministères de l'Intérieur et de la Défense - Gérard LONGUET.

Il est toujours facile de donner des leçons. Mais lorsque l'on doit regarder la mort en face, la sienne, ou celle des autres, il en va tout autrement.

Ceux qui sont présents aujourd'hui connaissent le poids de cette responsabilité. Les autres ne font qu'en entendre parler. C'est une immense différence.

Je laisse les polémiques à leurs auteurs et ces mêmes auteurs à leurs contradictions. Pour l'heure, il faut agir. Nous avons agi pour mettre un terme à la trajectoire sanglante d'un tueur. Nous devons agir pour que ce parcours reste un drame isolé.

Nous devons tirer toutes les conséquences d'une trajectoire qui, à un moment donné, permet à un petit délinquant de banlieue de basculer sans étape vers le terrorisme radical.

C'est dans ce but qu'avec le Premier ministre nous avons pris les décisions suivantes :

- Permettre aux enquêteurs et à la justice d'enquêter avec les moyens procéduraux de la lutte anti-terroriste sur les sites d'appel au djihad.
- Créer un délit de consultation habituelle de sites Internet qui font l'apologie d'actes de terrorisme et qui peuvent aider à les commettre.
- Nous allons aussi faire accélérer les procédures d'expulsion pour motif d'ordre public. Les extrémistes jouent de notre formalisme administratif. Notre devoir est d'être plus efficaces.

C'est pour cette raison que je suis intervenu directement pour que des prédicateurs qui prennent notre système de valeurs pour cible permanente restent chez eux. Nous n'en voulons pas sur le territoire de la République française.

C'est pour cette raison – je le dis ici avec la plus grande fermeté – que tous ceux qui ont tenu

des propos infamants contre la France ou contre les valeurs de la République ne seront pas autorisés à entrer dans notre pays. La France n'a pas vocation à accueillir ceux qui profanent ses valeurs fondamentales.

Par ailleurs, avec le Premier ministre, nous avons demandé au Garde des Sceaux de conduire une réflexion urgente et approfondie pour lutter contre la propagation des idéologies extrémistes en prison. Les prisons sont là pour protéger les citoyens des éléments les plus dangereux de la société. Elles ne doivent pas devenir le terreau fertile de l'extrémisme. Enfin, j'ai demandé à la DCRI, en lien avec la DGSE, de vérifier de façon approfondie la situation sur notre territoire de toute personne signalée comme représentant un risque potentiel pour la sécurité nationale.

La République française repose sur un socle sacré : la liberté. Si cette liberté est menacée la République doit pouvoir se défendre, dans le respect des lois et de nos principes fondamentaux, mais avec efficacité.

Pour cela, elle a besoin de vous.

De votre respect des règles et des procédures, comme de votre détermination sans faille.

Je sais pouvoir compter sur les deux et, au nom de la Nation tout entière, je tenais à vous en remercier. Vous êtes des femmes et des hommes qui font honneur à la France. Soyez certains que ce que je dis, 65 millions de Français le pensent. N'écoutez pas les polémiques. Vous avez fait votre devoir, vous pouvez être fiers de ce devoir.

Vive la République. Vive la France.

8.2 LES DISCOURS DE J. STOLTENBERG

Sjokkerende og feigt, 22.7.2011 :

I dag er Norge rammet av to sjokkerende, blodige og feige angrep.

Vi vet ikke hvem som angrep oss. Mye er fortsatt usikkert.

Men vi vet at mange er døde og mange såret.

Vi er alle rystet over ondskapen som traff oss så brutalt og brått.

Dette er en kveld som krever mye av oss alle.

Dagene som følger kan komme til å kreve enda mer.

Det er vi beredt til å møte. Norge står sammen i krisetider.

Vi sørger over våre døde.

Vi lider med de sårede.

Og vi føler med de pårørende.

Dette handler om angrep på uskyldige sivile. På ungdom på sommerleir. På oss.

Jeg har et budskap til de som angrep oss. Og til de som står bak.

Det er et budskap fra hele Norge:

Dere skal ikke få ødelegge oss.

Dere skal ikke få ødelegge vårt demokrati og vårt engasjement for en bedre verden.

Vi er en liten nasjon, men vi er en stolt nasjon.

Ingen skal få bombe oss til taushet.

Ingen skal få skyte oss til taushet.

Ingen skal noensinne få skremme oss fra å være Norge.

I kveld og i natt skal vi ta vare på hverandre.

Gi hverandre trøst, snakke sammen og stå sammen.

I morgen skal vi vise verden at det norske demokratiet blir sterkere når det gjelder.

Vi skal finne de skyldige og holde dem ansvarlig.

Det viktigste i kveld er å redde menneskeliv, og vise omsorg for alle som er rammet og deres pårørende.

Jeg vil gi min anerkjennelse til politi, helsepersonell og alle andre som i disse timer gjør en formidabel innsats for å hjelpe mennesker og begrense skader.

Vi må aldri oppgi våre verdier.

Å vise at vårt åpne samfunn består også denne prøven.

At svaret på vold er enda mer demokrati.

Enda mer humanitet.

Men aldri naivitet.

Det skylder vi ofrene og deres pårørende.

En nasjonal tragedie, 23.07.2011:

Norge våknet i dag opp i dyp sorg etter de forferdelige ugjerningene i Oslo og på Utøya i går. Ugjerningene er et angrep på demokratiet, på uskyldige unge mennesker.

På sin pressekonferanse lørdag morgen sa statsministeren dette:

I natt ble det klart at det som skjedde på AUFs sommerleir på Utøya i går er en nasjonal tragedie. Ikke siden krigen har landet vårt opplevd en større ugjerning.

Minst 80 unge mennesker er revet bort på Utøya. Vi har også mistet medarbeidere i regjeringskvartalet.

Det er ikke til å begripe.

Det er som et mareritt.

Et mareritt for de unge som ble drept. For deres nærmeste. Mødre, fedre og søsken som brutalt ble konfrontert med døden.

Men også for de som overlevde og deres pårørende. Hver og en som var på Utøya er rammet for livet.

Unge mennesker har opplevd ting et hvert menneske skulle vært forskånet for. Frykt, blod og død.

Jeg kan ikke få uttrykt med ord hvor mye jeg føler med alle som er rammet.

I dag - om få timer - skulle jeg ha møtt de unge på Utøya. Mange av dem er ikke lenger i live.

For meg er Utøya mitt ungdoms paradys som i går ble forvandlet til et helvete.

Nå handler det om å støtte og hjelpe de som står midt oppe i sorgen.

Mange jobber fortsatt med å redde liv. Selv besøkte jeg Ullevål sykehus i natt og ga anerkjennelse til det enestående arbeidet helsepersonell gjør der.

Vår takk går også til mannskaper i politi, brannvesen og alle andre som nå gjør en stor innsats. Også frivillige har meldt seg.

Alle gjør en imponerende innsats. Det er jeg glad for. Vi føler alle et behov for å bidra, snakke sammen og ta vare på hverandre.

I natt snakket jeg med AUF-leder Eskil Pedersen. Han bruker alle sine krefter på å trøste å bistå alle som er rammet.

Utenriksminister Jonas Gahr Støre og kulturminister Anniken Huitfeldt har vært på Sundvollen i natt og i morgentimene og bistått de som har kommet fra Utøya og pårørende.

Mange venter fortsatt på svar.

Jeg vil senere i dag selv reise til Sundvollen for å møte de som er rammet og de pårørende.

Nå i morgentimene vil de mest berørte statsrådene samles, og senere i dag vil regjeringen møtes.

Det vil bli flagget på halv stang for å gi utrykk for hele landets sorg over den tragedien som har rammet oss.

Tale ved Statsminister Jens Stoltenberg i Oslo Domkirke, 24.07.2011:

Kontrolleres mot framføring

Deres majesteter,

kjære Eskil,

kjære alle sammen,

Det er nå snart to døgn siden Norge ble rammet av den største ugjerningen siden krigen. På Utøya og i Oslo.

Det føles som en evighet.

Det har vært timer, dager og netter fylt av sjøkk, fortvilelse, sinne og gråt.

I dag er det tid for sorg.

I dag skal vi tillate oss å stoppe litt opp.

Minnes de døde.

Sørge over dem som ikke er mer.

92 menneskeliv er gått tapt. Flere er fortsatt savnet.

Hver og en av de som er gått bort er en tragedie. Til sammen utgjør tapet en nasjonal tragedie.

Fortsatt strever vi med å begripe omfanget.

Mange av oss kjente noen som er borte. Enda flere vet om noen.

Jeg kjente flere.

En av dem var Monica. I rundt 20 år jobbet hun på Utøya. For mange av oss var hun Utøya.

Nå er hun død. Skutt og drept mens hun skapte omsorg og trygghet for ungdom fra hele landet.

Hennes mann John og døtrene Victoria og Helene er i Drammen kirke i dag.

Det er så urettferdig. Dere skal vite at vi gråter med dere.

En annen som er borte er Tore Eikeland.

Leder av AUF i Hordaland og en av våre aller mest talentfulle ungdomspolitikere.

Jeg husker at han fikk hele landsmøtet i Arbeiderpartiet til å juble da han holdt et engasjert innlegg mot EUs postdirektiv, og vant.

Nå er han død. Borte for alltid. Det er ikke til å begripe.

Dette er to av dem vi har mistet.

Vi har mistet mange andre, på Utøya og i regjeringsbygget.

Snart får vi navn og bilde på alle. Da vil omfanget av ondskapen tre fram i all sin gru.

Det blir en ny prøvelse.

Men vi skal klare den også.

Midt i alt det tragiske er jeg stolt av å bo i et land som har maktet å stå oppreist i en kritisk tid.

Jeg er imponert over hvor mye verdighet, omsorg og fasthet jeg har møtt.

Vi er et lite land, men vi er et stolt folk.

Vi er fortsatt rystet av det som traff oss, men vi gir aldri opp våre verdier.

Vårt svar er mer demokrati, mer åpenhet og mer humanitet. Men aldri naivitet.

Ingen har sagt det finere enn AUF-jenta som ble intervjuet av CNN:

”Om én mann kan vise så mye hat, tenk hvor mye kjærlighet vi alle kan vise sammen.”

Til slutt. La meg si til familier over hele landet som har mistet en av sine kjære:

Dere har min og hele Norges dypeste medfølelse i sorgen.

Ikke bare det. Hele verden føler med dere.

Jeg har lovet å overbringe kondolanser til dere fra Barack Obama, Vladimir Putin, Frederik Reinfeldt, Angela Merkel, David Cameron, Dimitry Medvedev og mange andre statsledere og regjeringssjefer.

Dette kan aldri erstatte tapet. Ingenting kan bringe deres kjære tilbake.

Men vi trenger støtte og trøst når livet er som mørkest.

Nå er livet som mørkest for dere.

Dere skal vite at vi er der for dere.

Statsminister Jens Stoltenbergs tale på Rådshusplassen i Oslo, 25.07.2011:

Kjære alle sammen,

For et syn!

Jeg står nå ansikt til ansikt med folkeviljen.

Dere er folkeviljen.

Tusener på tusener av nordmenn, i Oslo og over hele landet, gjør det samme i kveld.

Erobrer gatene, torgene – det offentlige rom med samme trassige budskap:

Vi er sønderknust, men vi gir oss ikke.

Med fakler og roser gir vi verden beskjed.

Vi lar ikke frykten knekke oss.

Og vi lar ikke frykten for frykt kneble oss.

#

Det folkehavet jeg ser foran meg her i dag, og den varmen jeg kjenner fra mennesker over hele landet gjør meg sikker i min sak.

Norge består prøven.

Ondskap kan drepe et menneske, men aldri beseire et folk.

I kveld skriver det norske folk historie.

Med det sterkeste av alle verdens våpen, det frie ord og demokrati, staker vi ut kursen for Norge etter 22. juli 2011.

#

Det blir et Norge før og et etter 22. juli.

Men hvilket Norge bestemmer vi selv.

Norge skal være til å kjenne igjen.

Vårt svar har vokst i styrke gjennom de ubegripelige timene, dagene og nettene vi har bak oss, og det bekrefte med kraft i kveld.

Mer åpenhet, mer demokrati. Fasthet og styrke.

Det er oss. Det er Norge.

Vi skal ta tryggheten tilbake!

#

Etter angrepene i Oslo og på Utøya har vi vært forent i sjokk, fortvilelse og sorg.

Slik vil det fortsatt være, men ikke bare slik.

Sakte vil de første av oss begynne å bli klare til å møte en hverdag igjen. Andre vil trenge mer tid.

Det er viktig at vi respekterer ulikhetene. Alle måter å sørge på er like normale.

#

Fortsatt gjelder det å ta vare på hverandre.

Vise omsorg.

Snakke med dem som er rammet hardest.

Være medmennesker.

Vi som er samlet her har en beskjed til dere som har mistet en av deres kjæreste:

Vi er her for dere.

#

I tillegg skal vi rette blikket mot Norge etter 22. juli 2011.

Vi skal vokte oss for å trekke for mange, og for bastante konklusjoner mens vi er et land i sorg, men noen løfter kan vi gi hverandre allerede i kveld.

For det første.

Ut av alt det vonde øyner vi paradoksalt nok spiren til noe verdifullt.

Det vi ser i kveld kan være den største og den viktigste marsjen det norske folk har lagt ut på siden den 2. verdenskrig.

En marsj for demokrati, samhold og toleranse.

#

Folk over hele landet står i dette øyeblikk skulder ved skulder.

Vi kan lære av det. Gjøre mer av det.

Hver og en av oss kan gjøre demokratiets vev litt sterkere. Det ser vi her.

#

For det andre.

Til de unge vil jeg si dette.

Massakren på Utøya er også et angrep på unge menneskers drøm om å bidra til en bedre verden.

Deres drømmer ble brutalt knust.

Dine drømmer kan bli virkelighet.

Du kan føre videre ånden fra i kveld. Du kan gjøre en forskjell.

Gjør det!

Min oppfordring er enkel.
Engasjer dere. Bry dere.
Meld dere inn i en organisasjon. Delta i debatter.
Bruk stemmeretten.
Frie valg er juvelen i demokratiets krone.
Ved å delta sier du et rungende ja til demokrati.

#

Til slutt.
Jeg er uendelig takknemlig over å leve i et land der folk i en kritisk tid tar til gatene med blomster og lys for å slå ring om demokratiet.
Og for å hedre og minnes dem vi har mistet.
Det viser at Nordahl Grieg hadde rett:
"Vi er så få her til lands, hver fallen er bror og venn"

Dette skal vi ta med oss når vi tar fatt på arbeidet med å forme Norge etter 22. juli 2011.
Våre fedre og mødre lovet hverandre "Aldri mer 9. april"
Vi sier "Aldri mer 22. juli".

Statsministerens tale til minnemarkering i Oslo fredag 29. juli

Kjære partifeller,

I dag er det nøyaktig en uke siden Norge ble rammet av ondskapen.
Nå kommer tiden da vi skal minnes dem som døde. Hedre ofrene i regjeringskvartalet og på Utøya.

Vi har minnestunder. I kirkene. I moskeene.
På Stortinget og i regjeringskvartalet.
I gater og på torg.
I menighetshus og samfunnshus.

AUF og Arbeiderpartiet er samlet i Folkets Hus for å minnes dem som ble skutt på Utøya.
AUF var målet for en nøye planlagt og kaldblodig gjennomført massakre.

Skuddene traff våre unge, men de rammet en hel nasjon.
Et angrep på politisk deltagelse er et angrep på vårt demokrati.

Sist Arbeiderpartiet var samlet i denne salen var det landsmøte.
Vi diskuterte, sang, fraksjonerte og voterte.
Salen og korridorene var fylt med engasjement.
Helse, skole, veier. Postdirektiv.

Det var et politisk verksted som summet.
Vi var oss selv.
Vi var Arbeiderpartiet.

I dag samles vi igjen, men denne gang i dyp fortvilelse.
I hjerteskjærende sorg.

Angrepene for en uke siden rammet vår bevegelse hardt.

Nå er mange av våre fineste ungdommer døde.
De hadde framtiden foran seg.
De ble frarøvet alt.

Mange ligger hardt skadet på sykehus.
Og enda flere bærer sår som ikke synes, men som blør og blør.

Vi strever fortsatt med å begripe at det skjedde.
Vi stritter i mot å tenke tanken fullt ut, å ta innover oss hva våre tapre unge opplevde i de grusomme timene.

Men vi er nødt. Vi må leve med 22. juli som ballast.
Det blir tungt, men sammen skal vi klare det.

Det er så mange helter etter den vonde fredagen.
På Utøya, blant redningsmannskapene, båtfolket, alle de frivillige. Mange.
Vi skal takke alle i tur og orden.

I dag vil jeg særlig hylle AUF-erne. De som rettet ryggen og sa:
"Vi lar oss ikke skyte til taushet"
Først sa én det. Så flere. Og siden alle.
Tapperheten de unge AUF-erne viste har smittet.
Deres vilje til å møte vold og frykt med mer åpenhet og demokrati har rørt en hel verden.

Jeg er stolt over å være leder for en bevegelse med så modige ungdommer.
Som svarer på hat med kjærlighet.
De er våre helter.
Vi skal hylle dem for alltid.

Nå skal vi vise at vi er en bevegelse som evner å gi hverandre omsorg.
Også de uten synlige sår lider.
De skal føle arbeiderbevegelsens styrke.
Vi er en bevegelse for solidaritet.
Vi kan bygge store fellesskap.
Nå skal vi bygge de små.

Til AUF-erne her i dag vil jeg si:
Dere er ikke alene.
Vår bevegelse er skulderen dere skal få gråte mot.
Ryggen dere skal få hvile mot.
Hånden dere skal få holde i.

Det er vårt løfte til dere.

Og er det en ting jeg er sikker på, så er det at ut av sorgen vil et enda sterkere og varmere AUF vokse fram.

Når vi møtes i framtiden skal vi synge for våre døde helter. Hylle og hedre dem.
Men viktigst av alt -
Vi skal være tro mot ideene,
Vokte idealene.

Arbeiderbevegelsen ble født i strid for helt grunnleggende demokratiske rettigheter.
Våre forgjengere har stått opp når disse er truet.
Nå er det vår tur.

En hel nasjon og et samlet politisk Norge skaper nå en bølge av demokrati og deltakelse som svar på angrepene.

Det skal bli vårt felles minnesmerke over dem som falt.

#

Jeg vil be alle om å reise seg.

#

Vi minnes i stillhet de som mistet livet.

Jens Stoltenbergs tale i Central Jamaat-moskeen, 29.07.2011:

Kjære alle sammen,
I dag begraves de to første ofrene etter terrorangrepene.
Den ene er 18 år gamle Bano Rashid fra Nesodden.
I 1996 flyktet familien hennes fra Irak.
I Norge fant de trygghet.

Bano var den skoleflinke jenta som planla å bli jurist, og drømte om Stortinget.
Hennes drøm ble knust av skuddene på Utøya.

Jeg beundrer hennes foreldre, Beyan og Mustafa.

Beyan sa dette til Aftenposten:

”Svaret er ikke hat, men mer kjærlichkeit”.

I dag har familien tatt farvel med Bano i en seremoni som både var norsk og kurdisk.

Den andre er 19 år gamle Ismail Haji Ahmed fra Hamar.

Ismail var den livsglade artisten og danseinstruktøren.

Han inspirerte mange.

Og spredte glede til enda flere.

Jeg sørger over Bano og Ismail.

De har gitt det nye norske ”vi” ansikt.

Vi skal være ett fellesskap.

På tvers av religion, etnisitet, kjønn og rang.

Bano er norsk. Ismail er norsk. Jeg er norsk.

Vi er Norge. Det er jeg stolt av.

Jeg er også veldig stolt av at det norske folk består prøven.

Vi ble utsatt for et angrep mot hjertet av demokratiet.

Resultatet ble et styrket demokrati.

Et tettere samhold.

Vi søkte sammen i det første sjokket og den første fortvilelsen.

Senere fant vi sammen i protest.

Med roser og fakler fylte vi gatene og slo ring om demokratiet.

Nå inviterer jeg til samling om det norske ”vi”.

I avisene i dag ser vi bilder av en imam og en biskop som omfavner hverandre.

La det inspirere oss.

Vi er Norge.

Våre grunnverdier er demokrati, humanitet og åpenhet.

Med det som plattform skal vi respektere ulikhetene. Likeverdet. Likestillingen.

Og hverandre.

Vi skal tåle debattene. Ønske dem velkommen. Også de ubehagelige.

Vi skal kreve av hverandre at det norske ”vi” vokter grunnverdiene.

Slik kan vi utvikle og utvide vårt svar på terror og vold.

Svaret er enda mer demokrati.

Enda mer humanitet.

Men aldri naivitet.

De neste kapitlene i historien om Norge er det opp til oss å skrive.

Det blir et Norge før og et etter 22. juli 2011.

Hovedkursen er staket ut. Norge skal være til å kjenne igjen.

Resten er opp til oss selv.

Her vi står på hellig grunn er det viktig å si at vi skal respektere hverandres tro.

Så skal mangfoldet blomstre og fargelegge bildet av det norske ”vi”.

Slik ærer vi Bano, Ismail og de andre som døde i angrepene mot Utøya og Oslo.

Statsministerens minneord i Stortinget, 01.08.2011:

Deres Majestet,
Deres Kongelige høyhet,
President,

Det norske folk ble satt på en ugjenkallelig prøve 22.juli.
Kartet ble sprengt.
Kompasset skutt i filler.
Hver og en måtte velge sin sti i et landskap av sjokk, frykt og fortvilelse.

Det kunne endt galt.
Vi kunne gått vill.

Men det norske folk fant fram.
Ut av mørket og uvissheten vendte vi hjem til Norge igjen.

Det vil jeg takke for i dag.

Vi er fortsatt et land i sorg.
Nå begraver vi våre døde fra Utøya og regjeringskvartalet.

Foreldre våker ved sykesengene.
Mange gråter.
Hjerter blør.
Fortsatt skal vi trøste de som sørger.
Gi omsorg til de som sliter.
Ære de døde.

Men i tillegg er det tid for å si takk.

Jeg vil takke hans majestet Kongen, hans kongelige høyhet Kronprinsen og hele den kongelige familie for varm deltakelse og nærvær.

Jeg takker Stortinget for evne og vilje til å stå samlet da nasjonen trengte enhet.

Det er mange flere som fortjener vår takk.
Politiet
Brann- og redningsetaten
Helsepersonell
Forsvaret
Sivilforsvaret
Den norske kirke og andre tros- og livssynssamfunn

Frivillige organisasjoner
Frivillige som gjorde en uvurderlig innsats i Regjeringskvartalet og ved Utøya

Ansatte i berørte departementer
Personellet på Sundvolden hotell
Alle de som resolutt handlet fra strendene ved Tyrifjorden.

Mange satte egne liv i fare.

Søndag 21. august vil vi hylle deres mot under en nasjonal minnemarkering for de som er rammet og alle som hjalp til.

Jeg vil også takke for omtanke og kondolanser fra en hel verden.
For brev, blomster, støtte på Facebook og andre sosiale medier.
Vi har fått føle at vi ikke er alene. Det gir styrke.

Den varmeste takken går til det norske folk.

Som tok ansvar da det ble krevet.
Som beholdt verdigheten.
Som valgte demokratiet.

Og størst blant folket er de unge.
AUF ble skutt på.
Men en hel generasjon reiste seg i tårevåt protest.

22.juli-generasjonen er våre helter og vårt håp.

De gjør at vi kan rette blikket framover med fornyet tro på våre grunnleggende verdier.
Og med håp om at spiren til mer anstendig dialog og toleranse slår rot.

Mange av oss bruker sørgetiden til å stoppe opp og tenke over egne holdninger.
Til å reflektere over hva vi har tenkt, sagt og skrevet.
Med 22. juli som ballast kan det opplagt være noe vi skulle ønske vi hadde formulert annerledes.
Noe vi i framtiden vil uttrykke med større følsomhet.

Det er lov.
Jeg vil fra denne talerstolen be om at vi ikke starter en heksejakt på ytringer.

Samholdet vi har vist disse uvirkelige dagene kaller på fortsatt raushet.
Vi har alle noe å lære av tragedien.
Vi kan alle ha behov for å si ”Jeg tok feil” – og bli respektert for det.

Det gjelder i hverdagspraten og i samtalene i det offentlige rom.

Det gjelder for politikere og redaktører.
I kantina og på nettet.
Det gjelder oss alle.

Vårt løfte er at vi tar med oss ånden fra 22.juli når den politiske arbeidsdagen starter opp igjen.

Vi skal opptre med samme klokskap og respekt som det norske folk.

Med det frie ord som våpen, og i denne sals ånd skal vi sammen la menneskeverd og trygghet vinne over frykt og hat.

Det skylder vi det norske folk.